



**HAL**  
open science

## Moyen Âge et politique aujourd'hui

Véronique Dominguez-Guillaume, Sébastien Douchet

► **To cite this version:**

Véronique Dominguez-Guillaume, Sébastien Douchet. Moyen Âge et politique aujourd'hui. Perspectives médiévales, 40, 2019, 10.4000/peme.14645 . hal-02592219

**HAL Id: hal-02592219**

**<https://hal.science/hal-02592219>**

Submitted on 22 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**HAL**  
open science

## Moyen Âge et politique aujourd'hui

Véronique Dominguez-Guillaume, Sébastien Douchet

► **To cite this version:**

Véronique Dominguez-Guillaume, Sébastien Douchet. Moyen Âge et politique aujourd'hui. Perspectives médiévales, 40, 2019, 10.4000/peme.14645 . hal-02592219

**HAL Id: hal-02592219**

**<https://hal.science/hal-02592219>**

Submitted on 22 May 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Perspectives médiévales

Revue d'épistémologie des langues et littératures du Moyen Âge

## 40 | 2019 Moyen Âge et politique aujourd'hui

Sous la direction de **Véronique Dominguez-Guillaume et Sébastien Douchet (Aix-Marseille Université, CIELAM, Aix-en-Provence, France)**

<https://doi.org/10.4000/peme.14645>



« On est revenu au Moyen Âge[1] », « ces actes sont médiévaux, moyenâgeux, barbares » ! Dououreusement réactivées par les attentats récents, ces formules ont été largement utilisées par les médias. Or, en qualifiant le « Moyen Âge » de « barbare » et d'« archaïque », le discours public rejette dans la sphère de l'altérité une période qui appartient aussi à une histoire et à un patrimoine hérités. Les notions de « médiéval » et de « moyenâgeux » semblent ainsi servir de substituts à un impensé qui est celui de la violence de notre propre société. Á l'inverse, « revenir au Moyen Âge », entre séries et jeux de rôles, c'est jouer ou rejouer celui-ci, le plus souvent pour l'encenser, dans une démarche où la nostalgie prend toutefois le pas sur la connaissance.

Le présent numéro de *Perspectives Médiévales* s'est proposé d'analyser les diverses formes que revêt la manipulation de ces expressions, afin de révéler et de mettre à distance l'instrumentalisation sans rigueur dont elles sont le matériau ou le reflet. Car au plan idéologique, ce sont parfois les mêmes discours qui utilisent le terme de Moyen Âge comme référence pour désigner une altérité honnie, et qui

par ailleurs l'invoquent pour justifier une identité : les « racines chrétiennes de l'Europe », ou une unité culturelle : l'Occident chrétien, face à une Europe qui serait fragmentée et dangereusement multi-culturelle. De même, au plan économique, le Moyen Âge sert de paradigme à une pensée de l'autarcie, sur la base d'un modèle pré-industriel, pourtant adossé à l'omniprésence de l'ordre et du pouvoir. Le Moyen Âge apparaît donc comme le porte-étendard d'une protestation globale, qui s'élève sans précaution contre la crise actuelle du politique et du modèle européen.

À partir d'un travail épistémologique sur les notions et figures politiques les plus fréquemment associées ou opposées au Moyen Âge par les discours publics, les articles rassemblés dans ce numéro invitent à confronter les usages contemporains du terme et des expressions qui lui sont associées avec les réalités et représentations médiévales dont ces notions sont issues. Le Moyen Âge a-t-il été théocentriste, barbare, universaliste, humaniste ? Comment y sont définis l'État, la souveraineté, la violence ? Mieux comprises et mieux connues, ces notions, ces figures peuvent-elles jouer un autre rôle que celui de fantasme, d'écran ou de prétexte ? Et le Moyen Âge politique peut-il encore fournir des références positives pour penser le présent ?

C'est une définition *de la* politique mais aussi *du* politique qui est en jeu, selon leur détermination par le passé médiéval, et leur articulation à la société d'aujourd'hui.

[1] Par exemple : « La Grèce est revenue au Moyen Age ! », article de Dominique Alberti, du 16 février 2012 dans *Libération* ([http://www.liberation.fr/futurs/2012/02/16/la-grece-est-revenue-au-moyen-age\\_796547](http://www.liberation.fr/futurs/2012/02/16/la-grece-est-revenue-au-moyen-age_796547)) ou bien « L'Europe d'aujourd'hui est revenue au Moyen Âge », article du 16 janvier 2016 paru dans *sputniknews.com* (<https://fr.sputniknews.com/international/201601161020991076-europe-retour-moyen-age>).

---

## ***Études et travaux***

### ***Le politique et la définition du Moyen Âge***

**Tommaso di Carpegna Falconieri**

Les médiévalismes politiques : quelques comparaisons entre la France et l'Italie [Texte intégral]

**Alain Corbellari**

Sommes-nous grecs antiques ou latins médiévaux ? [Texte intégral]

**Laurent Broche**

Historiens d'aujourd'hui et d'hier et "nouveau Moyen Âge". D'une formule acceptée, voire utilisée, à son rejet [Texte intégral]

### ***Réécritures et rétrolecture politiques du médiéval***

**Andrey Grunin**

Le Moyen Âge, une époque sans État ? Construire le passé au présent [Texte intégral]

**Quentin Dylewski**

Charles IV : l'empereur germanique devenu « Père de la Patrie »  
tchèque [Texte intégral]

**Michèle Gally**

Le Moyen Âge ou l'*autre* scène [Texte intégral]

**Filippo Fonio**

« Des Divines Comédies de presque mil ans après ». Le voyage  
dantesque comme dénonciation et forme de résistance aux maux  
d'aujourd'hui [Texte intégral]

**Viviane Griveau-Genest**

Des “siècles Gerson” : quand le discours historiographique rejoint  
l'actualité religieuse [Texte intégral]

**Clément Courteau**

Arthur, roi méhaignié. Une lecture de la première branche du *Haut  
Livre du Graal* [Texte intégral]

---

---

# Les médiévalismes politiques : quelques comparaisons entre la France et l'Italie

Tommaso di Carpegna Falconieri

---

- 1 La sortie en France et en Italie, à peu de temps de distance, de deux livres de poids qui couvrent sensiblement le même champ d'étude, me donne l'occasion de mener une réflexion, pas encore totalement aboutie mais se présentant plutôt comme une série de suggestions encore à approfondir, sur certains aspects de l'imagination et de la représentation du Moyen Âge dans les deux pays, particulièrement lorsqu'ils se réfèrent au langage politique<sup>1</sup>. Les deux livres auxquels je fais allusion sont, pour le premier, *L'Histoire mondiale de la France*, publié au début de l'année 2017 et le second *la Storia mondiale dell'Italia*, publié à la fin de cette même année<sup>2</sup>. Il s'agit d'œuvres que l'on a qualifiées de sœurs, politiquement engagées dans le monde d'aujourd'hui, se proposant toutes les deux comme des réponses au repli sur soi et aux peurs de l'autre et du différent. Ce sont des livres semblables par la forme – écrits chacun par plus de cent auteurs – et aussi parce que les deux ouvrages racontent l'histoire de la nation, non pas dans une perspective nationaliste, mais au contraire ouverte : ils ne déclament pas la grandeur de la France ou l'art de l'Italie, mais narrent avec un esprit critique – qui est celui des historiens – comment les deux pays ont été et sont encore à l'heure actuelle profondément liés au reste du monde, en termes de mobilité, pluralité, discontinuité et mutations beaucoup plus que de permanences et d'identités structurées. Mais il s'agit cependant de livres très différents, à commencer par le fait que le premier a été écrit sous la direction de Patrick Boucheron, éminent historien médiéviste tandis que le second est placé sous la direction d'Andrea Giardina, éminent historien lui-aussi, mais de l'Antiquité. Le Moyen Âge tient dans les deux œuvres une place équivalente, environ 20% des entrées totales.
- 2 Bien que ma propre contribution, celle sur le couronnement de Charlemagne, trouve son équivalent dans le livre français (et c'est un des rares cas où ce type de rencontre se produit), il est évident que le récit historique de l'une et de l'autre nation – même si ces

deux livres adoptent un point de vue innovant – est très différent. Les régimes d'historicité français et italiens – pour le dire comme François Hartog – sont très différents, bien qu'ils aient une énorme quantité de points de contact, d'enchevêtrements et d'effets-miroir<sup>3</sup>. Par conséquent, un des enseignements qui jaillit à la lecture en parallèle des deux livres, est que nous tirons assurément des informations utiles et nous comprenons des choses nouvelles quand nous comparons les deux pays et mettons en relation leurs histoires si profondément imbriquées. Non pas que cette affirmation prétende apporter quelque chose de nouveau. En revanche, je me permets de renvoyer à ce propos au livre récent de Gilles Bertrand, Jean-Yves Frétygné et Alessandro Giacone, *La France et l'Italie : histoire de deux nations sœurs de 1660 à nos jours*<sup>4</sup>. Et voilà que ces derniers jours on nous annonce que nos hommes politiques travaillent à un nouveau « traité spécial » entre les deux pays<sup>5</sup>.

- 3 Qu'arrive-t-il alors – et cette demande est, pour le coup, assez nouvelle – qu'arrive-t-il quand nous tournons notre attention vers ce champ (plus vaste que l'histoire médiévale entendue comme discipline spécialisée) que l'on place sous le nom de « médiévalisme » ? C'est-à-dire quand nous nous intéressons non seulement à la reconstruction historique opérée par les experts du secteur, mais plutôt aux représentations du Moyen Âge qui pullulent dans notre monde contemporain et qui peuvent être le produit de n'importe qui ? Et surtout, que se passe-t-il quand nous comparons la France et l'Italie en gardant cette thématique présente à l'esprit ?
- 4 Le médiévalisme est un champ d'étude récent : la fiche du Wikipedia français « Médiévalisme » a environ une année d'ancienneté et la fiche italienne ne la précède que de peu de mois<sup>6</sup>. Toutefois, le médiévalisme est désormais une discipline bien établie, qui a représenté et représente toujours un laboratoire de recherche très actif. C'est justement dans le giron des études sur le médiévalisme du XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, qu'a pris pied cette perspective d'étude comparative que l'on place sous le nom d'*Histoire croisée*<sup>7</sup>. Il s'agit d'une approche multi-perspectives, qui vise à dépasser une vision limitée à l'histoire de l'État-nation et au simple comparatisme, dépassement obtenu par le moyen de l'analyse des influences réciproques et des mécanismes de réception.
- 5 Les études italiennes sur le médiévalisme commencent dans les années 1970 du siècle dernier, les françaises datent des années 1990<sup>8</sup>. On peut rappeler parmi celles-ci *Le Goût du Moyen Âge* de Christian Amalvi de 1996<sup>9</sup>, les actes du colloque *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyenâgeux*, dirigé par Élodie Burle-Errecade et Valérie Naudet, publiés en 2010 et le volume de la même année dirigé par Vincent Ferré *Médiévalisme, Modernité du Moyen Âge*<sup>10</sup> pour arriver au très récent *Actuel Moyen Âge* des quatre jeunes médiévistes Florian Besson, Pauline Guéna, Catherine Kichuchi et Annabelle Marin. Ce dernier ouvrage ne traite pas à proprement parler du médiévalisme mais s'en approche. Provocateur, il expérimente une écriture historique qui, dans la contamination continue des mots, des images et des concepts de l'actualité par ceux du Moyen Âge, nous rend cette époque proche en dépit de sa substantielle altérité. Ils le rendent, comme ils l'écrivent eux-mêmes, *actuel*, c'est-à-dire *actif*, adjectif « qui désigne une force opérante »<sup>11</sup>.
- 6 C'est justement la déclinaison politique du médiévalisme qui paraît aujourd'hui structurer une importante série d'études et d'initiatives, tant en France qu'en Italie, et naturellement pas seulement dans ces deux pays<sup>12</sup>. Après une saison d'études principalement liées à la littérature, à l'architecture et aux arts, c'est-à-dire à l'esthétique du médiévalisme, ce qui prévaut aujourd'hui est l'intérêt pour la politologie, où par

conséquent la clé de lecture politique est toujours présente. Je rappelle par exemple deux rencontres récentes auxquelles j'ai participé avec un grand intérêt : en premier lieu, les journées d'étude sur le thème *Moyen Âge et médiévalisme : les formes de la domination* qui se sont tenues à Paris en mars 2016<sup>13</sup>, puis en mai 2017, *Représentations modernes et contemporaines des Nord médiévaux*, table ronde de Bruxelles à laquelle participaient des universités belges et françaises<sup>14</sup>.

- 7 Pourquoi cet intérêt désormais répandu pour le médiévalisme politique ? En substance, comme l'a écrit Benoît Grévin dans le liminaire de mon livre *Médiéval et militant*, parce que depuis quelque temps « Le médiévalisme est [...] redevenu un réservoir de concepts, d'images et d'idées en tous genres dans le paysage politique de l'Europe, voire de la planète entière »<sup>15</sup>. Et cette tendance ne donne aucun signe d'affaiblissement. Il suffit pour cela de considérer, exemple si l'on veut paradoxal, le cas américain, à propos duquel j'ai eu le plaisir de m'exprimer il y a un an et demi en Californie<sup>16</sup>. Aujourd'hui Donald Trump ne parle pas de croisade comme le faisait Georges W. Bush<sup>17</sup>. Cependant, ceux qui le soutiennent lui ont malgré tout attribué des connotations tirées de la symbolique médiévale, qui est très utilisée par certains secteurs de l'extrême droite américaine, et l'ont introduit de cette façon dans leurs schémas culturels. Trump est par conséquent devenu lui-aussi un croisé. C'est dans ce même pays – les États-Unis d'Amérique – qui n'a rien de médiéval mais qui est une fabrique de médiévalisme, qu'a récemment explosé un vaste débat entre médiévistes qui veulent prendre position face à la fétichisation de la période médiévale par les extrêmes droites, celle qu'on a appelée « *white supremacist fetishization of the medieval period* ». Une étudiante américaine d'origine coréenne, Dorothy Kim, a beaucoup écrit sur cette question – elle a été aussi largement contestée à l'intérieur et hors du monde universitaire – et a annoncé la prochaine sortie du livre *Digital Whiteness and Medieval Studies*. Dans la dernière campagne électorale il s'est trouvé aussi une candidate à l'élection présidentielle, Carly Fiorina, pour affirmer que sa licence en histoire médiévale aurait été utile pour vaincre Daesh<sup>18</sup>.
- 8 En somme, entre les nouveaux barbares, les éternels croisés, les droits des conquérants, le djihad, les politiques ignorants, etc., les historiens sont devenus pleinement conscients de l'usage public massif, plus ou moins déformé, de l'histoire médiévale, et par conséquent, ils se préoccupent enfin du thème et prennent position. Je rappelle à ce propos l'important colloque qui s'est tenu à Ravenne l'année dernière, puis à Pise cette année même, en 2018, sur l'usage public de l'histoire, et la sortie de divers livres – principalement italiens et français – sur le médiévalisme politique. Ces livres, on le remarquera, sont écrits non pas par des contemporanéistes (on y reviendra) mais par des médiévistes : il en va ainsi de mon propre livre *Médiéval et militant*, celui de William Blanc et Christophe Naudin sur *Charles Martel*, et d'un certain nombre d'autres<sup>19</sup>.
- 9 Cela dit, nous pouvons légitimement nous demander, dans une perspective d'histoire croisée du médiévalisme politique, ce que seraient quelques-uns des éléments de plus grande distance ou au contraire de contacts majeurs entre la France et l'Italie. Je répète qu'il s'agit d'une première piste car sur un argument de ce genre, ce n'est pas un article qu'il faudrait écrire mais un livre entier. Maintenant, le premier facteur de distance est évident et nous y avons déjà fait allusion en introduisant le concept forgé par François Hartog de « régimes d'historicité »<sup>20</sup>. Ce que je pointe n'est évidemment pas la factualité différente des événements et des processus historiques survenus dans les deux pays mais la forme de leur récit historique, qui nonobstant les croisements et les enchevêtrements, est différente. Et cette différence, nous continuons à la rencontrer dans les toutes

nouvelles « histoires mondiales » des deux pays, pourtant conçues expressément d'une façon très similaire. En réduisant notre propos au minimum, on peut soutenir que la construction du discours identitaire en France trouve dans le Moyen Âge un puissant instrument d'idéalisation et que le processus de construction de l'État et celui de la nation ont avancé longtemps de concert. À ce propos me vient toujours à l'esprit la phrase incisive de François Guizot quand il déclara : « L'histoire c'est la nation, c'est la patrie à travers les siècles<sup>21</sup> ». En Italie où l'État nation n'existe que depuis des temps très récents, le « roman national » passe à travers le concept de nation culturelle, avec la langue, l'art et les cités, comme principaux matériaux de construction. Alors que l'histoire de France peut représenter les époques historiques dans une sorte d'équilibre hiérarchique – jusqu'à l'entre-deux guerres – en une ligne idéale de progrès (il y a les grandeurs antiques, médiévales, modernes et contemporaines), en Italie l'impression de continuité et de progrès trouve une forte limite dans le sentiment opposé de répétitions, gloires rythmiques, décadences et renaissances (la grandeur antique, le Moyen Âge négatif inventé précisément par les humanistes italiens, la renaissance glorieuse, l'âge moderne paradoxalement riche du point de vue de l'art et faible du point politique, le *Risorgimento* ...). Le Moyen Âge joue vraiment, dans la vision italienne, un rôle en grande partie contraire à celui de la vision française. Un seul exemple suffit : en France, on peut construire le mythe des Francs, parce qu'il s'agit d'un peuple vainqueur, alors qu'en Italie, la « question lombarde » reste ouverte depuis des siècles et qu'il est ardu de construire une mythologie nationale à partir de ce peuple, non seulement parce qu'il est de souche germanique (les Francs l'étaient aussi), et considéré par conséquent généralement comme un corps étranger non intégré à la population italienne, mais aussi parce que c'est un perdant<sup>22</sup>.

- 10 À cette distance de fond, à ces deux chants au rythme différent, s'opposent quelques convergences générales auxquelles, parce qu'elles ne se limitent pas à la France et à l'Italie, mais qu'elles ont déterminé avec le temps une sorte de *koinè* culturelle propre à tout l'Occident, nous ne pouvons consacrer à cette occasion que quelques minutes. La première convergence fondamentale est celle de la passion du XIX<sup>e</sup> siècle pour le Moyen Âge. Thèmes et *tempi* peuvent changer, la chronologie peut subir quelques glissements, mais aussi bien en France qu'en Italie, XIX<sup>e</sup> siècle et Moyen Âge sont allés bras dessus, bras dessous et – histoire croisée – en utilisant aussi pratiquement les mêmes canaux d'expression : le roman (plus en France qu'en Italie), la redécouverte de l'épopée nationale, l'opéra lyrique (plus en Italie qu'en France), la peinture d'histoire, les imitations artisanales, l'architecture. Si les grandes réalisations architecturales de Viollet-le-Duc ou les gargouilles de Notre-Dame peuvent ainsi être les symboles du médiévalisme français, il en est de même du Borgo del Valentino à Turin pour le médiévalisme italien<sup>23</sup>. Au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, tout l'imaginaire européen s'est normé, s'est standardisé en utilisant une patine médiévalisante : dans les fables, dans les châteaux, dans les dames, dans les chevaliers. La contribution française est si importante que l'on peut dire tranquillement que les modèles de base du médiévalisme sont en grande partie français, puis anglais et enfin allemands. C'est le cas, par exemple, de l'idéal-type du château, de celui du chevalier, de celui du souverain... Le prototype italien est en revanche plus limité et attribue principalement au médiévalisme le grandiose imaginaire de la cité et des marchands (pensons aux marchands italiens dans *Les Rois maudits* de Maurice Druon)<sup>24</sup>. Ce même prototype italien est, au contraire, beaucoup plus

robuste en ce qui regarde la construction des *topoi* de la civilisation de la Renaissance, mais ce n'est pas aujourd'hui notre propos.

- 11 Le déclin du médiévalisme romantique, cependant, est plus précoce en France et en Italie qu'il ne l'est en Grande Bretagne et dans les territoires de langue allemande. Si pour tous les Européens la première guerre mondiale représente une date butoir – c'est vraiment dans cette tombe boueuse que s'ensevelissent les idéaux chevaleresques – c'est encore entichés du Moyen Âge que beaucoup d'Allemands et d'Anglais descendent dans les tranchées (le phénomène a été bien étudié), alors qu'en France on en est arrivé à un médiévalisme désormais tout à fait résiduel, et qu'en Italie on regarde déjà, en souffrant quasiment de strabisme, d'une part vers un futur idéalisé par le futurisme, d'autre part vers un renouveau de gloire de la Rome antique<sup>25</sup>.
- 12 L'éclipse du médiévalisme est perceptible dans nos deux pays – plus que dans ceux déjà nommés – pendant une grande partie du *xx*<sup>e</sup> siècle. Durant ce « siècle bref », et même très bref dans ce cas parce que nous le faisons se terminer avec les années soixante, les références au médiévalisme et, en l'espèce, à sa déclinaison politique, sont naturellement nombreuses en France et en Italie, mais elles ne sont plus structurelles comme elles l'avaient été au siècle précédent. On assiste en Italie, pendant la période fasciste, à une déclinaison spécifique du Moyen Âge au temps des petites et riches cités communales qui seront destinées à s'unir un jour à la grande patrie italienne et romaine<sup>26</sup>. Précisément pendant cette période de l'entre-deux guerres, il nous est ensuite donné de rencontrer un élément singulier de ressemblance entre les deux pays, pourtant si différents culturellement, économiquement et politiquement. On trouve cette ressemblance dans l'une des modalités adoptées, consciemment, pour ramener à la normalité les rapports entre l'État et l'Église catholique, compromis dans les deux pays à partir des dernières décennies du *xix*<sup>e</sup> siècle. Jeanne d'Arc est béatifiée en 1909, dans une phase de l'histoire de France où la rupture entre l'État et l'Église est totale. La bienheureuse combat pendant la grande guerre sous la bannière française, elle s'engage contre la barbarie allemande (évidemment, pas contre celle des Anglais !), assiste les moribonds et apparaît aux fantassins nimbée de lumière. Bref, elle est massivement présente dans la propagande française et même dans celle des alliés. Et puis, le 20 mai 1920 elle est proclamée sainte<sup>27</sup>. Symbole d'unité nationale qui permet le rapprochement des positions antagonistes, sainte catholique mais aussi combattante-femme-paysanne, autour de son nom la République française et le Saint Siègue, – avec lequel les relations diplomatiques étaient interrompues depuis 1907 – se réconcilient. Peu d'années plus tard, en Italie, se produit quelque chose de similaire avec le *medium* d'un autre saint médiéval : François. En octobre 1926, en effet, les célébrations solennelles du septième centenaire de l'anniversaire de la mort de saint François d'Assise donnent l'occasion aux représentants du Saint Siègue et à ceux du gouvernement italien de se rencontrer officiellement pour la première fois depuis 1861 et amorcent le processus qui portera à la « conciliation » de 1929. François devient « le plus saint des italiens, le plus italien des saints ». Paradoxalement, avant de devenir le saint de la paix – ce qui est une représentation récente – François lui-aussi a été enrôlé dans l'armée italienne, pas au cours de la première guerre mondiale, mais de la seconde<sup>28</sup>. Le parallèle entre Jeanne d'Arc et François d'Assise, évidemment, ne doit pas être poussé au-delà d'un certain point, mais il me paraît toutefois assez consistant. On peut le considérer comme emblématique d'une utilisation politique du Moyen Âge chrétien au *xx*<sup>e</sup> tant par la France que par l'Italie et, évidemment, par le troisième protagoniste de ces événements, la papauté<sup>29</sup>.

- 13 À partir de la fin des années soixante du vingtième siècle, quand le Moyen Âge fut à nouveau « dans le vent », la France et l'Italie participèrent de façon considérable à la construction de l'imaginaire médiévaliste de masse qui existe encore aujourd'hui. Rappelons-nous *Les Rois maudits* pour la France et *Le Nom de la rose* pour l'Italie<sup>30</sup>. Le médiévalisme de la fin du xx<sup>e</sup> siècle et du troisième millénaire est de plus en plus homologué, mondialisé : très lié aux courants *New Age*, on y trouve le mouvement musical appelé la *Celtic fusion*, il consiste dans la diffusion intensive de fêtes « médiévales » et est adepte du templarisme – ce dernier ayant une matrice française bien individualisable<sup>31</sup>. La fusion mass-médiatique sous le signe du Moyen Âge, paradoxalement toujours plus standardisé alors qu'il prétend symboliser les identités spécifiques, est un produit culturel, commercial et politique. C'est ainsi qu'on obtient des résultats tels que, par exemple, la compression de l'espace-temps dans une publicité faite par la ville de Provins : « Le Moyen Âge à une heure de Paris »<sup>32</sup>. C'est exactement la même chose qui se produit pour la petite ville de Gradara en Italie centrale que ses administrateurs appellent orgueilleusement : « La capitale du Moyen Âge »<sup>33</sup>.
- 14 La fusion mass-médiatique assemble plusieurs Moyen Âge et de fait les décontextualise, les standardise. Par exemple, on a étudié récemment les phénomènes de contamination entre occitanisme et templarisme, avec évidemment au beau milieu le saint Graal<sup>34</sup>. Un autre exemple possible nous est offert par la diffusion de la croix celtique comme symbole de toutes les extrêmes droites, un symbole né en France et qui a fait l'objet d'une redétermination sémantique opérée sous le signe de l'identité de groupes politiques distincts. La présence, un peu partout en Europe, aux États-Unis et dans quelques pays islamiques, de discours identitaires qui se réclament du Moyen Âge, en le mythifiant, en le réinventant, en le pliant à leurs propres intentions, est très étudiée. C'est un thème qui m'est cher et dont je me suis beaucoup occupé avec d'autres : ce n'est pas ici le moment de l'approfondir. Il me suffira de rappeler comment en Italie le parti de la Lega Nord (la Ligue du Nord) a créé une « tradition inventée » sur les origines lombardes et même celtiques des populations de l'Italie septentrionale. C'est ainsi que les descendants des centurions ont choisi de se placer du côté d'Astérix. Mais il ne faut pas s'en étonner : nous sommes face à ces mêmes envolées de la rhétorique politique qui ont permis aux Français pendant la première guerre mondiale de faire combattre Jeanne d'Arc non pas contre les Anglais mais à leur côté. Si bien que *Le Canard enchaîné*, journal satirique français né dans les tranchées, publia en 1920 une bande dessinée : l'histoire de la fille du peuple trahie par les puissants.
- On décida de faire de Jeanne d'Arc une sainte et de la faire fêter par ceux-là mêmes qui l'avaient condamnée. Et, en vertu d'un article additionnel du Traité de Versailles, il fut décidé qu'elle avait été brûlée par les Allemands.*<sup>35</sup>
- 15 Mais Jeanne d'Arc, nous le savons, est aussi bien un symbole d'unité que de discorde. En 2012, année du sept centième anniversaire de sa naissance, on a assisté en France à une sorte de guerre de sa mémoire entre les droites et les gauches. Certains ont observé également comment à l'occasion des dernières élections aussi bien Marine Le Pen qu'Emmanuel Macron ont utilisé la symbolique des cathédrales<sup>36</sup>. Guerres des cathédrales : comme la guerre sur l'origine de l'art gothique étudiée par Michela Passini, qui – pour revenir à la Grande guerre – nous amène au bombardement de la cathédrale de Reims<sup>37</sup>. Enfin, à côté du slogan « je suis Charlie » qui dénonce l'horreur de la violence, on a vu apparaître récemment la formule – permettez-moi de le dire, plutôt sinistre – « je

suis Charles Martel », déclaration identitaire, anti-islamique et, évidemment, médiévaliste<sup>38</sup>.

- 16 Le médiévalisme serait-il seulement de droite ? On en viendrait à le penser, et aujourd'hui, assurément, il l'est prioritairement. Mais il n'en a pas toujours été ainsi. Au contraire. Le dernier point sur lequel je m'arrêterai renverse la situation<sup>39</sup>. Il s'agit à mon avis d'un des moments de rencontre les plus importants entre les médiévalismes français et italien. Je fais référence au médiévalisme anarchiste et rebelle des années soixante et soixante-dix, qui a fleuri dans les milieux contestataires qui sont, tout compte fait, semblables en France et en Italie surtout en ce qui concerne le rapport entre contestation et tradition<sup>40</sup>. C'est le monde de l'inversion, de la dérision, du grand slogan « Una risata vi seppellirà » [un éclat de rire vous enterrera]<sup>41</sup>. C'est le monde des étudiants qui scandaient dans les cortèges la poésie de Verlaine : « C'est vers le Moyen Âge énorme et délicat / Qu'il faudrait que mon cœur en panne naviguât / Loin de nos jours d'esprit charnel et de chair triste<sup>42</sup> ».
- 17 C'est le monde de l'*Armée Brancaleone* de Mario Monicelli – communiste convaincu – et de la *Trilogie de la vie*, trois films dans lesquels Pier Paolo Pasolini raconte son Moyen Âge comme « l'âge du pain », temps de grâce non contaminée, de poésie irrévérencieuse et charnelle<sup>43</sup>. Signalons que ces productions cinématographiques sont toutes franco-italiennes. De la même façon, il n'est pas inutile de rappeler que c'est au metteur en scène français Jean-Jacques Annaud que l'on doit l'adaptation pour le cinéma du livre *Il Nome della rosa* [Le Nom de la rose] de l'Italien Umberto Eco. Les années soixante et soixante-dix sont aussi celles du *Mistero buffo* [Le Mystère bouffe] de Dario Fo, de sa dénonciation du puissant au moyen du rire grimaçant du bouffon, du bateleur médiéval qui éveille le peuple à la volonté de lutter<sup>44</sup>. Et ce sont – nous arrivons au climax – les dizaines et dizaines de très belles chansons des chanteurs de pays francophones, qui raillent le monde, sale et pourtant plein de vie, en le regardant avec des yeux « moyenâgeux », criant avec obscénité leur rage et leur envie de vivre<sup>45</sup>. Il existe de multiples exemples mais il suffit de rappeler *Le dernier repas* de Jacques Brel, la reprise du *Testament* de François Villon par Serge Reggiani, qui a également endossé ce rôle au cinéma, la dédicace que lui fait Léo Ferré dans la chanson *La poésie fout le camp*, ou encore *Le moyenâgeux* de Georges Brassens :
- Avec cinq siècles de retard  
Pardonnez-moi, Prince, si je  
Suis foutrement moyenâgeux  
Ah ! que n'ai-je vécu, bon sang  
Entre quatorze et quinze cent  
J'aurais retrouvé mes copains.
- 18 C'est le cas aussi actuellement en Italie avec certains auteurs comme Angelo Branduardi et Francesco Guccini, et surtout, avec Fabrizio De André (1940-1999)<sup>46</sup>. Non seulement ce dernier compose ses proches chansons médiévalisantes dans lesquelles il tourne le monde en dérision, mais il traduit, et il traduit précisément les chanteurs français. De André représente peut-être un des sommets du mariage entre les cultures française et italienne sous l'égide du médiévalisme. Il lui est arrivé de traduire non du français mais de l'américain, dans ce cas aussi, cependant, il parle du Moyen Âge et de la France : il s'agit de la très belle chanson *Joan of Arc* de Leonard Cohen, où Jeanne d'Arc dialogue avec le feu qui va la happer<sup>47</sup>. En d'autres occasions, De André s'empare de chansons « moyenâgeuses » de la tradition française et leur confère une signification politique et contestataire qu'elles ne possédaient pas à l'origine. C'est le cas de la très belle *File la laine*

de Robert Marcy, de 1948, que Fabrizio De André chante à partir de 1966, en donnant aux paroles, nées pour entrer en empathie avec la peine romantique d'une femme qui attend en vain le retour de guerre de son seigneur, une signification politique de dénonciation de la condition féminine<sup>48</sup>.

- 19 Ferré, Brel, Brassens, De André...qu'y a-t-il derrière eux ? Voilà finalement qu'après tant de médiévalisme affleure de nouveau le Moyen Âge. Derrière ces rebelles se cache le Moyen Âge du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècle, truculent, désenchanté et aventureux des saltimbanques, des histrions, de Boccace et des Goliards<sup>49</sup>. Une époque fascinante à laquelle je me suis intéressé dans un autre contexte en racontant l'histoire d'un marchand de Sienne qui était convaincu d'être le roi de France et qui abandonna toutes ses richesses pour se lancer dans une folle aventure. Patrick Boucheron a écrit pour ce livre une préface éclairante, avec justement pour point de départ ce fameux slogan « un éclat de rire vous enterrera »<sup>50</sup>. De André reconnaît explicitement sa dette envers les deux poètes médiévaux qui se tiennent derrière lui : l'un est italien, l'autre français. Ils ont vécu à de nombreuses années de distance, mais à leur façon ils se ressemblent énormément. Ce sont Cecco Angioleri (1260 env.-1313) et François Villon (1432 env.-1463 env.) Le premier s'écria à l'aube du XIV<sup>e</sup> siècle « Se fossi fuoco arderei il mondo, se fossi acqua l'annegherei... » (« Si j'étais feu je brûlerais le monde, si j'étais eau je le noierais »)... Le second, au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, s'adresse à nous par la bouche des pendus : « Frères humains qui après nous vivez... »
- 20 Finalement il arrive, même si ce n'est pas toujours le cas, que derrière le médiévalisme se cache réellement le Moyen Âge. En avoir conscience est d'une importance capitale pour comprendre aussi bien le passé que le présent : tout n'est pas qu'invention d'une tradition puisqu'il existe aussi la réécriture, le refaçonnage de quelque chose qui, malgré tout, est réellement ancien. C'est pour cette raison (et je conclurai sur cette considération) qu'il est nécessaire que le médiévalisme ne soit pas exclusivement et en premier lieu étudié par les historiens spécialistes de l'époque contemporaine mais vraiment par les historiens spécialistes du Moyen Âge. C'est-à-dire par nous les médiévistes.

---

## NOTES

1. Cet article est la version écrite de la conférence éponyme que j'ai donnée le 20 janvier 2018 à l'Université de Paris III Sorbonne Nouvelle à l'occasion de l'ouverture de l'assemblée générale annuelle de la Société de Langue et de Littérature médiévales d'Oc et d'Oïl que je remercie vivement, en la personne de sa présidente Mme. Marie-Madeleine Castellani, pour son aimable accueil. Je suis aussi reconnaissant à Michèle Grévin d'avoir traduit ce texte italien en français.

2. *Histoire mondiale de la France*, sous la direction de Patrick Boucheron, Paris, Seuil, 2017 ; *Storia mondiale dell'Italia*, sous la direction de Andrea Giardina, Roma-Bari, Laterza, 2017.

3. François Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.

4. Paris, Armand Colin, 2016. En ce qui concerne le propos de cette conférence, voir surtout le chap. 8, « Les complicités de l'époque romantique », p. 137-147. Voir aussi, dans les livres très récents, Olivier Poncet, *Mazarin l'Italien*, Paris, Tallandier, 2018.

5. Marco Galluzzo, « Macron a Roma. Un trattato 'speciale' tra Italia e Francia », *Corriere della Sera*, 11 gennaio 2018, [http://www.corriere.it/esteri/18\\_gennaio\\_10/trattato-speciale-italia-francia-1e9d8634-f64f-11e7-9b06-fe054c3be5b2.shtml](http://www.corriere.it/esteri/18_gennaio_10/trattato-speciale-italia-francia-1e9d8634-f64f-11e7-9b06-fe054c3be5b2.shtml) (cons. 31/07/2018).
6. Respectivement : <https://fr.wikipedia.org/wiki/M%C3%A9di%C3%A9valisme> (cons. 31/07/2018) ; <https://it.wikipedia.org/wiki/Medievalismo> (cons. 31/07/2018)
7. Sur ce sujet cf. Michael Werner, « Penser l'histoire croisée : entre empirie et réflexivité », *Annales. Histoire, Sciences sociales*, 58 (2003), 1, p. 7-36; Michael Werner, Benedicte Zimmermann, « Beyond Comparison: Histoire Croisée and the Challenge of Reflexivity », *History and Theory*, 45 (2006), 1, p. 30-50. Pour son application au médiévalisme cf. Patrick J. Geary et Gábor Klaniczay (éds.), *Manufacturing Middle Ages. Entangled History of Medievalism in Nineteenth-Century Europe*, Amsterdam, Brill, 2013.
8. On peut lire aujourd'hui une synthèse historiographique dans Tommaso di Carpegna Falconieri, « Medievalismi : il posto dell'Italia », dans Tommaso di Carpegna Falconieri et Riccardo Facchini (éds.), *Medievalismi italiani (secoli XIX-XXI)*, Roma, Gangemi, 2018, p. 9-28. Pour les autres pays : David Matthews, *Medievalism : A Critical History*, Woodbridge, D.S. Brewer, 2015, p. 5-8. N'oublions pas, aux États-Unis, les travaux pionniers de Leslie Workmann et Kathleen Verduin, fondateurs de la revue *Studies in Medievalism* (1976), en Grande Bretagne le livre fondamental de Mark Girouard, *The Return to Camelot. Chivalry and the English Gentleman*, New Haven-Londres, Yale University Press, 1981, et ensuite Michael Alexander, *Medievalism. The Middle Ages in Modern England*, New Haven-Londres, Yale University Press, 2007. Pour les pays de langue allemande, il faut rappeler au moins les volumes suivants : *Mittelalter-Rezeption : Gesammelte Vorträge des Salzburger Symposions «Die Rezeption mittelalterlicher Dichter und ihrer Werke in Literatur, bildender Kunst und Musik des 19. und 20. Jahrhunderts»*, 2 vol., hrsg. von J. Kühnel, H.-D. Mück, U. Müller, Goppingen, Kummerle, 1979 et 1982, et *Mittelalter-Rezeption : ein Symposium*, hrsg. von P. Wapnewski, Stuttgart, Metzler, 1986 ; Valentin Groebner, *Das Mittelalter hört nicht auf. Über historisches Erzählen*, München, C.H. Beck, 2008.
9. Cf. sa contribution dans le numéro 37 de *Perspectives médiévales* : Christian Amalvi, « Du Moyen-Âge barbare au Moyen-Âge matrice de la modernité : histoire d'une métamorphose historiographique. Du romantisme à l'histoire des mentalités 1830-2015. », *Perspectives médiévales* [En ligne], 37 | 2016. URL : <http://journals.openedition.org/peme/9550>.
10. Christian Amalvi, *Le goût du Moyen Âge*, Paris, Boutique de l'histoire, 1996, 2002<sup>2</sup>; *Fantasmagories du Moyen Âge. Entre médiéval et moyenâgeux*. Études réunies par Élodie Burle et Valérie Naudet, Aix en Provence, PU de Provence, 2010 (mise en ligne : 2014, <https://books.openedition.org/pup/2083>, cons. 31/07/2018) ; *Médiévalisme, Modernité du Moyen Âge*, sous la direction de Vincent Ferré, Paris, L'Harmattan, 2010.
11. Florian Besson [et alii], *Actuel Moyen Âge*, Paris, Arkhè 2017, p. 21. Parmi les études concernant le médiévalisme français mais publiées en dehors des pays francophones, on peut citer : Michael Glencross, *Reconstructing Camelot : French Romantic Medievalism and the Arthurian Tradition*, Cambridge, D.S. Brewer, 2005 ; Bruce Holsinger, *The Premodern Condition. Medievalism and the Making of Theory*, Chicago, The University of Chicago Press, 2005.
12. Parmi les livres sortis récemment sur ce sujet : Andrew B.R. Elliott, *Medievalism, Politics and Mass Media. Appropriating the Middle Ages in the Twenty-first Century*, Cambridge, D.S. Brewer, 2017; Daniel Wolleberg, *Medieval Imagery in Today's Politics*, Kalamazoo and Bradford, Arc Humanities Press, 2018.
13. [https://www.fabula.org/actualites/moyen-ge-et-medievalisme-les-formes-de-la-dominance\\_72926.php](https://www.fabula.org/actualites/moyen-ge-et-medievalisme-les-formes-de-la-dominance_72926.php) (cons. 31/07/2018). Quelques interventions ont été publiées en ligne sur le site de *L'Atelier du centre des recherches historiques*. *Revue électronique du CRH*, 19 (2018) : <https://journals.openedition.org/acrh/8151?lang=en> (cons. 31/07/2018).
14. <https://rim-nor.hypotheses.org/643> (cons. 31/07/2018).

15. Benoît Grévin, « Liminaire », dans Tommaso di Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, trad. Michèle Grévin, Paris, Publications de la Sorbonne, 2015, p. 7-8 : 7.
16. Tommaso di Carpegna Falconieri, « Crusader Trump and Obama Hood. Medievalism in American Politics », dans le cadre du Global Premodern Studies Speaker Series, California State University Channel Islands at Camarillo (CA), 7 février 2017.
17. Sur le médiévalisme politique de l'administration Bush, voir plus précisément Bruce Holsinger, *Neomedievalism, Neoconservatism, and the War on Terror*, Chicago, Prickly Paradigm Press, 2007 ; Elliott, *Medievalism, Politics and Mass Media* cit., les chap. 4 et 5.
18. Voir à ce sujet : David M. Perry, « No, Carly Fiorina, a degree in medieval history doesn't qualify you to fight Isis », *The Guardian*, 6 Oct. 2015, <https://www.theguardian.com/commentisfree/2015/oct/06/carly-fiorina-medieval-history-degree-fight-isis> (cons. 01/08/2018) ; *Race, Racism and the Middle Ages*, numéros spéciaux de *The Public Medievalist* (à partir de janvier 2017) : <https://www.publicmedievalist.com/race-racism-middle-ages-toc/> (cons. 01/08/2018) ; Andrew B.R. Elliott, « Internet Medievalism and the White Middle Ages », *History Compass*, 16, 3 (2018), <https://onlinelibrary.wiley.com/toc/14780542/2018/16/3> (cons. 01/08/2018) ; Dorothy Kim, *Digital Whiteness and Medieval Studies*, Arc Medieval Press, Kalamazoo and Bradford, 2018.
19. Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant* cit. ; William Blanc, Christophe Naudin, *Charles Martel et la bataille de Poitiers. De l'histoire au mythe identitaire*, Paris, Libertalia, 2015 ; Olivier Hanne, Thomas Flichy de La Neuville, *L'État islamique : Anatomie du nouveau Califat*, Paris, Éditions Bernard Giovanangeli, 2014 ; Franco Cardini, *Il califfato e l'Europa. Dalle crociate all'ISIS: mille anni di paci e guerre, scambi, alleanze e massacri*, Torino, Utet, 2015 ; Marco Di Branco, *Il califfo di Dio. Storia del califfato dalle origini all'ISIS*, Roma, Viella, 2017.
20. Hartog, *Régimes d'historicité* cit.
21. François Guizot, *Mémoires pour servir à l'histoire de mon temps*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Michel Lévy Frères, t. 1, 1858, p. 28. Sur sa conception du Moyen Âge, voir aujourd'hui : Pierre Triomphe, « Au carrefour de la science, de la politique et de la littérature, le Moyen Âge de François Guizot », dans *Fantasmagories du Moyen Âge* cit., p. 99-106 (online : <https://books.openedition.org/pup/2114>, cons.01/08/2018).
22. Au nombre des titres les plus significatifs : Enrico Artifoni, « Le questioni longobarde. Osservazioni su alcuni testi del primo Ottocento storiografico italiano », *Mélanges de l'École française de Rome. Moyen Âge*, 119, 2 (2007), p. 297-304 ; Ian Wood, *The Modern Origins of the Early Middle Ages*, Oxford, Oxford University Press, 2013 p. 113-136. Voir aussi : Tommaso di Carpegna Falconieri, « Medieval' Identities in Italy: National, Regional, Local », dans P. Geary, G. Klaniczay (éds.), *Manufacturing Middle Ages* cit., p. 319-345.
23. Michael Camille, *Les gargouilles de Notre-Dame. Médiévalisme et monstres de la modernité*, Paris, Alma, 2011 (éd. orig. *The Gargoyles of Notre-Dame: Medievalism and the Monsters of Modernity*, Chicago, University Press, 2007) ; Paolo Marconi, « Il Borgo medievale di Torino. Alfredo d'Andrade e il Borgo medievale in Italia », dans Guido Castelnuovo et Giuseppe Sergi (éds.), *Arti e storia nel Medioevo. IV. Il Medioevo al passato e al presente*, Torino, Einaudi, 2004, p. 491-520.
24. Cf. Carpegna Falconieri, « Medievalismi : il posto dell'Italia » cit., p. 19-21.
25. Girouard, *The Return to Camelot* cit. ; Stefan Goebel, *The Great War and Medieval Memory. War, Remembrance and Medievalism in Britain and Germany, 1914-1940*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007 ; William Blanc, « Les Moyens Âges de la Grande Guerre », *Histoire et Images médiévales*, 57 (2014), [http://www.goliards.fr/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-HIM57\\_MA\\_1GM.pdf](http://www.goliards.fr/wp-content/uploads/2015/06/Pages-de-HIM57_MA_1GM.pdf) (cons. 01/08/2018) ; Tommaso di Carpegna Falconieri, « Il medievalismo e la grande guerra », *Studi storici. Rivista trimestrale dell'Istituto Gramsci*, 56 (2015), 1, p. 49-78 ; Id., « Il medievalismo e la grande guerra in Italia », *Studi storici*, 56/2 (2015), p. 251-276.
26. Stefano Cavazza, *Piccole patrie. Feste popolari tra regione e nazione durante il Fascismo*, Bologna, il Mulino, 1997, 2003<sup>2</sup> ; D. Medina Lasansky, *The Renaissance Perfected: Architecture, Spectacle, and*

- Tourism in Fascist Italy*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2004 ; Donatello Lazzaro and Roger J. Crum, *History and Modernity in the Visual Culture of Fascist Italy*, edited by Claudia Lazzaro and Roger J. Crum, Ithaca, Cornell University Press, 2005 ; Tommaso di Carpegna Falconieri, « Roma antica e il Medioevo: due mitomotori per costruire la storia della nazione e delle 'piccole patrie' tra Risorgimento e Fascismo », dans Riccardo Paolo Uguccioni (éd.), *Storia e piccole patrie. Riflessioni sulla storia locale*, Pesaro, Società di studi pesaresi, Ancona, Il Lavoro editoriale, 2017, p. 78-101 ; Tommaso di Carpegna Falconieri, Lila E. Yawn, « Forging 'Medieval' Identities : Fortini's Calendimaggio and Pasolini's Trilogy of Life », dans Bettina Bildhauer and Chris Jones (eds.), *The Middle Ages in the Modern World: Twenty-First-Century Perspectives*, Oxford, Oxford University Press, 2017, p. 186-215; Davide Iacono, « Condottieri in camicia nera : l'uso dei capitani di ventura nell'immaginario medievale fascista », dans *Medievalismi italiani* cit., p. 53-66.
27. Gerd Krumeich, *Jeanne d'Arc à travers l'Histoire*, Préface de Régine Pernoud, Paris, Éditions Albin Michel, 1993 ; William Blanc, « Les Moyens Âges de la Grande Guerre » cit.
28. Francesco Torchiani, « 4 ottobre 1926. San Francesco, il regime e il centenario », dans Roberto Rusconi et Tomaso Calò (éds.), *San Francesco d'Italia. Santità e identità nazionale*, Roma, Viella, 2011, p. 67-99 ; Carpegna Falconieri, « Il medievalismo e la grande guerra in Italia » cit., p. 276; Daniele Menozzi, « 'Il più italiano dei santi, il più santo degli italiani': la nazionalizzazione di san Francesco tra le due guerre », dans Daniele Menozzi (éd.), *Cattolicesimo, nazione e nazionalismo*, Pisa, Edizioni della Normale, 2015, p. 87-110 Carpegna Falconieri, Yawn, « Forging 'Medieval' Identities » cit., p. 194-196; Carpegna Falconieri, « Roma antica e il Medioevo » cit., p. 90-91.
29. Sur le médiévalisme au temps de la papauté contemporaine : Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant* cit., le chap. X, « Pontifes et saints : un Moyen Âge catholique », p. 183-201 ; voir également Riccardo Facchini, « Sognando la 'Christianitas': l'idea di Medioevo nel tradizionalismo cattolico italiano post-conciliare », dans *Medievalismi italiani* cit., p. 29-51.
30. Maurice Druon, *Les Rois maudits*, Paris, Plon/Del Duca, 1955-1977, 7 vol. ; Umberto Eco, *Le Nom de la rose*, Paris, Librairie générale française/Le Livre de poche, 2002 [éd. orig. *Il nome della rosa*, Milano, Bompiani, 1980).
31. Voir à ce propos aujourd'hui Sonia Merli, « Templari e templarismo : un mito dalle molteplici declinazioni », dans *Medievalismi italiani* cit., p. 93-114, avec la bibliographie qui le précède ; Elliott, *Medievalism, Politics and Mass Media* cit., les chap. 6 et 7.
32. <https://www.lesoleil.com/le-mag/voyages/le-moyen-age-a-une-heure-de-paris-bce489f9a67f2685639cec9bc8ca341b> (cons. 01/08/2018).
33. <http://www.comune.gradara.pu.it/index.php?id=600> ; <http://www.guideturisticheurbino.it/gradara/> (cons. 01/08/2018).
34. Riccardo Facchini, « Il neocatarismo. Genesi e sviluppo di un mito ereticale (secoli XIX-XXI) », *Società e storia*, 143 (2014), p. 33-67.
35. Cité par Krumeich, *Jeanne d'Arc* cit., p. 245-255; Amalvi, *Le goût du Moyen Âge* cit., p. 105.
36. Claire Bommelaer, « Macron à Rodez et Le Pen à Reims, la guerre des cathédrales », *Le Figaro.fr*, 5 mai 2017, <http://www.lefigaro.fr/culture/2017/05/05/03004-20170505ARTFIG00142-les-cathedrales-de-rodez-et-reims-dernieres-scenes-de-la-presidentielle.php> (cons. 01/08/2018).
37. M. Passini, *La fabrique de l'art national. Le nationalisme et l'origine de l'histoire de l'art en France et en Allemagne 1870-1933*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2012, p. 191-228.
38. Lauren Provost, « Jean-Marie Le Pen appelle à voter Front National et déclare 'Je suis Charlie Martel' après l'attentat de Charlie Hebdo », *The Huffington Post*, 9 janv. 2015, [https://www.huffingtonpost.fr/2015/01/09/jean-marie-le-pen-front-national-charlie-martel-hebdo-tweet-declarations\\_n\\_6443248.html](https://www.huffingtonpost.fr/2015/01/09/jean-marie-le-pen-front-national-charlie-martel-hebdo-tweet-declarations_n_6443248.html) (cons. 01/08/2018). Cf. Blanc, Naudin, *Charles Martel* cit.
39. Cf. Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant* cit., p. 111-128.
40. Cf. Anne-Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIIIe-XXe siècle*, Paris, Seuil, 1999, p. 276. Voir aussi Antonio Benci, « 'È scoppiata la rivoluzione...'. Il maggio francese e il

movimento del Sessantotto in Italia », *Storicamente*, 5 (2009), <https://storicamente.org/maggio-francese-in-italia> (cons. 02/08/2018).

41. Patrick Gun Cuninghame, « 'A Laughter That Will Bury You All': Irony as Protest and Language as Struggle in the Italian 1977 Movement », *International Review of Social History*, 52 (Dec. 2007), p. 153-168.

42. Paul Verlaine, « Non. Il fut gallican, ce siècle, et janséniste ! », dans *Sagesse*, Bruxelles/Paris, Goemaere/Librairie catholique, 1881, t. 10, v. 2-4.

43. Mario Monicelli et Andrea Palazzino, « Il Medioevo di Monicelli: una parodia molto vera », *Babel*, 15 (2007), <http://babel.revues.org/720> (cons. 01/08/2018) ; Louise D'Arcens, *Comic Medievalism. Laughing at the Middle Ages*, Woodbridge, D.S. Brewer, 2014, p. 120-124, 145 ; Carpegna Falconieri, Yawn, « Forging 'Medieval' Identities » cit., p. 203-213.

44. Dario Fo, *Mystère bouffe : jonglerie populaire*, Paris, Dramaturgie Éditions, 1998 (éd. orig. *Mistero Buffo. Giullarata popolare in lingua padana*, Cremona, Tip. lombarda, 1968 ; nouv. éd., *Mistero Buffo. Giullarata popolare*, éd. par Franca Rame, Torino, Einaudi, 1997). Cf. Carpegna Falconieri, *Médiéval et militant* cit., p.123-127 ; D'Arcens, *Comic Medievalism* cit., p. 68-87.

45. Chris Tinker, *Georges Brassens and Jacques Brel. Personal and Social Narratives in Post-war Chanson*, Liverpool, University Press, 2005 ; Céline Cecchetto, « Passages de Villon dans la chanson contemporaine », dans D. Bohler, G. Peylet (éds.), *Le temps de la mémoire II: soi et les autres*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2007, p. 305-322 ; Céline Cecchetto, Michel Prat (éds.), *La chanson politique en Europe*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2008 ; Céline Cecchetto, « Médiévalismes d'une sémiose: le Moyen Âge en chanson », dans *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge* cit., p. 177-188. Ces chansons, l'on peut aujourd'hui toutes les retrouver sur YouTube, ce qui me dispense d'en donner l'adresse internet.

46. Gianni Guastella, Paolo Pirillo (éds.), *Menestrelli e giullari: il Medioevo di Fabrizio De André e l'immaginario medievale nel Novecento italiano*, Atti del convegno « Il Medioevo di Fabrizio De André », Bagno a Ripoli, 16 octobre 2010, Firenze, Edifir, 2012.

47. Voir plus généralement l'anthologie *Jeanne d'Arc : La voix des poètes*, de Christine de Pizan à Leonard Cohen, textes réunis par Yves Avril et Romain Vaissermann, Orléans, Paradigme, 2008.

48. C'est la raison pour laquelle on trouve le texte et le commentaire de cette chanson sur le site internet « Chansons contre la guerre », <https://www.antiwarsongs.org/canzone.php?id=134> (cons. 02/08/2018). Il existe aussi une très belle version française chantée par Isabelle Aubret.

49. Un Moyen Âge réjouissant, sans être par ailleurs porteur de requêtes politiques, est encore présent dans le monde contemporain : c'est le Moyen Âge parodique du film *Les visiteurs* (1993, à propos duquel on peut voir D'Arcens, *Comic Medievalism* cit., p. 133-135), de la série télévisée *Kaamelott* (diffusée de 2005 à 2009, voir à ce sujet Hélène Bouget, « 'Chevaliers en péril' : parodie et déconstruction des héros arthuriens dans Kaamelott », dans *Eidolon. Le Moyen Âge en jeu*, dir. S. Abiker, A. Besson, F. Plet-Nicolas, A. Sultan, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009, p. 193-204) et, en Italie, du groupe des goliards « Feudalesimo e Libertà » qui se fait passer pour un parti politique et est en activité depuis 2012 (<http://www.feudalesimoeliberta.org/>, cons. 02/08/2018).

50. Patrick Boucheron, « Préface », dans Tommaso di Carpegna Falconieri, *L'Homme qui se prenait pour le roi de France*, trad. Colette Collomp, Paris, Tallandier, 2018, p. 9-15 : 9.

---

## INDEX

**Mots-clés** : historiographie, médiévalisme, politique

**indexmodernes** Boucheron (Patrick), Giardina (Andrea), Bertrand (Gilles), Frétygné (Jean-Yves), Giacone (Alessandro), Amalvi (Christian), Burle-Errecade (Élodie), Naudet (Valérie), Besson (Florian), Guéna (Pauline), Kichuchi (Catherine), Marin (Annabelle), Grévin (Benoît), Trump (Donald), Bush (Georges W.), Kim (Dorothy), Fiorina (Carly), Blanc (William), Naudin (Christophe), Hartog (François), Guizot (François), Viollet-le-Duc (Eugène), Druon (Maurice), François d'Assise (saint), Le Pen (Marine), Macron (Emmanuel), Monicelli (Mario), Pasolini (Pier Paolo), Annaud (Jean-Jacques), Eco (Umberto), Fo (Dario), Brel (Jacques), Reggiani (Serge), Ferré (Léo), Brassens (Georges), Branduardi (Angelo), Guccini (Francesco), De André (Fabrizio), Cohen (Leonard), Marcy (Robert)

**Thèmes** : Armée Brancaleone (L'), Nome della rosa (Il), Nom de la rose (Le), Mistero buffo (Il), Mystère bouffe (Le), Dernier repas (Le), Poésie fout le camp (La), Moyenâgeux (Le), Joan of Arc

**indexpersonnesmedievales** Cecco Angioleri, François Villon, Jeanne d'Arc

**Parole chiave** : storiografia, medievalismo, politica

**Keywords** : historiography, medievalism, politics

## AUTEUR

TOMMASO DI CARPEGNA FALCONIERI

Université d'Urbino - Italie

---

# Sommes-nous grecs antiques ou latins médiévaux ?

Alain Corbellari

---

- 1 La question de notre rapport au Moyen Âge est un problème politique au sens le plus large du terme ; elle met en jeu notre sentiment d'appartenance à un certain type de communauté humaine en interrogeant notre lien au passé, notre sentiment du présent et nos perspectives sur l'avenir<sup>1</sup>.
- 2 De fait, aucune autre époque de l'histoire n'a provoqué, ces cinq derniers siècles, en Occident, de réactions plus passionnées que le Moyen Âge : souvent négatives, même chez ceux qui ont fait profession de le défendre, elles ont laissé des traces sur les consciences et les mentalités et alimentent aujourd'hui encore un nœud de discussions majeur de la réflexion historique.
- 3 Certes, le degré d'« humanité » et d'« évolution » relatives des Néanderthaliens et des Cromagnons focalise un débat nourri, et la question de la construction des savoirs et des rapports entre civilisations dans l'Antiquité n'est pas près d'être résolue, mais dans l'ensemble on s'accorde sur l'axiologie à donner aux premiers millénaires de l'histoire occidentale : de l'aube des temps à l'Empire romain, aucune stagnation embarrassante, aucune régression significative, aussi avérées qu'elles puissent être, ne vient provoquer chez nous le sentiment d'un danger et d'une perte irréparable pour le monde d'aujourd'hui. Il y a bien des empires qui se sont étiolés (l'Égypte pharaonique), se sont écroulés (l'Assyrie) ou ont même disparu en ne laissant à peu près aucune trace (le Mitanni), il y a certes eu des contrées qui ont connu des trous noirs (la Grèce archaïque succédant à l'époque mycénienne), mais aucun de ces « ratés » de l'histoire ne parvient à provoquer en nous plus que d'assez fugitifs regrets : nous en savons trop peu sur la civilisation minoenne pour que le sort de la Grèce du X<sup>e</sup> siècle avant notre ère nous attriste durablement. Surtout au regard de la civilisation dont cette dernière a accouché cinq siècles plus tard !
- 4 Avec l'Athènes de Sophocle et de Socrate, toutefois, tout change. Il serait sans doute sage de nous en tenir au jugement pondéré de Flaubert qui voyait simplement dans les « temps de Périclès ou de Shakespeare, [des] époques atroces où on a fait de belles choses<sup>2</sup> ». Mais

beaucoup, aujourd'hui encore, ne l'entendent pas de cette oreille. Avant de s'interroger sur le statut du Moyen Âge dans les discours d'aujourd'hui, il conviendrait, en effet, peut-être d'évoquer l'image qu'une grande partie des intellectuels et des politiques continue de se faire du siècle de Périclès : négligeant l'esclavage, le racisme satisfait, la xénophobie triomphante, la relégation des femmes, les ravages de la démagogie, les excès totalitaires de l'ostracisme et (pourquoi pas ?) le spectre de la peste, nombre de voix autorisées continuent de perpétuer le mythe de l'idéal civilisationnel du siècle de Périclès. On ne niera pas plus que Flaubert les « belles choses » qui ont ponctué l'apogée de la culture grecque antique, tant du point de vue de l'art que de la pensée politique et philosophique, et l'on admettra même que contribuer à les sauver de l'oubli est l'une des plus nobles missions que puisse se donner un intellectuel moderne. On sait pourtant que le savoir antique ne s'est lui-même pas longtemps maintenu à de telles hauteurs ; et ceux qui opposent comme le jour et la nuit Antiquité et Moyen Âge ont beau jeu de ne retenir, en réalité, de la première que ses meilleurs moments, tout en faisant du second un seul long bloc indistinct. Dans la mesure où les clichés nourrissent toujours des préjugés qui continuent de biaiser le débat public, il ne me paraît donc pas inutile de procéder ici à une petite archéologie de ces préjugés.

- 5 On ne jugera certes pas trop sévèrement la Renaissance pour avoir renié les siècles qui l'ont immédiatement précédée : le meurtre des pères n'est pas toujours une réaction malsaine à l'immobilisme que l'on aime reprocher à nos prédécesseurs immédiats. L'histoire même du terme « Moyen Âge » montre d'ailleurs que le <sup>xv</sup><sup>e</sup> et le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle n'ont pas totalement méconnu le mérite des <sup>xii</sup><sup>e</sup>, <sup>xiii</sup><sup>e</sup> et <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècles. Pétrarque, au <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle, utilisait déjà l'expression *medium aevum* pour désigner non tant les siècles qui l'avaient précédé, mais proprement son propre temps, qu'il jugeait étouffé (et depuis peu !) par la scolastique<sup>3</sup>. Cette expression sporadique de « Moyen Âge » ne fut reprise qu'au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, dans un sens différent, que l'on attestera encore au <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècle, pour désigner la période allant du règne de Charlemagne, considéré comme ayant fait briller les derniers feux de l'Antiquité, à ce que nous appelons aujourd'hui la « Renaissance du <sup>xii</sup><sup>e</sup> siècle », c'est à dire aux trois siècles que nous pouvons objectivement considérer comme les plus sombres du millénaire médiéval<sup>4</sup>. En fin de compte, l'extension définitive de l'appellation « Moyen Âge » pour désigner la période allant (refrain bien connu) « de la chute de Rome à celle de Constantinople » n'est pas antérieure au début du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>, c'est à dire au moment où l'engouement du Romantisme pour la culture médiévale n'a plus pu se comprendre que sous les espèces d'une sorte de folklore inoffensif, objet, au mieux, de nostalgies, mais en aucun cas d'inspiration directe pour notre présent. Les Temps Modernes (au sens strict de la période allant de la Renaissance à la Révolution française) ont ainsi progressivement creusé un fossé infranchissable entre le Moyen Âge et nous, en projetant avec de plus en plus d'insistance sur l'Antiquité un certain nombre de leurs propres idéaux, dont ils se sont acharnés à dire le Moyen Âge complètement dépourvu, et en étouffant soigneusement les aspects plus positifs de la période médiévale.
- 6 Prenons l'exemple de la méthode expérimentale : en en faisant (progressivement d'ailleurs !<sup>6</sup>) l'un des fondements de la recherche scientifique, les Modernes ont poussé la modestie jusqu'à dire qu'ils ne faisaient en cela que suivre les savants antiques. Doit-on pourtant rappeler qu'une telle attitude, dans l'Antiquité, était bien davantage l'exception que la règle ? Le grand historien de la philosophie Pierre Hadot a bien souligné à quel point la quête aristotélicienne de savoir jurait avec l'idéal de sagesse qui domina toute la « recherche philosophique » jusqu'à la fin de l'Antiquité<sup>7</sup>. Globalement plus critique que

le Moyen Âge, du point de vue philologique, comme en font foi les querelles des grammairiens d'Alexandrie ou les scrupules des historiens de l'Empire, l'Antiquité n'a par ailleurs que rarement su faire le tri entre les plus anciens auteurs dans les matières que l'on appellerait aujourd'hui « scientifiques ». C'est même – suprême ironie ! – l'acribie de leur esprit philologique qui poussera les successeurs d'Aristote, peu impressionnés par l'aspect expérimental de son travail, à ne considérer ses écrits sur la nature que comme une opinion parmi d'autres. L'histoire naturelle d'Isidore de Séville est certes misérable du point de vue de la science, mais celle de Pline, au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, donc au so-disant apogée de la civilisation antique, était déjà loin d'être aussi probante que celle d'Aristote. Même chez ce dernier, d'ailleurs, l'expérience rencontrait vite ses limites : sa physiologie est obnubilée par ses préjugés philosophiques et l'idée du cœur comme siège des sentiments est l'une des idées les plus néfastes au développement de la science que nous ait livrées le Stagirite<sup>8</sup>.

- 7 En définitive, ce que l'opposition Antiquité-Moyen Âge recouvre presque toujours, c'est moins le contraste, purement chronologique, entre deux époques que celui, tout empirique, qui distingue deux conceptions du monde. Les spécialistes les plus avisés de l'Antiquité sont d'ailleurs aujourd'hui d'accord pour attribuer à une grande partie de la période antique, et en particulier à l'« Antiquité tardive » (dont les prodromes sont observables dès les origines du Christianisme<sup>9</sup> et qui peut s'étendre jusqu'au règne de Charlemagne<sup>10</sup>) des grilles d'analyse que l'on croyait jusqu'ici réservées au « sombre » Moyen Âge. Qu'il soit donc entendu que cette appellation ne recouvrira dans les lignes qui suivront que la période de plein épanouissement (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle) de ce que recouvre généralement cette appellation dans l'histoire de l'Occident.
- 8 Que l'époque moderne ait par ailleurs exalté les modèles d'écriture antique constitue un encore plus beau tour de passe-passe que l'escamotage de la part irrationnelle de la science antique : la querelle des Anciens et des Modernes n'éclate en effet en France qu'au moment où s'est constituée une littérature nouvelle prestigieuse et suffisamment éloignée de celle des premiers temps de la littérature vernaculaire ; de sorte que, même si, sur le moment, l'issue de la bataille a pu paraître indéfinie (un des plus illustres rejetons des Modernes, Boileau, ayant très paradoxalement pris parti pour les Anciens !), le XVIII<sup>e</sup> siècle entérinera, de fait, le triomphe de la littérature la plus récente, héritière bien plus directe, mais renégate, des formes du Moyen Âge et de la Renaissance que de celles de l'Antiquité. Ces dernières ont en effet souvent été invoquées à contresens (et toujours avec cette curieuse modestie qui est elle-même un héritage direct de l'esprit médiéval !) pour justifier les créations les plus originales de la Modernité, telles la tragédie ou – cas encore plus frappant – l'opéra, inventé de toute pièce à Florence vers 1600 en invoquant une plus que nébuleuse filiation orphique.
- 9 Que les condamnations les plus dures et les plus unilatérales du Moyen Âge datent du XVII<sup>e</sup> et surtout du XVIII<sup>e</sup> siècle (songeons à Voltaire !) n'a donc rien d'étonnant : c'est la proximité même des siècles médiévaux, et la peur de leur retour, qui ont poussé les Classiques à creuser l'écart. Et ce au nom d'une notion qu'ils ont tenté ici encore de rattacher à l'Antiquité : celle du Progrès. Cette captation est peut-être la plus insidieuse de toutes, car à tout prendre, on en trouvera sans doute des préfigurations plus probantes postérieurement plutôt qu'antérieurement au triomphe du Christianisme. Certes, Cicéron, dans le *Brutus*, brosse une histoire de l'éloquence romaine qui souligne les progrès conjoints de la langue et de la rhétorique au cours de l'histoire romaine, mais cette axiologie est à usage purement personnel : l'adversaire de César se soucie bien plus

d'apparaître comme le plus grand orateur de la Rome antique que comme le fruit d'une évolution inéluctable !

10 En revanche, tous les grands prologues de la littérature du XII<sup>e</sup> siècle insistent sur le progrès des connaissances humaines et même sur le progrès moral qui peut en résulter. La critique moderne nous ressasse certes la formule des « nains sur les épaules des géants<sup>11</sup> », mais cette protestation de modestie a au moins l'avantage d'éviter toute confusion entre éloge du progrès et apologie personnelle. D'ailleurs, outre qu'elle est contrebalancée par l'idée que nous pouvons voir « plus loin qu'eux [les géants] », soulignons que cette modalisation n'est explicite dans aucun prologue vernaculaire : Marie de France dit au contraire que les anciens « philosophes » savaient que leur successeurs seraient « plus subtils de sens<sup>12</sup> », et Chrétien de Troyes prédira carrément à son premier récit (son propre nom prédestiné aidant) une durée égale à celle... du christianisme !<sup>13</sup>

11 Enfin, décidément provocateur, le romancier champenois a osé, dans son deuxième roman, une remarque ironique qui a réussi à choquer un grand critique du XX<sup>e</sup> siècle. On se souvient en effet du magnifique tableau dressé par Chrétien de Troyes de la *translatio* (sous son double aspect *studii et imperii*) dans le prologue de son deuxième roman, *Cligès* ; après avoir montré que la culture et la gloire militaire avaient passé de Grèce à Rome, puis de là en France, il souhaite qu'elles « y restent désormais », geste classique de l'apôtre du progrès qui, tel Hegel, espère en incarner la dernière étape. Et il veut pour preuve de ses dire que :

[...] des Grezois ne des Romains  
Ne dit an mes ne plus ne mains,  
D'ax est la parole remese  
Et estainte la vive brese<sup>14</sup>.

12 À Étienne Gilson, qui faisait du prologue de *Cligès* une expression de « l'humanisme médiéval<sup>15</sup> », Ernst Robert Curtius répondait dans *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, que cette appréciation ne tenait pas compte des derniers vers, qui représentaient pour lui « l'inverse d'une profession de foi humaniste<sup>16</sup> ». Ainsi, après sept siècles, s'est-il encore trouvé des exégètes pour estimer subversive l'attitude du grand romancier champenois ! Qui croire dans ce débat ? Jean Frappier, dans son compte rendu de *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin*, a, à son tour, stigmatisé l'attitude de Curtius, y décelant les partis pris foncièrement hellénisants et antiquisants de l'érudit allemand :

*Si prédominante soit-elle, la tradition gréco-latine ne suffit à expliquer ni la genèse ni tous les aspects des littératures médiévales. Le Moyen Âge a créé beaucoup plus qu'on ne pourrait le croire après avoir lu Curtius. Il n'a pas servi seulement de trait d'union entre l'Antiquité et les littératures modernes de l'Europe. Pour ne prendre qu'un exemple illustre entre tous, l'amour courtois dans son essence, ne saurait être assimilé aux préceptes d'Ovide et [de] son Art d'aimer, malgré des emprunts au texte latin. Au vrai, le Moyen Âge littéraire ne s'est jamais montré plus original que dans des œuvres écrites en vulgaire, dans les langues nationales. Curtius oublie trop le rôle fécond joué dans la formation de la littérature européenne par le lyrisme provençal, la chanson de geste et le roman français. Est-ce parti-pris ? Excès, durcissement dans la défense de la thèse ? Avec une intime satisfaction Curtius se représente un humanisme non seulement continu, mais à peu près immobile durant des siècles<sup>17</sup>.*

13 Et Frappier de conclure son compte rendu par une formule qui ne manque pas de sel de la part de l'homme qui occupait la chaire de la littérature médiévale à la Sorbonne en Mai 68 :

*Il n'existe pas de culture sans tradition. Mais il arrive que les civilisations périssent par leurs mandarins<sup>18</sup>.*

- 14 L'opposition de Curtius et de Frappier nous amène à la formule qui fournit son titre à la présente contribution : malgré l'intitulé de son *opus magnum*, Curtius est un « Grec antique », je veux dire par là que, même si sa théorie évite la question généalogique, c'est bien à l'Antiquité qu'il fait remonter ses fameux *topoi*. Pour lui, et comme l'a bien vu Frappier, le Moyen Âge est conservateur plutôt qu'inventeur, d'où sa colère face à ce qu'on pourrait être tenté d'appeler l'« ingratitude » de Chrétien de Troyes. Le latin médiéval n'est pas premier, il est une étape dans la transmission du savoir ancien, une étape certes capitale, car c'est uniquement par lui qu'a pu être transmis l'héritage antique, mais il ne confère au Moyen Âge aucune prééminence ontologique, pire : il ne lui accorde aucune existence pour lui-même. D'où, encore une fois, l'insistance de Frappier sur la richesse de ce que, tout au contraire, selon lui, l'époque médiévale a inventé. On mettra donc le professeur français du côté des « Latins médiévaux », si l'on veut bien comprendre par là non le latin médiéval proprement dit, mais les « langues latines », qui ont servi de terreau à l'émergence des cultures nationales de l'Europe.
- 15 Voilà explicités les termes de notre alternative. Du côté des « Grecs antiques », ceux qui trouvent l'unité de notre civilisation dans les principes censément universels légués par le siècle de Périclès ; du côté des « Latins médiévaux », ceux qui insistent sur les continuités qui relient le Moyen Âge à la civilisation occidentale d'aujourd'hui. De fait, à bien des égards, les alentours de l'an 1000 constituent un mur en-deçà duquel toute tentative de dessiner une généalogie des pratiques et des institutions d'aujourd'hui s'avère impossible : nos noms de familles ne semblent pas, pour les plus anciens, antérieurs au XI<sup>e</sup> siècle, nos écoles restent tributaires de la mise en place au XIII<sup>e</sup> siècle de l'institution universitaire, le catholicisme que nous connaissons encore date de la réforme grégorienne, et nos délimitations territoriales trouvent leurs premières esquisses dans le démembrement de l'empire carolingien. D'un point de vue littéraire, l'histoire de notre poésie amoureuse et notre roman peut être retracée sans solution de continuité à partir de leurs premiers représentants médiévaux, qui certes ne naissent pas totalement de rien mais ne sont reliés que par des lignes brisées à la littérature qui les a précédés.
- 16 Le désavantage politique de la position « latine médiévale » saute cependant aux yeux : cette axiologie rend parfaitement compte des origines de l'Occident moderne, mais semble, par là même, manquer la vocation universaliste dont se targuent au contraire les partisans de la position « grecque antique » ; pour tout dire, la référence médiévale apparaît nettement « provinciale » et semble exposée à toutes les dérives du nationalisme et du repli identitaire. De fait, l'engouement romantique pour le Moyen Âge<sup>19</sup> apparaît, à la lumière de cette constatation, dans toute son ambiguïté : à l'universalisme antiquisant des Lumières et de la Révolution (laquelle n'a pas pour rien fait le sort que l'on sait aux emblèmes de la Rome républicaine) a succédé une ère de rivalité patriotique qui, si elle a mené à l'indépendance de nombreux états, n'en a pas moins directement mené aux conflits nationaux qui ont ensanglanté le XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi peut-on observer que la référence médiévale n'a cessé de se renforcer dans la culture européenne entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le milieu du XX<sup>e</sup>. Alors que certains observateurs superficiels pouvaient avoir l'impression que le grand élan romantique une fois passé, le goût du Moyen Âge s'affaiblissait dans le grand public, on le voyait en réalité gagner du terrain chez les savants : l'instauration de standards philologiques de plus en plus exigeants, l'entrée de l'ancien français dans les grandes écoles puis à l'Université<sup>20</sup> en augmenteront l'aura

encore plus sûrement que ne l'avait fait la remise en valeur des grandes figures historiques médiévales. La redécouverte de la *Chanson de Roland* d'Oxford en 1837 redonne à la France la grande épopée nationale vers laquelle elle soupirait depuis longtemps, mais au moment de la Guerre de 1870 ce sont encore ses vertus guerrières, plus que ses qualités littéraires, que l'on exalte. En Allemagne Wagner met le Moyen Âge au centre de toutes les préoccupations culturelles et politiques<sup>21</sup>, et avec le *Tristan* de Bédier, en 1900<sup>22</sup>, la France redécouvre la littérature arthurienne, que l'Entente cordiale va lui permettre de partager pacifiquement avec les Anglais. L'apogée de la vogue du Moyen Âge se situe, finalement, pour toute l'Europe, durant l'entre-deux-guerres<sup>23</sup> : les adaptations de textes médiévaux se multiplient, Eliot et Pound lui ouvrent la poésie la plus contemporaine<sup>24</sup>, mais cet imaginaire se commet en même temps, et sans la moindre retenue, avec les pires conceptions politiques. On aurait cependant tort d'assimiler unilatéralement le Moyen Âge des années 1930 à l'adjuvant des politiques réactionnaires. Le plus grand architecte de l'époque, à contre-courant de cette image convenue, va ainsi utiliser la référence médiévale pour appuyer, au contraire, sa volonté de table rase :

*Quand les cathédrales étaient blanches, l'Europe avait organisé les métiers à la requête impériative d'une technique toute neuve, prodigieuse, follement téméraire et dont l'emploi conduisait à des systèmes de formes inattendues — en fait à des formes dont l'esprit dédaignait le legs de mille années de tradition, n'hésitant pas à projeter la civilisation vers une aventure inconnue. Une langue internationale régnait partout où était la race blanche, favorisant l'échange des idées et le transport de la culture. Un style international s'était répandu d'Occident en Orient et du Nord au Sud — un style qui entraînait le torrent passionné des délectations spirituelles : amour de l'art, désintéressement, joie de vivre en créant.*

*Les cathédrales étaient blanches parce qu'elles étaient neuves. Les villes étaient neuves; on en construisait de toutes pièces, en ordre, régulières, géométriques, d'après des plans. [...]*

*Le monde nouveau commençait. Blanc, limpide, joyeux, propre, net et sans retours, le monde nouveau s'ouvrait comme une fleur sur les ruines. On avait tout quitté de ce qu'étaient les usages reconnus; on avait tourné le dos. En cent années, le prodige s'accomplit et l'Europe fut changée<sup>25</sup>.*

- 17 On est tenté de dire que le Moyen Âge n'est ici pour Le Corbusier qu'un prétexte à dénoncer la frilosité de sa propre époque<sup>26</sup>. Mais sa vision ne rejoint-elle pas curieusement celle, citée plus haut, de Chrétien de Troyes ?
- 18 Il n'en demeure pas moins que cette exaltation d'un Moyen Âge progressiste reste atypique, et on comprend dès lors que l'issue de la seconde Guerre Mondiale et l'avènement des Trente glorieuses aient provoqué une soudaine éclipse du tropisme médiéval : compromis avec le fascisme et des nationalismes que l'on entendait dépasser, celui-ci se voyait victorieusement opposer sa vieille adversaire, la référence grecque antique, qui, durant ces trente ans de progrès et d'utopie à tout crin redevenait pour ainsi dire la seule référence culturelle acceptable.
- 19 La chance – ambiguë – du Moyen Âge a été la crise des années 1970, dont il est impossible même d'esquisser ici toutes les conséquences qu'elle a eues sur l'évolution de notre civilisation. Contentons-nous de rappeler, pour simplifier à l'extrême, que, depuis une quarantaine d'années, nous sommes entrés dans l'ère « post-moderne », ère de pluralisme exacerbé qui voit cohabiter des mouvements qui restent farouchement progressistes, mais cherchent difficilement leur voie entre écologie et néo-libéralisme, et d'autres tendances qui, entre anarchisme, nihilisme et hédonisme décomplexé, doutent du progrès sans forcément refuser tous les avantages du modernisme. Dans le *melting pot* de références dont se constitue une civilisation qui se prétend aujourd'hui « mondialisée »,

mais où les références occidentales restent – à l'évidence – dominante, le Moyen Âge a très vite récupéré une place enviable, heureusement marginale d'un point de vue idéologique (c'était néanmoins celle du terroriste norvégien Breivik<sup>27</sup>), mais omniprésente au niveau de l'industrie des loisirs et du divertissement.

20 De ce retour de flamme les études universitaires ont pu largement bénéficier : les éditions courantes se sont multipliées, comprenant textes originaux et traductions, marquant ainsi un net progrès sur la pratique de l'entre-deux-guerres qui réservait les éditions savantes aux érudits et n'offrait que des adaptations au grand public. Par la mode des reconstitutions et des jeux de rôles grandeur nature, par le succès d'*Harry Potter*, du *Trône de fer* et de *Kaamelott*, le Moyen Âge et son imaginaire n'ont jamais été aussi proches de nous ; mais tout succès a son prix, et la rançon de cet engouement réside dans l'aplatissement des références culturelles qui en a résulté : nous pouvons lire Chrétien de Troyes aussi facilement que Balzac, mais notre idée du canon littéraire est en train de voler en éclats ; nous pouvons nous déguiser en chevalier du graal l'espace d'un week-end, mais nous avons toute latitude, le week-end suivant, de troquer cette défroque contre celle du gladiateur, du samouraï ou du martien. En fin de compte, on peut se réjouir que l'équation Moyen Âge = fascisme ne vienne (presque) plus à l'esprit de personne, mais on peut en même temps déplorer que le souvenir de ce que le Moyen Âge a pu apporter de positif à la construction européenne soit aujourd'hui dilué dans les usages ludiques des restes de cette période.

21 Mais tout n'est peut-être pas aussi (désespérément) rose que cela. Revenons sur l'opposition des Grecs antiques et des Latins médiévaux. Au fond, ce serait tomber dans le piège complaisamment tendu par les premiers que d'acquiescer sans protester à l'équivalence Antiquité = Progrès / Moyen Âge = Régression. Je rappelais rapidement plus haut les quelques éléments qui donnaient raison à Flaubert lorsqu'il estimait que le siècle de Périclès était une « époque atroce ». Certes, la définition de l'homme proposée par l'*Antigone* de Sophocle, la maïeutique socratique, la beauté des frises du Parthénon, le pacifisme d'Aristophane, le goût athénien du débat public et celui, alexandrin, de la critique figurent incontestablement parmi ce que le passé a pu nous laisser de plus précieux. Mais sur d'autres points, le Moyen Âge peut en remontrer à la Grèce antique :

- l'esclavage y a entièrement disparu et le servage se résorbe presque entièrement au XIV<sup>e</sup> siècle. Certes les causes de cette disparition font encore débat. On y longtemps vu l'influence du christianisme, puis on a voulu lui substituer celle de l'amélioration des outils de travail (en particulier l'invention du collier de cheval<sup>28</sup>). Ici comme sur la plupart des autres points de cette petite liste, on constate d'ailleurs que le rapport au christianisme est essentiel : selon qu'on lui sera ou non favorable, notre vision du Moyen Âge sera changée du tout au tout. De fait, la position très négative et assez unilatérale des Lumières sur le fait religieux, qui résulterait tout simplement du « complot des prêtres », a été réfutée dès le XIX<sup>e</sup> siècle par des esprits aussi considérables que Littré ou Marx que l'on ne peut certes guère soupçonner de sympathie intempestive pour le fait religieux. Cette vision simpliste est pourtant loin d'avoir disparu aujourd'hui : elle reste celle de certains philosophes médiatiques (comme Michel Onfray) et même d'un certain nombre de politiciens, en particulier en France, pays qui – séquelle de la Révolution française et de la Séparation de l'Église et de l'État – n'a jamais réussi à avoir une vision apaisée sur la question religieuse<sup>29</sup>.
- Le racisme et le mépris grec envers les « barbares » a, du moins théoriquement, disparu au Moyen Âge ; et ici l'influence du Christianisme est difficilement niable : professant dans l'*Épître aux Romains* que les différences humaines étaient abolies en Christ, il a poussé l'homme

médiéval à rechercher sa patrie ailleurs que sur terre. Si on peut déplorer le mépris du monde qui en a résulté, il faut au moins admettre que cette attitude offre un des fondements les plus solides qui soit au cosmopolitisme moderne. Il est, de fait, remarquable que les chansons de geste ne reprochent aux Sarrasins que leur croyance et en rien leur appartenance ethnique. Certes, cette position reste un idéal et ne saurait nous faire oublier ni les exactions des Croisades ni la montée l'antisémitisme à partir du XIV<sup>e</sup> siècle.

- Les femmes jouissaient, surtout durant le Moyen Âge central, d'une certaine liberté d'action, nettement plus grande en tout cas que dans la Grèce antique. On peut disserter longuement sur le fait de savoir si la *fin'amor* a réellement contribué à l'amélioration de la condition féminine. On aime toutefois à penser qu'elle a sans doute tout de même incité les hommes à user de davantage de douceur et d'égards envers elles, même s'il faut rappeler que la période qui a poussé à son plus haut degré l'art de la « galanterie masculine » est le XIX<sup>e</sup> siècle européen qui reste sans doute la période au cours de laquelle les femmes ont connu la plus implacable répression de la part du pouvoir masculin !
- 22 On se permettra par ailleurs de faire ici un éloge (modéré) du féodalisme en s'appuyant sur un ouvrage d'autant moins suspect de complaisance pro-occidentale qu'il est généralement considéré comme l'une des plus sévères réfutations de l'ethnocentrisme européen. Je veux parler des *Croisades vues par les Arabes* d'Amin Maalouf qui, presque jusqu'au dernières pages du livre, semble totalement adhérer à l'idée (qui est en fait aussi un cliché) d'une opposition diamétrale de la barbarie des Croisés et de la brillante civilisation arabe. Pourtant, dans son « épilogue », Maalouf renverse partiellement son axiologie ; certes les Croisés étaient moins raffinés que les Arabes, mais ils ont été bien plus curieux de ces derniers que ceux-ci ne l'ont été de leurs envahisseurs : l'ouverture que les Croisés ont montrée envers la culture arabe a incontestablement joué un rôle essentiel dans l'évolution de l'Occident vers plus de raffinement et d'acceptation de l'autre. Enfin, et surtout, Maalouf souligne que le système démocratique des « Francs » était beaucoup plus participatif et ouvert à la discussion que celui des Arabes. Alors que la mort d'un chef arabe assurait presque toujours aux Croisés quelques années de répit, tant le système despotique oriental était vulnérable à la disparition des chefs, le système féodal, avec ses ordres de préséance stricts et le contrepois de la puissance vassalique, assurait au système politique occidental un fonctionnement dont la violence, sans être totalement bannie, était canalisée par des régulations que l'on aurait tort de croire dénuées de lien avec les formes plus démocratiques qui lui ont succédé<sup>30</sup>.
- 23 La méthode d'assimilation des anciens par les clercs médiévaux, dans son apparent mépris de l'esprit original, peut finalement apparaître comme plus grosse d'innovations potentielles que celle, trop respectueuse, des humanistes de la Renaissance. C'était la position de Jean Seznec, admiratif devant l'inventivité allégorique et iconographique des médiévaux confrontés à la mythologie antique<sup>31</sup> ; c'est également l'opinion de Rémi Brague pour qui le commentaire arabe d'Aristote fut moins fécond que l'assimilation thomiste des thèses du Stagirite<sup>32</sup>. Nous marchons cependant, ici comme sur la question du régime politique, en terrain miné, tant la confrontation avec la civilisation arabe classique est aujourd'hui sensible et pour ainsi dire tabou<sup>33</sup>.
- 24 Enfin, en est-on encore à estimer que les cathédrales gothiques témoigneraient d'un art moins accompli que le Parthénon ? Il y aurait par ailleurs beaucoup à dire sur les mérites respectifs des écrivains antiques médiévaux et modernes, mais on ne s'attellera pas ici à la tâche démesurée et souvent vaine d'accorder des prix et des accessits au plus grands auteurs de tous les temps. Encore une fois, le fait qu'il n'y ait peut-être pas au Moyen Âge

l'équivalent de Sophocle, d'Aristophane ou de Thucydide est-il un argument pour affirmer l'infériorité de l'époque médiévale par rapport à l'Antiquité ? Y a-t-il un Dante grec ? Un Chrétien de Troyes romain ?

- 25 Est-il nécessaire de préciser que ce rapide passage en revue de quelques éléments civilisationnels par lesquels le Moyen Âge peut entrer en concurrence positive avec l'Antiquité n'a ni vocation d'exhaustivité ni valeur absolue ? Il visait essentiellement à montrer la fragilité d'une argumentation encore dominante aujourd'hui dans le discours politico-culturel, tendant à nous persuader que les valeurs grecques sont plus universelles que les valeurs médiévales et que, donc, si la Grèce de Périclès a été l'école de l'humanité, la France de Philippe Auguste n'a été que celle de l'obscurantisme. Il faut avouer que les usages actuels du Moyen Âge ne nous aident pas beaucoup à renverser cette tendance. Il est incontestable, on l'a rappelé, que la réhabilitation récente de l'imaginaire médiéval s'est faite à la faveur d'une certaine déperdition de sens de l'idée de progrès, suite à la désillusion « post-moderne » causée par la fin assez brutale des Trente glorieuses. Il est donc difficile de réfuter totalement l'idée que le Moyen Âge, même pris positivement, serait aujourd'hui l'un des noms du relativisme culturel ambiant : cette période qui semble avoir notoirement méprisé la notion de progrès (en extraire des déclarations technophobes est un jeu presque trop facile, même si nous avons vu que d'autres citations pouvaient les contrebalancer), dont le christianisme volontiers superstitieux s'accorde si bien avec l'antirationalisme professé par d'aucuns et dont la littérature apparaît si souvent *gore* avant la lettre, a tout pour plaire aux amateurs d'*heroic fantasy*, de violence gratuite et de muflerie comportementale. Ajoutons-y (même sans chercher à politiser ce plaisir) la joie de retrouver notre Occident à l'état natif, et l'on obtiendra un cocktail face auquel le cadet des soucis de ses amateurs sera sans doute d'y trouver matière à réflexion pour l'amélioration de notre société.
- 26 Ces effets de surface ne doivent cependant pas nous faire oublier le problème de fond qui est celui de notre positionnement par rapport à notre passé : si, Grecs antiques, nous privilégions les filiations spirituelles, nous tombons dans l'idéalisation du passé ; si au contraire, Latins médiévaux, nous nous référons aux héritages directs, nous risquons de mêler le pire au meilleur. La solution ne serait-elle pas de spiritualiser notre héritage et d'historiciser nos idéaux ? Nous éviterions ainsi à la fois le repli identitaire et l'absolutisation induite d'un moment nécessairement imparfait de notre histoire.

---

## NOTES

1. L'histoire de nos visions du Moyen Âge, esquissée dans cette contribution, est développée dans un livre à paraître : Alain Corbellari, *Le Moyen Âge à travers les âges*, Neuchâtel, Alphil, « Rayons littéraires » 1, 2019.
2. Gustave Flaubert, lettre du 8 septembre 1871 à George Sand.
3. Voir Jacques Chomarat, « Erasme et le Moyen Âge », *Dire le Moyen Âge hier et aujourd'hui*, actes du colloque de Laon (1987), M. Perrin (éd.), Amiens / Paris : Presses de l'Université de Picardie / PUF, 1990, p. 9-24.

4. Voir Jean-Daniel Morerod, « Le court moyen âge, instrument de datation et de critique littéraire (XIV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », à paraître dans les actes du colloque *Inventer la littérature médiévale* (XVI<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle), Yann Dahhaoui et Barbara Wahlen (éd.), Paris : Classiques Garnier, « Rencontres ».
5. Jacques Le Goff remarque judicieusement que le XIX<sup>e</sup> siècle, en fixant la périodisation du Moyen Âge pour « répond[re] aux besoins d'un enseignement scolaire et universitaire en expansion », considérait que « la grande affaire [était] alors moins de dater la fin de l'Antiquité que de savoir où arrêter le Moyen Âge et quand faire commencer, avec la Renaissance, le monde moderne » (*À la recherche du Moyen Âge*, Paris : Audibert, 2003, p. 48).
6. Gaston Bachelard a bien montré dans *La Formation de l'esprit scientifique*, Paris : Vrin, 1938, que les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles furent bien moins rationnels que n'a voulu nous le faire croire le récit téléologique de l'évolution scientifique mis au point à l'époque contemporaine.
7. Voir Pierre Hadot, *Qu'est-ce que la philosophie antique ?*, Paris : Gallimard, « Folio Essais », 1995.
8. Voir Jean-Pierre Changeux, *L'Homme neuronal*, Paris : Fayard, 1983.
9. Voir Peter Brown, *Genèse de l'Antiquité tardive*, Paris : Gallimard, 1983.
10. En dépit de nombreux aspects vieilliss ou trop unilatéraux, le fameux ouvrage d'Henri Pirenne, *Mahomet et Charlemagne*, Paris : PUF, 1937, reste, de ce point de vue, un jalon essentiel de la réflexion sur le passage de l'Antiquité au Moyen Âge.
11. Selon le mot souvent glosé de Bernard de Chartres : voir Jean de Salisbury (Ioannis Sarasberiensis), *Metalogicon*, James Baker Hall (éd.), Turnhout, Brepols, « Corpus Christianorum Continuatio Mediaevalis », XCVIII, 1991, p. 116.
12. Marie de France, *Prologue des Lais*, v. 20.
13. Chrétien de Troyes, *Erec et Enide*, v. 23-26.
14. Chrétien de Troyes, *Cligès*, v. 39-42.
15. Étienne Gilson, *Les Idées et les Lettres*, Paris : Vrin, 1932, p. 184.
16. Ernst Robert Curtius, ; *La Littérature européenne et le Moyen Âge latin* [*Europäische Literatur und lateinisches Mittelalter*, Bern : Francke, 1947], trad. de l'allemand par Jean Bréjoux, Paris : PUF, « Agora », 1956, t. II, p. 133.
17. Jean Frappier, « E. R. Curtius et la littérature européenne », *Revue de Paris* (septembre 1957), p. 148-152, repris in *Histoire, Mythes et symboles*, Genève : Droz, 1976, p. 111-15, ici p. 114.
18. *Ibid.*, p. 115.
19. Voir Christian Amalvi, *Le Goût du Moyen Âge*, Paris : Plon, 1996.
20. Voir Alain Corbellari, *Joseph Bédier écrivain et philologue*, Genève : Droz, 1997, Charles Ridoux, *Évolution des études médiévales, en France de 1860 à 1914*, Paris : Champion, 2001 et Ursula Bähler, *Gaston Paris et la philologie romane*, Genève : Droz, 2004.
21. Voir Danielle Buschinger, *Le Moyen Âge de Richard Wagner*, Amiens : Presses du Centre d'Études médiévales, « Médiévales » 27, 2003.
22. Voir Joseph Bédier, *Le Roman de Tristan et Iseut*, éd. critique par Alain Corbellari, Genève : Droz, « Textes littéraires français », 619, 2012.
23. Je me permets de renvoyer à mon article « Le médiévisme est-il réactionnaire. ? Du "progrès" de notre vision du Moyen Âge », repris comme chapitre final de mon ouvrage de synthèse, *Le Philologue et son double. Études de réception médiévale*, Paris : Classiques Garnier, « Recherches littéraires médiévales » 17, 2014, p. 413-39.
24. Voir Massimo Bacigalupo, « Pound et Eliot, deux rencontres différentes avec le Moyen Âge », *La Trace médiévale et les écrivains d'aujourd'hui*, Michèle Gally (éd.), Paris : PUF, « Perspectives littéraires », 2000, p. 91-100.
25. Le Corbusier (Charles-Édouard Jeanneret-Gris), *Quand les cathédrales étaient blanches*, Paris, Plon, 1937, p. 3-4.
26. Et on rappellera en passant que, tout artiste révolutionnaire qu'il était, Le Corbusier entretenait tout de même des rapports assez troubles avec le fascisme.

27. Que l'on me permette ici une anecdote personnelle : interviewé par un journaliste, peu après l'attentat d'Utøya, sur la référence médiévale revendiquée par Anders Breivik, ce n'est pas sans un certain malaise que je relus quelques jours plus tard dans le journal *Le Matin* mon affirmation que le Moyen Âge pouvait exercer « une certaine fascination » sur d'aucuns.

28. Raymond Queneau est ainsi tout tremblant de faire part, dans un compte rendu des années 30, de cette hypothèse matérialiste, tant il redoute de voir ses lecteurs se scandaliser de cet abandon de l'argument spiritualiste (voir Raymond Queneau, compte rendu du Cdt Lefebvre des Noëlls, *L'Attelage, le cheval de selle à travers les âges. Contribution à l'histoire de l'esclavage*, in *La Critique sociale* 7, janvier 1933, repris in *Le Voyage en Grèce*, Paris : Gallimard, 1973, p. 33-39).

29. Un exemple qui met en lumière la collusion du tropisme « grec antique » et de l'antichristianisme me vient immédiatement à l'esprit, bien qu'il risque de ne pas beaucoup parler au lecteur français (mais en l'occurrence il s'agit d'un personnage dont le comportement serait plus explicable en France qu'en Suisse) : un fameux humoriste suisse romand, Laurent Flutch, qui se trouve également être un authentique spécialiste universitaire de l'Antiquité (il dirige le Musée romain de Lausanne-Vidy), écrit régulièrement dans le journal satirique romand *Vigousse* des chroniques où il prend volontiers en exemple les grandes réalisations de l'Antiquité tout en couvrant de sarcasmes le christianisme, avec une violence qui rappelle les beaux jours de l'anticléricalisme de la III<sup>e</sup> République.

30. Voir Amin Maalouf, *Les Croisades vues par les Arabes*, Paris : Jean-Claude Lattès, 1983, p. 279-83 ; en part. p. 281 : « La notion de citoyen n'existe certes pas encore, mais les féodaux, les chevaliers, le clergé, l'université, les bourgeois et même les paysans 'infidèles' ont tous des droits bien établis. Dans l'Orient arabe, la procédure des tribunaux est plus rationnelle ; néanmoins, il n'y a aucune limite au pouvoir arbitraire du prince. »

31. Voir Jean Seznec, *La Survivance des dieux antiques*, Paris : Flammarion, « Idées et Recherches », 1980.

32. Voir Rémi Brague, *Au moyen du Moyen Âge*, Chatou : les éditions de la Transparence, 2006.

33. Que l'on songe à la violence des attaques d'Alain de Libera, défenseur de la philosophie arabe, contre l'ouvrage de Sylvain Gouguenheim qui prétendait trouver une filière de transmission de l'aristotélisme purement occidentale et parallèle à la filière arabe dans *Aristote au mont Saint-Michel*, Paris : Seuil, « L'Univers historique », 2008.

## INDEX

**indexmodernes** Flaubert (Gustave), Hadot (Pierre), Boileau (Nicolas), Gilson (Étienne), Curtius (Ernst Robert), Frappier (Jean), Wagner (Richard), Bédier (Joseph), Eliot (T.S.), Pound (Ezra), Le Corbusier, Onfray (Michel), Maalouf (Amin), Seznec (Jean), Brague (Rémi)

**Thèmes** : Art d'aimer, Brutus, Chanson de Roland, Cligès, Game of Thrones, Harry Potter, Kaamelott, Trône de fer

**indexpersonnesmedievales** Pétrarque, Isidore de Séville, Pline l'Ancien, Cicéron, Marie de France, Chrétien de Troyes, Ovide

**Parole chiave** : storiografia, politica

**Keywords** : historiography, politics

**Mots-clés** : historiographie, politique

AUTEUR

**ALAIN CORBELLARI**

Universités de Lausanne et de Neuchâtel

---

# Historiens d'aujourd'hui et d'hier et "nouveau Moyen Âge". D'une formule acceptée, voire utilisée, à son rejet

Laurent Broche

---

- 1 La médiéviste Laure Verdon dit de sa spécialité : « Aucune autre période de l'Histoire n'a [...] cristallisé autant de poncifs, que les travaux des historiens ne cessent cependant de remettre en cause sans réussir vraiment, force est de le constater, à rétablir une vision plus nuancée et plus juste de cette époque auprès du grand public<sup>1</sup>. » Au terme d'un ouvrage consacré à cette ambition, elle conclut sur le peu d'efficacité de l'entreprise « tant les idées reçues sur le Moyen Âge ont la vie dure depuis l'époque moderne, au grand désespoir des médiévistes »<sup>2</sup>.
- 2 L'insistance de la discipline historique à combattre ces clichés dévalorisants a même inspiré une vidéo humoristique – « 35 Heures et Moyen Âge » – qui circule beaucoup sur la toile depuis 2011 et rejaillit régulièrement au gré des débats sur la durée légale du temps de travail. Elle commence par l'évocation d'une conversation entre deux collègues qui parlent « des 35 heures ». Soudain, l'un a dit à l'autre : « abandonner les RTT, ça serait un retour au Moyen Âge ! ». Le chroniqueur lance alors : « Alors là moi je dis stop, il faut arrêter de dire du mal du Moyen Âge. Nos ancêtres n'étaient pas les brutes de travail qu'on imagine ». Il explique ensuite que l'on chômait – pour des fêtes religieuses, corporatives et autres – environ un jour sur deux, que l'on ne travaillait pas après le coucher du soleil dans les villes à cause de l'interdiction de le faire à la lueur des bougies par peur des incendies, que dans les campagnes de longues périodes de l'année offraient du grand calme et conclut par : « "Moyenâgeux", n'est pas égal à "arriéré"<sup>3</sup> ».
- 3 Dans ce sketch, un protagoniste use de l'expression « retour au Moyen Âge » pour marquer sa révolte envers l'éventuelle suppression des RTT. Cette formule, et ses associées « retour du Moyen Âge » et « nouveau Moyen Âge », ainsi que leurs variantes et dérivées – sous des formes verbales telles que « revenir au Moyen Âge » et « renvoyer au

Moyen Âge » ou d'unités lexicales légèrement différentes comme « prochain Moyen Âge », « futur Moyen Âge » – habitent les discours depuis au moins deux siècles. Même si certains points centraux persistent, elles ont connu des embellies et des éclipses, ainsi que d'importantes variations de sens et d'applications. Aujourd'hui, massivement, mais pas exclusivement, elles portent l'idée, ressentie comme une angoissante appréhension, de l'installation de certaines caractéristiques attribuées au Moyen-âge, et plus précisément à ses débuts – les invasions barbares – et à son achèvement – la grande crise du XIV<sup>e</sup> siècle, encore qu'il semble que dans beaucoup de cas « Moyen Âge » se suffise à lui-même sans renvoyer vraiment à un moment du passé. Dans leurs versions les plus extrêmes, ces vocables accompagnent l'annonce d'une « apocalypse sans royaume », c'est-à-dire une « fin du monde n'impliquant pas l'ouverture d'une nouvelle situation positive (la situation du "royaume")»<sup>4</sup>, mais un recul durable et radical des modes de vie<sup>5</sup>.

- 4 L'entre-deux-guerres fut l'apogée des expressions « nouveau Moyen Âge » et consorts. Des journalistes, des intellectuels et des historiens ont rapproché notre temps des années 30<sup>6</sup>, et encore récemment des personnalités politiques, telles le Président Macron. Cet article ne revient pas sur les aspects stimulants et les réserves qu'inspire une telle démarche. Il interroge l'attitude des historiens universitaires envers ces formules à partir de l'entre-deux-guerres. Depuis un quart de siècle, la critique et le rejet de ces locutions par les praticiens de la discipline historique constituent une des formes de leur combat contre les clichés sur le Moyen Âge. Qu'en était-il de leurs devanciers alors que ces locutions étaient encore bien plus envahissantes qu'aujourd'hui ?

## I – L'hostilité des historiens d'aujourd'hui envers les expressions « nouveau Moyen Âge » et consorts

- 5 En 1964, dans une synthèse qui a fait date, Jacques Le Goff, soulignant l'apport décisif de l'archéologie, écrit : « un nouveau Moyen Âge est en train de naître, de renaître »<sup>7</sup>. L'expression revient sous sa plume en 1983 : « Dans les années 60 des archéologues anglais révèlent un nouveau moyen âge, celui des villages désertés »<sup>8</sup>. Suivant son exemple, d'autres spécialistes ont désigné par cette formule l'apport roboratif de récentes fouilles archéologiques<sup>9</sup>, d'un immense travail épigraphique sur le Sahel<sup>10</sup>, d'études novatrices d'œuvres littéraires<sup>11</sup> ou les résultats de la « ténacité », d'« une connaissance rigoureuse des archives » et d'« un renouvellement des questions » déployés par un médiéviste<sup>12</sup>. De manière similaire, pour marquer un radical changement de perspective, Le Goff jugeait que dans l'œuvre de Michelet, après les volumes sur la Révolution, « surgit un nouveau Moyen Âge » car, avec la parution de *La Sorcière*, « resurgit (...) un Moyen Âge satanique, mais (...) porteur de lumière et d'espoir »<sup>13</sup>. D'autres historiens en ont usé pour souligner une transformation majeure dans cette longue période. Ainsi, un article de *L'Histoire* sur la réforme grégorienne porte en chapeau l'annonce suivante : « Sous l'autorité des papes du XI<sup>e</sup> siècle, les clercs se distinguent des laïcs et prennent le contrôle de la société. Un nouveau Moyen Âge s'ouvre<sup>14</sup> ».
- 6 Peut-être Le Goff s'amusa-t-il d'un clin d'œil à des formules alors moins en vogue, mais qui avaient largement agité la génération précédente. Et si, chez des médiévistes qui ont repris l'expression, il y a une forme d'hommage dans cet écho, on y trouve certainement aussi une forme de dérision et d'ironie. Car leur aîné, référence quasi unanime de leur

profession, s'opposa farouchement à l'usage tonitruant de l'expression « nouveau Moyen Âge » par deux intellectuels médiatiques.

- 7 En 1993, Alain Minc publie *Le nouveau Moyen Âge*. Selon l'essayiste, depuis la chute du Mur de Berlin, l'humanité s'engage vers un « nouveau Moyen Âge », c'est-à-dire un monde totalement déstructuré, en proie au tribalisme, aux crises, sans centre, où apparaissent des « zones grises » dominées par les mafias et la corruption, où vivent de plus en plus d'exclus, où la raison recule au profit d'idéologies primaires, de superstitions et de peurs ancestrales, où les souverainetés se défont et les structures s'effacent, où l'émiettement et le désordre gagnent<sup>15</sup>. L'essai attire les commentaires de personnalités politiques, notamment Raymond Barre<sup>16</sup> (ancien premier ministre) et Jacques Delors (alors président de la Commission européenne), ce dernier tiquant un peu sur la formule phare :

un de nos plus brillants essayistes [...] lance une expression qui pourrait bien connaître le succès : celle du "nouveau Moyen Âge", dans lequel nous serions entrés depuis la chute du communisme. La formule frappe parce que, sous la plume de Minc, elle revêt une connotation péjorative – trop péjorative à mon sens, mais passons, ce serait un autre débat<sup>17</sup>.

- 8 Deux semaines plus tard, Jacques Le Goff ne laisse pas passer<sup>18</sup>. Tout en admettant « l'intérêt » de l'essai, il déplore qu'un « esprit de la qualité d'Alain Minc » perpétue des clichés négatifs, alors que les historiens, tout en n'en niant pas « les ombres et faiblesses », ont largement rectifié l'idée erronée d'un Moyen Âge « période catastrophique ». Il conteste la perspective « fausse » et « dangereuse » présupposée par cette formule : celle de l'« éternel retour » en histoire qui, loin d'appréhender l'actualité par un prudent comparatisme, ferme « la compréhension de l'essentiel de ce qu'elle est, et qui est spécifique » car

« [r]ecourir à une formule qui est d'autant plus frappante qu'elle est facile et profite de la mode que connaît un Moyen Âge toujours englué dans les ignorances d'antan, c'est remplacer un effort d'analyse original nécessaire à la compréhension de notre temps par un slogan démagogique »<sup>19</sup>.

- 9 L'intervention du médiéviste ne marqua guère au-delà de sa profession. Par exemple, Jacques Derrida, dans une conférence à la Sorbonne le 18 janvier 1994, déclare que parmi les trois motifs « secondaires », qu'il ne détaillera pas, pour lesquels il est « obligé d'objecter » contre un essai qu'il a apprécié, figure : « la référence au Moyen Âge », même si « la rhétorique très subtile d'Alain Minc à ce sujet, une rhétorique dans l'usage de cette référence qui le met sans doute à l'abri de certaines objections d'historiens mais non peut-être de toute objection<sup>20</sup> ». Les « objections » de Jacques Le Goff, pourtant seulement vieilles de deux mois, étaient donc déjà oubliées.

- 10 En 2000, Jacques Attali déclare dans *Libération* :

Nous entrons dans une période de nouveau Moyen Âge. [...] Se constituent des îlots d'abondance, comme ce fut le cas en Europe, dans la période de déclin de l'Empire romain entre le III<sup>e</sup> et le XI<sup>e</sup> siècle. Des hordes sauvages regroupant tous ceux qui ne sont pas les privilégiés du système se constituent. Ce Moyen Âge bunkérisé est déjà là : ce sont les guerres locales, les banlieues qui s'isolent, les riches qui s'isolent, les touristes qui se font prendre en otage<sup>21</sup>.

- 11 Dans un article publié peu après dans le même quotidien, Jacques Le Goff reprend son argumentation de 1993, mais plus virulemment. Il dénonce « devant l'emploi injustifié de l'expression [...] déjà peu judicieusement utilisée par Alain Minc » la non-appréciation du travail des « médiévistes français » qui « ont scientifiquement démontré la réalité historique d'un autre Moyen Âge » que celui des ténèbres que continue à charrier le

slogan « nouveau Moyen Âge » ; il critique la vision sous-jacente de « retour de l'histoire », fautive et dangereuse, d'autant plus quand elle s'appuie sur une représentation erronée de cette période et sur une conception « périmée » des « grandes invasions » ; il attaque enfin une explication simplificatrice et déterministe de la mutation globale de la société contemporaine qui y voit l'effet des seules conséquences d'une innovation technologique et un inéluctable mauvais destin<sup>22</sup>.

- 12 Peu après, Jacques Attali réplique que le « plus grand médiéviste français », mauvais « douanier » des savoirs, a mal lu son article. Et il enfonce le clou du Moyen Âge négatif :

La science française crève de ces ridicules défenses de territoires [...]. On y retrouve là le pire du Moyen Âge, celui de la Sorbonne et de ses docteurs rancis, confondant le savoir avec la préservation obstinée des dogmes, envoyant au bûcher tous les vagabonds de la pensée<sup>23</sup>.

- 13 La polémique se poursuit le 27 mai par un « Dernier acte », selon le chapeau de *Libération*. Dans un texte court, mais cinglant – « Jacques Attali fait un usage élastique de la métaphore et rare de l'information exacte » –, le médiéviste rappelle trois points à « l'éminent “consultant et essayiste” » qui n'a pas répondu à son texte, et a juste « opposé [...] des invectives à la place d'arguments » : il n'y avait pas « d'amertume de spécialiste » dans sa critique ; l'école médiéviste française, fidèle à Marc Bloch, est ouverte aux non-historiens... qui lisent vraiment les travaux des chercheurs ; sa « pratique de l'histoire » contrecarre la « perspective “essentiellement catastrophique” du Moyen Âge » déployée dans l'entretien critiqué, bannit « le retour d'un Moyen Âge fantasmé » puisque jamais l'histoire « ne se baigne deux fois dans le même fleuve » et réfute l'idée réductrice que les innovations technologiques sont le moteur des mutations profondes<sup>24</sup>.

- 14 Le 15 mai 2000, Le Goff, un peu conciliant, avait écrit : les « déclarations » de l'essayiste étaient « sans doute plus schématiques que sa pensée réelle ». Mais Attali a réitéré l'usage de la formule dans plusieurs écrits<sup>25</sup>, confirmant qu'il s'agissait de sa pensée ou de l'usage délibéré d'un langage à sensation. Encore récemment, partageant son goût pour certaines séries télévisées américaines, il expliquait le succès de « la plus grande » de l'heure actuelle – *Game of Thrones* – par ses « moyens financiers inédits », une efficace utilisation des réseaux sociaux et :

sans doute surtout, parce que son scénario renvoie très précisément à ce que notre planète va bientôt vivre : une sorte de nouveau Moyen Âge, plein de violences, de désordres, de catastrophes naturelles, de seigneurs de la guerre, de querelles de pouvoir aux rebondissements très rapides. *Game of Thrones* décrit le monde qui s'annonce après la fin de l'Empire américain, un nouveau Moyen Âge flamboyant où aucun pouvoir n'est stable, où tout devient possible.

On peut refuser la globalisation. On peut vouloir s'enfermer dans son petit univers. Heureusement, ou malheureusement, c'est impossible : le nouveau Moyen Âge est là. Il nous fascine. Il est plein de belles histoires et de promesses ; plein de barbaries aussi. Il nous attend ; à nous d'en faire le meilleur usage<sup>26</sup>.

- 15 Comme pour Attali, la mise au point de l'historien n'a pas changé le vocabulaire d'Alain Minc. L'essayiste n'a jamais renié le titre de son essai *Le nouveau Moyen Âge* lorsque des journalistes s'y référaient dans des interviews<sup>27</sup>. Plus tard, il a raconté, qu'apportant *L'après-crise est commencé* à Fernand Braudel, il craignait : « une volée de bois de vert telle que celle que m'administra plus tard Jacques Le Goff pour un titre, *Le nouveau Moyen Âge*, qui portait atteinte à ses droits quasi patrimoniaux sur l'usage du mot Moyen Âge »<sup>28</sup>. Ainsi, il a réduit cette intervention à une défense corporative obtuse qu'il oppose à l'ouverture supposée de Braudel dont il se proclame « disciple ».

- 16 Plusieurs médiévistes ont réitéré le jugement de Jacques Le Goff. Ainsi, dans *Les tendances actuelles de l'histoire médiévale*, paru en 2002, on trouve trois commentaires négatifs sur l'essai d'Alain Minc :

avec la chute du communisme qui ne peut être comparée qu'avec la fin de l'Empire romain, Alain Minc fait appel à "la grâce" du cartésianisme français pour échapper au naufrage d'un nouveau Moyen Âge, compris cette fois comme un temps de ténèbres. Blanc ou noir, ce concept globalisant de Moyen Âge, utilisé de façon non réfléchi par les prophètes de notre temps<sup>29</sup>

bien que faisant preuve de vitalité certaine, nous, médiévistes français, ne rayonnons surtout que sur les médiévistes. Si quelques-uns rayonnent sur les médias, cela ne doit pas faire illusion. N'a-t-on pas vu récemment un de nos intellectuels médiatiques intituler un de ses best-sellers *Le nouveau Moyen Âge* pour illustrer l'anarchique avenir que nous réserve l'Europe ?<sup>30</sup>

A. Minc [...] ne voit pas qu'une fausse conception du Moyen Âge engage en dernier lieu une fausse conception de la modernité ? » [cette note commente l'affirmation] un savoir [...] dont les emplois à des fins politiques échappent pour beaucoup au discours rationnel<sup>31</sup>.

- 17 Dans la même ligne, Joseph Morsel, relevant que le « médiévalisme [...] est une forme pour dire autre chose que le Moyen Âge, pour dire l'irrationalisme et l'inhumanité [...] [n]on parce que le Moyen Âge était tel, mais parce que son image comme tel a servi à la société libérale à conjurer (et non à régler) une partie de ses tensions "congénitales" », signale en note : « Par conséquent, l'érosion des "valeurs" libérales ne signifierait en aucun cas un retour à un "nouveau Moyen Âge", comme le pronostiquait Alain Minc »<sup>32</sup>.
- 18 En dépit des mises au point énergiques de Jacques Le Goff, prises de position largement suivies par la profession, et qui rejoignent la volonté générale des historiens de retirer au Moyen Âge les clichés négatifs qui l'accompagnent depuis longtemps, les vues proposées par Attali et Minc continuent de prospérer dans les médias grand-public et « nouveau Moyen Âge » conserve son statut d'« expression médiatiquement obsédante »<sup>33</sup>.

## II – Le rejet de la formule « nouveau Moyen Âge » : une attitude qui n'était pas celle des historiens passés

- 19 Beaucoup d'historiens d'aujourd'hui vilipendent, ou au moins s'en agacent, mais sans vraiment en diminuer l'usage, l'omniprésence des expressions « nouveau Moyen Âge » et « retour au Moyen Âge ». Mais qu'ont fait leurs prédécesseurs du temps où elles étaient encore plus répandues qu'aujourd'hui ?
- 20 Le 9 mars 1934, Lucien Febvre écrit à Marc Bloch : « J'hésite depuis quarante-huit heures à signer un papier ridicule, une déclaration d'amour au Peuple, qui ne veut rien dire ». Son ami lui répond le 20 mars : « J'ai comme vous reçu le "manifeste" Langevin-Rivet-Alain ; comme vous, il m'a paru fort mauvais et le nom d'Alain, en particulier, m'a fait me rétracter ; j'ai signé tout de même »<sup>34</sup>.
- 21 Les deux hommes discutent du manifeste fondateur titré « Aux travailleurs » lancé par le Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes (CVIA), créé aux lendemains des violences antiparlementaires du 6 février 1934, qui affirme :
- Nous ne laisserons pas l'oligarchie financière exploiter comme en Allemagne le mécontentement des foules gênées ou ruinées par elle. Camarades, sous couleur de révolution nationale, on nous prépare un nouveau Moyen Âge.

- 22 Les fondateurs des *Annales* critiquent le manifeste, mais ne s'emportent pas contre l'image d'un Moyen Âge rétrograde qu'il véhicule, et ils ne firent à ce sujet aucune remarque directe dans leurs écrits. D'ailleurs, ils avaient laissé leur jeune collègue, Victor-Lucien Tapié, employer l'expression pour exprimer le retour, en Bohême, dans les années 1620, à une situation où la noblesse accentue la féodalité : « les désastres de la guerre de Trente Ans, (...), ont produit en Bohême un nouveau moyen âge. La population rurale s'est trouvée affaiblie et la noblesse a resserré son emprise, son emprise économique surtout<sup>35</sup>. » Et en 1949, Pierre Chaunu, alors jeune historien dans la mouvance des *Annales*, dans son « Que sais-je » sur l'histoire de l'Amérique latine, utilise l'expression pour avancer l'idée que, sans l'argent de l'Amérique, l'Europe de la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> aurait régressé : « C'est elle qui déclenche la crise des prix du XVI<sup>e</sup> siècle, et sauve l'Europe d'un nouveau Moyen Âge en reconstituant son stock métallique »<sup>36</sup>.
- 23 S'il ne critiquait pas la formule « nouveau Moyen Âge », Marc Bloch n'en était pas moins sensible aux résurgences des termes médiévaux dans le vocabulaire contemporain. Dans la *Société féodale*, cherchant à définir le sens du terme « noblesse », il précise :
- Traitions-nous aujourd'hui, sinon par ironie, nos grands bourgeois de noblesse capitaliste ? Là même où, comme dans nos démocraties, les privilèges légaux ont disparu, c'est leur souvenir qui nourrit la conscience de classe : point de noble authentique, s'il ne peut en prouver l'exercice par ses ancêtres<sup>37</sup>.
- 24 L'allusion au fait de qualifier les « grands bourgeois » de « noblesse capitaliste » revient à la fin du volume, quand l'auteur, rassemblant les fils de son développement pour définir la « féodalité comme type social », écrit, à propos de la multiplicité flottante des usages du terme :
- Dès 1783, un modeste agent municipal, le hallier de Valenciennes, dénonçait comme responsable du renchérissement des denrées « une féodalité de gros propriétaires campagnards ». Que de polémistes, depuis lors, ont voué aux gémonies les « féodalités » bancaires ou industrielles ! Chargé de réminiscences historiques plus ou moins vagues, le mot semble, sous certaines plumes, n'évoquer rien de plus que la brutalité du commandement ; mais souvent aussi, d'une façon moins élémentaire, l'idée d'un empiétement des puissances économiques sur la vie publique<sup>38</sup>.
- 25 Par « polémistes », Marc Bloch désigne divers auteurs à succès, en particulier le très antisémite Augustin Hamon<sup>39</sup>, qui dénoncent la « féodalité financière » dans différents secteurs de l'économie française, ou parlent de « baron capitaliste » et de « fief capitaliste ».
- 26 En 1949, sans apprécier favorablement ces expressions, mais sans non plus les rejeter, Pieter Lambrechts, antiquisant de l'Université Libre de Bruxelles, commente :
- Car ce n'est qu'à partir de la première guerre mondiale que le problème de la décadence matérielle et spirituelle du monde antique a présenté un caractère « actuel », en ce sens que de bons esprits ont cru déceler dans notre civilisation occidentale les mêmes phénomènes alarmants de décomposition que ceux qui annoncèrent le Moyen Âge. Combien de fois n'a-t-on pas répété ces dernières années que le monde s'acheminait vers un nouveau Moyen Âge ? L'éminent historien hollandais J. Huizinga a analysé d'une façon cruellement pénétrante, surtout sur le plan moral, les prodromes de la déchéance à laquelle notre XX<sup>e</sup> siècle semble irrémédiablement voué<sup>40</sup>.
- 27 À côté de ces historiens universitaires des années 1930-1940 évoquant sans émotion l'omniprésence des formules « nouveau Moyen Âge » et apparentées, on trouve même quelques-uns de leurs collègues les utilisant dans leurs commentaires sur l'actualité.

- 28 Ainsi, selon un de ses anciens élèves, Charles-Edmond Perrin, ancien combattant et maître des études historiques médiévales en Sorbonne,

dès 1941 [...] avait coutume de dire à ses étudiants : "Messieurs, en 1914 un nouveau Moyen Âge a commencé". À l'appui de cette affirmation il citait la primauté de la guerre qui allait cesser d'être la seule affaire des militaires, les exodes, les transferts de peuples dont l'Europe avait perdu le souvenir, la primauté du social et de l'universel dont le Bas-Empire avait déjà donné des signes, la primauté des techniques<sup>41</sup>.

- 29 Et Georges Balandier se rappelle qu'un de ses professeurs du Collège Colbert à Paris parlait de la Guerre d'Espagne comme d'un « nouveau Moyen Âge motorisé »<sup>42</sup>.

- 30 En plus de ces commentaires publics, il faut signaler des interventions d'historiens de ce temps qui ne rechignaient pas à recourir aux expressions, aujourd'hui honnies par leur profession, pour contribuer à des interrogations et débats sur l'actualité.

- 31 Ainsi, en 1921, Waldemar Deonna, alors professeur extraordinaire d'Archéologie classique à l'Université de Genève où il enseignera jusqu'en 1955, publie un long article titré : « La nuit vient... Un nouveau moyen âge ? »<sup>43</sup>. Ses premiers paragraphes définissent ce qu'il entend par « moyen âge » :

Le monde européen a, plus d'une fois déjà, vu la décadence succéder à une brillante culture matérielle et spirituelle, et l'humanité revenir à son point de départ, pour gravir lentement à nouveau la même pente que bien des siècles plus tôt. Il n'y a pas un unique "moyen âge", si l'on entend par ce terme une époque où l'homme, après la clarté de la civilisation, s'enfonce momentanément dans la nuit de l'ignorance et de la grossièreté<sup>44</sup>.

- 32 Puis il pose le problème à examiner :

Serions-nous aujourd'hui à la veille d'un nouveau moyen âge, et, dans cette Europe déséquilibrée par le cataclysme de ces dernières années, devrions-nous reconnaître les symptômes d'une régression partielle et momentanée, ou générale et durable, symptômes analogues à ceux qu'offre le monde romain dès le III<sup>e</sup> siècle, alors qu'il s'achemine vers la décadence ?<sup>45</sup>.

- 33 La réflexion de Waldemar Deonna conclut à « un parallélisme entre la civilisation antique à son déclin et la civilisation contemporaine »<sup>46</sup>. L'archéologue préfère n'envisager que sous forme de questions et d'hypothèses le spectre des évolutions à venir depuis de simples régressions partielles et momentanées n'atteignant qu'une partie du monde avancé jusqu'au recul d'ampleur qui pourrait « amener un nouveau moyen âge » avant que plus tard le progrès reprenne<sup>47</sup>. Un an après, dans la très sérieuse *Revue des études grecques*, tout en renvoyant à cette première série d'articles, il reprend son constat :

La ruine de la civilisation romaine, dès le III<sup>e</sup> siècle, offre [...] des symptômes analogues à ceux que nous constatons aujourd'hui ; et le monde actuel s'avance peut-être vers une même barbarie, vers un nouveau moyen-âge<sup>48</sup>.

- 34 Un peu avant, Albert Pauphilet, jeune spécialiste de littérature médiévale qui achevait alors une thèse sur la quête du Graal – quelques mois plus tard il allait intégrer en tant que maître de conférences la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand avant de devenir un des maîtres de la discipline – analysait, en ancien combattant peu rassuré par le récent Armistice, l'actualité angoissante :

Un nouveau Moyen Âge commence, où l'humanité sera aussi divisée en particularismes hostiles, aussi soumise à l'impitoyable loi du plus fort qu'aux environs de l'an mil. Nous n'aurons même plus entre nous, comme en l'an mil, le lien de la fraternité religieuse ; notre dernière croyance commune se sera écroulée dans la violence et l'incohérence.

- 35 Il poursuivait le rapprochement médiéval en mettant en garde contre un dirigeant qui, tel un « nouveau Pierre l'Ermitte » – il pensait probablement à Woodrow Wilson – appellerait à une croisade pour la paix – car c'était ainsi que certains avaient présenté cinq ans plus tôt la guerre qui avait « abouti à une faillite sanguinaire et absurde »<sup>49</sup>.
- 36 L'historien Henri-Irénée Marrou a relevé l'usage de l'expression « nouveau Moyen Âge », l'a utilisée et, lui non plus, ne l'a pas condamnée. En 1943, dans son « Introduction » au volume collectif *Le christianisme et la fin du monde antique*, sous le pseudonyme Henri Davenson, il constate :
- Aujourd'hui, où bien des voix s'élèvent pour nous annoncer un "nouveau Moyen Âge", on se retourne volontiers vers ces temps lointains, où, pour la première fois, les chrétiens ont été aux prises avec ce redoutable problème, vers ces siècles tourmentés où le monde antique expirant cède la place à des sociétés nouvelles et où se réalise dans notre Europe occidentale ce phénomène qui n'apparaît peut-être pas aussi étonnant qu'il l'est vraiment si l'on y réfléchit bien : un monde antique déjà christianisé s'effondre et meurt ; les sociétés nouvelles qui naissent sur ses ruines seront chrétiennes elles aussi, différemment sans doute, plus profondément peut-être<sup>50</sup>.
- 37 Sans chercher à détailler les différents types de Moyen Âge annoncés, craints ou souhaités par certains de ses contemporains, l'antiquisant ne retient de l'expression que l'idée qu'elle signifie que certains croient que, comme vers le v<sup>e</sup> siècle, un bouleversement considérable va advenir et des « sociétés nouvelles » émergeront.
- 38 Marrou utilise d'ailleurs la formule dans ce sens pour d'autres sociétés et d'autres moments de l'histoire. Ainsi, dans un texte de 1952 ouvrant un numéro d'*Esprit* consacré au Canada français, il évoque le « rôle », « si surprenant pour nous [les Français], de l'Église dans la vie nationale » :
- Il ne faut pas y voir une survivance de l'Ancien Régime, voire du moyen âge : c'est le résultat d'un nouveau départ, littéralement d'un nouveau moyen âge. Comme aux temps mérovingiens chez nous, le clergé canadien s'est trouvé en 1763 seul représentant de la culture, de la conscience nationale, seule élite<sup>51</sup>.
- 39 À des esprits français ne concevant la modernisation que détachée de l'Église et l'État moderne que séparé de l'Église, Marrou souligne qu'un article de la revue montre le contraire : au Québec, la persistance d'une culture spécifique, malgré son passage en 1763 sous administration anglaise, et son adaptation aux changements, doivent beaucoup à l'institution catholique. Et il indique comme exemple que l'« Université Laval de Québec qui célèbre cette année son premier centenaire s'est lentement différenciée du grand séminaire, exactement comme nos universités médiévales étaient sorties des écoles épiscopales. »
- 40 Il recourt également à cette formule dans un article sur l'URSS. Passant sur ses réticences personnelles envers l'idéologie marxiste, il explique la violence de son application en Union soviétique par des circonstances historiques :
- Son caractère barbare s'explique par les conditions où la culture soviétique s'est trouvée placée du fait de la Révolution : l'intelligentsia russe décimée, que dis-je, presque anéantie par la "liquidation" ou l'émigration, la culture a dû prendre en Russie un nouveau départ, dans un climat presque carolingien ; ce fut vraiment un nouveau Moyen Âge<sup>52</sup>.
- 41 Ailleurs, il évoque ceux qui, dans les années 30, avançaient le Moyen Âge comme un modèle de société. Ainsi, il écrit de l'historien Arnold Toynbee :

ne peut-on craindre de le voir s'orienter, un peu à la manière de Berdiaev, vers le mythe d'un Nouveau Moyen Âge ? N'est-ce pas confondre, ou risquer de confondre, église et chrétienté, la société spirituelle et une civilisation plus ou moins authentiquement inspirée de l'idéal religieux ?<sup>53</sup>.

42 Si Marrou intellectuel ouvertement catholique, mais tenant d'une Eglise non passéiste, critique la pensée de certains penseurs usant de la formule « nouveau Moyen Âge », Marrou historien de Sorbonne ne s'offusque pas de cet usage.

43 On retrouve la même attitude dans son compte-rendu, fort critique, de *La Civilisation de l'Occident médiéval* de Jacques Le Goff, titré « D'un nouveau Moyen Âge ». Il y convoque le début des années 20 :

Dans ma jeunesse, il y a quarante ans de cela, le Moyen Âge était l'objet d'une vénération unanime : ce n'était pas seulement le fait des hommes de droite [...] ; qu'il me suffise d'évoquer le souvenir du grand livre de Berdiaev dont je viens de pasticher le titre, ou encore (nous le lisions vers le même temps, 1926-28) La nouvelle découverte de l'Amérique, de Waldo Frank, un marxiste pourtant, ou tout au moins marxisant, ce qui ne l'empêchait pas de célébrer le temps où "le pape et l'empereur, Dante et son valet", partageaient la même conception du monde et de la vie. Ce qu'on admirait alors dans le Moyen Âge, c'étaient moins ses grandes réalisations que le prototype qu'il nous fournissait d'une civilisation "saine", c'est-à-dire organisée autour d'un même système idéologique, par opposition à l'anarchie des valeurs du monde contemporain<sup>54</sup>.

44 La « vénération » n'était alors pas si « unanime » que le dit Marrou. Ce qui compte, dans la perspective de cet article, c'est que l'historien parle, sans en critiquer l'usage, de l'extrême fréquence de l'idée et de la formule dans les années 30. Marrou évoquait des penseurs, mais il aurait pu citer certains de ses collègues. Ainsi, en 1931, Guglielmo Ferrero, historien italien opposant au fascisme réfugié à l'université de Genève, devant les tensions grandissantes, et ne voyant plus les ressorts du « christianisme et de l'humanitarisme » suffisamment forts pour empêcher les peuples de succomber au déchaînement, désigne comme inéluctable une « explosion fantasmagorique de violence » et annonce :

Nous ne trouverons le salut qu'à travers un nouveau moyen-âge, produit par le déchaînement de la force monstrueuse que nous avons créée et que nous ne savons plus diriger; un moyen âge - hélas! - à la nitroglycérine, sans Giotto, sans Dante, sans Christ<sup>55</sup>.

45 Pour Ferrero, le « nouveau Moyen Âge », assuré sauf surprenant sursaut du sens moral et de la volonté des peuples, sera, malgré la récession terrible, un « salut ». En effet, le premier Moyen Âge est advenu à la suite de « l'immense crise » qui « a démolie presque toute la civilisation antique » et qui « n'a servi qu'à détruire pour toujours » la « *monstruosité* » qu'était l'exagération du « principe de hiérarchie » poussé « jusqu'à diviser l'humanité en dieux et brutes ». Le prochain « moyen âge », à redouter, mais certainement inévitable car correspondant au fonctionnement historique des civilisations, purgera la modernité de son terrible revers : « la guerre hyperbolique ».

46 Dans son compte rendu de 1965, Marrou désigne les tenants du « nouveau Moyen Âge » de sa jeunesse comme des « chrétiens nostalgiques » qui « auraient tellement préféré vivre avant 1789, [...], ou mieux encore, au bon vieux temps de monseigneur saint Louis »<sup>56</sup>. Parmi eux, l'historien suisse Gonzague de Reynold. En 1935, il publie *L'Europe tragique*. Ce vice-président de la Commission de coopération intellectuelle (l'ancêtre de l'UNESCO), docteur de la Sorbonne (1909), enseigne alors la littérature à l'Université de Fribourg, après avoir occupé des postes dans les universités de Genève et Berne<sup>57</sup>. Cet aristocrate,

figure intellectuelle de droite, s'il partage avec son compatriote Deonna le constat du déclin de la civilisation européenne, ne craint pas le nouveau Moyen Âge, au contraire il le souhaite :

Que faut-il faire ? Revenir au point de départ d'où nous avons pris la fausse route : c'est ce que nous ne cesserons de répéter. Si nous avons défini le moyen âge : l'ère des préoccupations spirituelles et religieuses, ne devons-nous pas sentir, une fois de plus, et plus fortement, les affinités profondes qui, par-dessus l'époque moderne, nous rattachent à ce moyen âge ? S'il est vrai – et il est vrai, évident – que notre seule chance de salut est de remonter l'escalier, de remonter aux valeurs spirituelles et aux conceptions religieuses, entrons donc virilement, consciemment, dans un nouveau moyen âge. S'il est vrai enfin que le moyen âge avait le génie de la synthèse, le sens de l'unité, il est impérieusement nécessaire que nous nous remettions à son école<sup>58</sup>.

47 En ce temps d'apogée des formules « nouveau Moyen Âge » et consorts, Reynold, dans la lignée de Nicolas Berdiaev<sup>59</sup>, n'en use pas pour exprimer la répulsion envers des menaces contre la modernité, mais pour dire qu'autrefois était meilleur qu'aujourd'hui et qu'il faut y revenir, ou au minimum s'en inspirer, afin de sortir de la décadence. Assurément, Reynold, avec *L'Europe tragique*, comme dans une grande partie de son œuvre, est plus essayiste et penseur politique que chercheur. Néanmoins, son exemple montre qu'un universitaire patenté ne reculait pas devant l'expression maudite par les historiens actuels et en son temps si populaire. Aujourd'hui, quand Rémy Brague, penseur catholique et ancien professeur de philosophie à la Sorbonne, explique qu'il souhaite un « retour au Moyen Âge » pour dépasser l'humanisme exclusif athée qu'il accuse d'avoir entraîné l'humanité vers des idées destructrices et des menaces totales<sup>60</sup>, il prend davantage de précautions, et revendique le « goût de la provocation »<sup>61</sup> de la formule, dont il connaît le potentiel répulsif constamment exploité par ceux qu'il qualifie de « plumitifs » et autres « imbéciles », bienheureux de lui accoler l'adjectif « réactionnaire » sans argumenter, et précise le sens qu'il lui attribue.

48 Une quarantaine d'années après l'essai de Reynold, L. S. Stavrianos publie *The Promise of the Coming Dark Age*. Le professeur à l'université de Californie de San Diego, spécialiste des Balkans, mais aussi pionnier de l'histoire globale, y avance que le « Dark Age » qui a suivi la chute de Rome fut tout sauf sombre. Bien sûr, l'Empire se désintégra, mais il laissa la place à une ère de grande créativité et de fort dynamisme. Selon Stavrianos, la civilisation globale contemporaine va aussi se désagréger, mais « a new Dark Age » apparaîtra, et il sera positif. L'Occident est dans une impasse faite d'impérialisme économique, de dégradation environnementale, d'ossification bureaucratique et de montée de l'irrationalisme et du mysticisme. Par contre, dans les périphéries, telles la Chine maoïste ou les pays récemment sortis de la domination coloniale, des systèmes où le peuple participe davantage émergent, et il y a là des germes d'un monde nouveau qui progressera, comme avait progressé l'Occident après la chute de l'Empire romain, mais sur des bases autres. Si certains principes du schéma de Stavrianos font réfléchir, son analyse de maintes situations d'alors – la Chine maoïste, le Cambodge après le départ des Américains en 1975, etc. – souffrent d'un déficit d'informations, d'illusions ou de déformations idéologiques. L'historien n'use pas de l'expression « new Middle Age », mais, dans le compte rendu que publie la *Revue historique*, Dimitri Kitsikis, universitaire grec professeur d'histoire des relations internationales à Ottawa, qui avait fait sa thèse à la Sorbonne sous la direction de Pierre Renouvin, utilise à deux reprises « nouveau Moyen Âge »<sup>62</sup>, donc à l'époque cette dénomination pouvait passer dans une des revues les plus reconnues de la discipline historique. Et il en fut de même dans un article sur le choléra et

les émeutes de 1892 en Russie publié en 1992. Á la fin de son introduction, l'auteur marque les terribles conséquences de l'épidémie : « Ce fléau réveillant des réflexes ancestraux de peurs, de résignation, de colères, de crimes, ramena la Russie à un nouveau Moyen Âge que la mémoire collective enveloppait de couleurs tragiques<sup>63</sup>. »

### III – Épilogue. Réflexions sur une répudiation sélective

- 49 Le contraste est donc patent. Alors que depuis un quart de siècle, les historiens sont allergiques aux formules « nouveau Moyen Âge » et apparentées, leurs prédécesseurs – y compris les fondateurs des *Annales* qu'ils reconnaissent comme maîtres – n'y étaient pas rétifs, et certains les utilisaient. Quelles raisons avancer pour expliquer cette réprobation récente ? Assurément l'aura de Jacques Le Goff a pesé, et continue de peser, sur cette attitude des historiens. Probablement, le médiéviste, ancien jeune résistant, et ardent défenseur d'idées progressistes, s'ulcérait de voir ces expressions, si utilisées par ceux qui se réjouissaient pendant la guerre d'un nouvel ordre en construction par Vichy et les nazis, et qui avaient symbolisé dans l'esprit de beaucoup ces régimes honnis, revenir sur le devant de la scène par le biais d'essayistes influenceurs d'opinions. Cependant, virulent à l'égard de Minc et d'Attali, Le Goff et les historiens n'ont pas contrecarré l'utilisation de ces vocables par des praticiens d'autres sciences humaines et sociales – géographie<sup>64</sup>, analyse des relations internationales, etc.
- 50 La première page de l'essai d'Alain Minc indique que l'idée d'un « nouveau Moyen Âge » n'était « étrangement pas neuve et Berdiaev se l'était, en son temps, appropriée ». La référence est un contre-sens. Car Minc redoute un « nouveau Moyen Âge » potentiellement destructeur de valeurs et d'idées modernes à défendre : humanisme, raison, héritage des Lumières, État-nation, alors que Berdiaev le désirait car il redonnerait à l'humanité une société capable de renouer avec le divin en remplaçant ces mêmes valeurs et idées qu'il jugeait néfastes. L'essayiste était plutôt dans la mouvance des études des relations internationales – dont il ne disait rien. En effet, des spécialistes comme Arnold Wolfers de l'Université de Yale, dès 1962<sup>65</sup>, ou Hedley Bull d'Oxford en 1977<sup>66</sup>, utilisaient, mais avec prudence, le concept de « new medievalism » pour décrire des configurations nouvelles des questions internationales. Á l'automne 1992, dans *Le Monde*, commentant la situation complexe de l'après Guerre froide, le politologue Pierre Hassner déclarait :
- Nous entrons dans un nouveau Moyen Âge qui, pour les uns, est porteur d'universalité et de flexibilité, de multiplication féconde des types d'appartenance et d'allégeance, et donc d'ouverture et de tolérance, pour les autres, de guerres de religion, de bandes armées, de mendiants et de pirates, bref d'anarchie et de conflits permanents<sup>67</sup>.
- 51 Ce spécialiste de sciences politiques réitéra cette formule dans des publications spécialisées<sup>68</sup>. Le Goff, ou un autre historien, ne s'irritèrent pas contre lui. Des ouvrages historiques ont d'ailleurs repris, sans critique envers sa terminologie, son analyse<sup>69</sup>. De même, la corporation n'a pas reproché à Umberto Eco d'avoir joué avec une hypothèse de « nouveau Moyen Âge »<sup>70</sup>.
- 52 À cette admonestation historique sélective correspondrait une répudiation corporative, les universitaires étrillant les essayistes et se montrant conciliants avec leurs pairs ? L'affaire est plus complexe. Chez Hassner, « nouveau Moyen Âge » ne reprend pas unilatéralement l'idée d'une période noire, dangereuse et obscurantiste. La formule lui

sert à qualifier un temps où, après la bipolarité de la Guerre froide et le règne du système westphalien fondé sur la territorialité et la souveraineté des États, le monde devient plus compliqué avec « la multiplicité des types d'acteurs, d'allégeances et de conflits », la diversité des régimes politiques, la concurrence à l'intérieur des territoires des autorités étatiques et de pouvoirs exercés par des instances supra-étatiques politiques, économiques, culturelles, certaines résultant de l'action collective de pays comme l'UE, l'ONU, etc., et d'autres d'acteurs privés comme les ONG, les firmes multinationales, les mafias, etc. C'est en cela que pour le politologue cette configuration complexe, et difficile à débrouiller,

*nous fait remonter, à certains égards, au XVI<sup>e</sup> siècle, avec le pouvoir des villes marchandes ou les guerres de Religion, voire au Moyen Âge, avec son mélange de désordre et d'ordre hiérarchique. Mais c'est un Moyen Âge sans pape et sans empereur, même si l'ONU et les États-Unis s'efforcent de manière ambivalente et contradictoire de jouer ces deux rôles<sup>71</sup>.*

- 53 Ainsi, avec les mêmes mots, Hassner, Minc ou Attali ne disent pas la même chose<sup>72</sup>. Surtout, Hassner ne brandit pas la formule comme un slogan analogique alarmiste. Il en use comme d'un concept pour essayer de décrire l'actualité, et la rapprocher avec du déjà connu, donc comme d'une analogie illustrative qui pose une hypothèse – d'ailleurs le sous-titre du paragraphe cité est interrogatif : « Un nouveau Moyen Âge ? »<sup>73</sup>. Par ce geste, le politologue ne véhicule pas la vision sombre de cette période, donc tient compte des apports historiographiques. Hassner rapproche le temps présent avec certains éléments du vrai Moyen Âge que tentent de cerner et de décrire les historiens, tandis que Minc ou Attali l'assimilent avec un Moyen Âge qui est l'étiquette négative et évocatrice du chaos plutôt qu'une période.
- 54 Bien entendu, l'irritation des médiévistes tient à la défense de leur spécificité, à la volonté de se dissocier d'autres producteurs de discours sur le passé. Et en ce domaine, la trahison, par confusion ou méprise, peut venir des siens. Ainsi, Christopher Frayling, historien, critique, présentateur d'émissions culturelles à la BBC qui diffusait alors sa série documentaire « Strange landscape » sur les merveilles de l'art et la pensée du Moyen Âge<sup>74</sup>, a écrit : « the negative view is put by the French historian Alain Minc in his book *Le nouveau Moyen Âge* (1993)<sup>75</sup> ». Quand les intellectuels médiatiques usent du pouvoir rhétorique d'une expression qui continue de charrier une image cliché du Moyen Âge, ils contribuent à entretenir ce contre quoi les historiens travaillent<sup>76</sup>. Alors que les acquis des recherches historiques ont changé l'image du Moyen Âge, l'usage de « nouveau Moyen Âge » comme un slogan analogique alarmiste en perpétuent les stéréotypes les plus négatifs. La forte irritation des médiévistes envers « nouveau Moyen Âge » et consorts exprime leur frustration à ne pas pouvoir vraiment réussir à transformer le « mépris indéracinable », ancré dans le langage et les représentations, envers ces mille ans d'histoire de l'Europe occidentale, et le fait que leur « obstination [...] à pourfendre les lieux communs n'y fait rien ou très peu »<sup>77</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Timothy Garton Ash, *The Direction of European History. The Tanner Lectures on Human Values*, Delivered at Charles University (Prague), 27 November 1997, [https://tannerlectures.utah.edu/\\_documents/a-to-z/a/Garton-Ash99.pdf](https://tannerlectures.utah.edu/_documents/a-to-z/a/Garton-Ash99.pdf).
- Jacques Attali, « La nouvelle économie est par nature anticapitaliste », *Libération*, 5 mai 2000.
- Jacques Attali, « Moyen Âge : défense d'entrer », *Libération*, mardi 23 mai 2000.
- Jacques Attali, « La géopolitique du Net. Vers une "Goodwill PlaNet" », *Revue des Deux Mondes*, fév. 2001, p. 80-84
- Jacques Attali, *Fraternités. Une nouvelle utopie*, Paris, Lgf, 2002 (1<sup>ère</sup> éd. 1999).
- Jacques Attali, *Survivre aux crises*, Paris, Fayard, 2009.
- Jacques Attali, « Un planétaire Moyen Âge », *L'Express*, 7 avril 2014, p. 146. (article repris sur de nombreux blogues et sites, par exemple : « *Game of Thrones* », le Moyen Âge qui vient », (<http://www.slate.fr/story/85815/games-of-thrones-moyen-age-attali>)
- Georges Balandier, *Histoire d'autres*, Paris, Stock, 1977.
- Raymond Barre, « Nouveau Moyen Âge ou nouveaux temps modernes », *Le Point* 1113, 15 janvier, p. 28-31.
- Jérôme Baschet, *La Civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004.
- Sylvain Bensedoun, « À propos d'un centenaire : le choléra et les émeutes de 1892 dans l'Empire de Russie », *Revue historique*, avril-juin 1992, p. 379-385.
- Nicolas Berdiaev, *Un nouveau Moyen Âge. Réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe*, Paris, Plon, 1927 (1<sup>ère</sup> éd. à Berlin, en russe, en 1924).
- Pascal Blanchard, Farid Abdelouahab, *Les années 30. Et si l'histoire recommençait ?*, Paris, Éditions de La Martinière, 2017.
- Marc Bloch, *La Société féodale*, Paris, Albin Michel, 1994, (1<sup>re</sup> éd. 1939).
- Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance. Tome II, De Strasbourg à Paris 1934-1937*, édition établie, présentée et annotée par Bertrand Müller, Paris, Fayard, 2003.
- Patrick Boucheron et Nicolas Offenstadt (dir.), *L'espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011.
- Alain Boureau, Compte rendu de travaux de William Chester Jordan, *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, sept.-oct. 2010, p. 1251-1255.
- Rémi Brague, *Le propre de l'homme. Sur une légitimité menacée*, Paris, Flammarion, 2013.
- Rémi Brague, *Modérément moderne*, Paris, Flammarion, 2014.
- Laurent Broche, « "Nouveau Moyen Âge" et "apocalypses sans royaume" : investigation sur des scénarios catastrophistes (1870-xxi<sup>e</sup> siècle) », *Revue ¿ Interrogations ?* 26, 2018, « Le médiévalisme. Images et représentations du Moyen Âge », <http://www.revue-interrogations.org/nouveau-Moyen-Age-et-apocalypses>.

- Hedley Bull, *The Anarchical Society. A Study of Order in World Politics*, London, McMillan, 1977.
- Pierre Chaunu, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949.
- André Corvisier, *Sources et Méthodes en histoire sociale*, Paris, SEDES, 1980.
- Philippe Corcuff, *Les années 30 reviennent et la gauche est dans le brouillard*, Paris, Textuel, 2014.
- Renaud Dély, Pascal Blanchard, Claude Askolovitch, Yvan Gastaut, *Les Années 30 sont de retour. Petite leçon d'histoire pour comprendre les crises du présent*, Paris, Flammarion, 2014.
- Walter Deonna, « La nuit vient... Un nouveau moyen âge ? », *Bibliothèque universelle & suisse* 103-307/309, juillet-août 1921, « 1<sup>ère</sup> partie [juillet] », p. 31-46, « Seconde partie » [août], p. 197-213, « Troisième et dernière partie. », p. 347-362.
- Waldemar Deonna, « L'éternel présent. Guerre du Péloponnèse (431-404) et guerre mondiale (1914-1918) », *Revue des études grecques* 35-160, janvier-mars 1922, p. 1-62.
- Waldemar Deonna, « L'éternel présent. Guerre du Péloponnèse (431-404) et guerre mondiale (1914-1918) (suite et fin) », *Revue des études grecques* 35-161, avril-juin 1922, p. 113-179.
- Jacques Derrida, « Penser ce qui vient », *Derrida pour les temps à venir*, René Major (dir.), Paris, Stock, 2007.
- Umberto Eco, *La Guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985, p. 63-82.
- Guglielmo Ferrero, « De la guerre autrefois et aujourd'hui », *Europe XXVII*, sept-déc. 1931, p. 213-244.
- Guglielmo Ferrero, *La fin des aventures - Guerre et paix*, Paris, Éditions Rieder, 1931.
- Jean-Paul Ferrier, « Habiter /Penser la Terre : géographie et idée de l'avenir (Nouveau Moyen Age et sortie de « crise») », *Méditerranée* 3, 1986, p. 3-10.
- Jean-Paul Ferrier, *Antée I. La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier de géographe*, Aix en Provence, Édisud, 1983.
- Jean-Paul Ferrier, *Le Contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne, Payot, 1999.
- Christopher Frayling, *Strange Landscape: Journey Through the Middle Ages*, London, BBC Books, 1995.
- Christopher Frayling, «The Strange Allure of the Middle Ages », *The Independent*, 28 may 1995, p. 32.
- Sergi Giuseppe, *L'Idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 2014.
- Anders Günther, *La Menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes, 2006 (1<sup>ère</sup> éd. 1981).
- Augustin Hamon et X. Y. Z, *Les Maîtres de la France*, t. 1, *La féodalité financière dans les banques*, Paris, Éditions sociales internationales, 1936, t. 2, *La féodalité financière dans les assurances, la presse, l'administration et le Parlement*, Paris, Éditions sociales internationales, 1937 ; t. 3, *La féodalité financière dans les transports ferroviaires, routiers, aériens, maritimes, dans les ports, canaux, entreprises coloniales*, Paris, Éditions sociales internationales, 1938.
- Augustin Hamon et G. Bachot, *La France politique et sociale*, Paris, A. Savine, 1891-1892, 2 vol.
- Pierre Hassner, « "Nous entrons dans un nouveau Moyen Âge". Entretien », *Le Monde*, 27 octobre 1992, p. 2.

- Pierre Hassner, *La Violence et la Paix. De la bombe atomique au nettoyage ethnique*, Paris, Esprit, 1995.
- Dimitri Kitsikis, « L. S. STAVRIANOS, *The Promise of the Coming Dark Age*, San Francisco, W. H. Freeman, 1976 », *Revue historique*, avril-juin 1977, p. 501-502.
- Pieter Lambrechts, « Le problème du dirigisme d'état au IV<sup>e</sup> siècle : à propos de quelques publications nouvelles (1) », *L'Antiquité classique*, T. 18, fasc. 1, 1949, p. 109-126.
- Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964.
- Jacques Le Goff, « Ruggiero Romano ou le voyage au centre par tout l'extérieur », *Revue européenne des sciences sociales* 21-64, 1983, p. 191-199.
- Jacques Delors, « L'avenir invisible », *Le Monde*, 7 novembre 1993.
- Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge : temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1977.
- Jacques Le Goff, « Les vieux habits du Moyen Age », *Le Monde*, 20 novembre 1993, p. 2.
- Jacques Le Goff, « Les fantasmes de Jacques Attali », *Libération*, 15 mai 2000.
- Jacques Le Goff, « L'essayiste et le médiéviste. Le Moyen Âge est à tous », *Libération*, 27 mai 2000.
- François Lenglet, *La crise des années 30 est devant nous*, Paris, Perrin, 2007.
- Henri-Irénée Marrou, « D'une théorie de la civilisation à la théologie de l'histoire », *Esprit* 192, juillet 1952, p. 112-129.
- Henri-Irénée Marrou, « Préface Française », *Esprit* 193/194, août-sept. 1952, p. 169-175.
- Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954.
- Henri-Irénée Marrou, « D'un nouveau Moyen Âge », *Esprit* 344, déc. 1965, p. 1200-1206.
- Florian MAZEL, « Une révolution totale », *L'Histoire* 381-11, novembre 2012, p. 66.
- Alain Minc, *Le nouveau Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1993.
- Alain Minc (Propos recueillis par Sarah Belhadi et Philippe Mabile), « Je souhaite la défaite de François Hollande en 2017 », *La Tribune* 5818, 20 octobre 2015, p. 9.
- Alain Minc, *Un Français de tant de souches*, Paris, Grasset, 2015.
- Mathieu MOHLER, « La défense spirituelle : la contre-propagande en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin* 47-1, 2018, p. 109-119.
- David Morley, « EurAm, Modernity, Reason and Alterity: or, Postmodernism, the Highest Stage of Cultural Imperialism? », *Critical Dialogues in Cultural Studies*, David Morley and Kuan-Hsing Chen (ed.), London, Routledge, 1996, p. 324-359.
- Joseph Morsel (avec la collaboration de Christine Ducourtieux), *L'Histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat... Réflexions sur les finalités de l'Histoire du Moyen Âge destinées à une société dans laquelle même les étudiants d'histoire s'interrogent*, LAMOP-Paris 1, 2007. (<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/JosephMorsel/Sportdecombat.pdf>).
- Stephen G. Nichols, « Writing the New Middle Ages », *Publications of Modern Language Association* 120-2, March 2005, p. 422-441.
- Marc NOUSCHI, *Le XX<sup>e</sup> siècle. Temps, tournants, tendances*, Paris, Armand Colin, coll. « U », 2011.
- J.-R. Palanque, H. Davenson, P. Fabre, G. de Plinval, J. Champomier, M. E. Lauzière, *Le christianisme et la fin du monde antique*, Lyon, Les Éditions de l'Abeille, 1943.

Albert Pauphilet, « Les Dangers du principe des nationalités », *La Paix des peuples. Revue internationale de l'organisation politique et économique du monde* 8, 10 juin 1919, p. 273-285.

« Pour un nouveau Moyen Âge. Rencontre avec Joëlle Burnouf et Isabelle Catteddu », « Le Salon noir », France Culture, le 3 octobre 2015 (<https://www.franceculture.fr/emissions/le-salon-noir/pour-un-nouveau-moyen-age>).

Gonzague de Reynold, *L'Europe tragique*, Paris, Spes, 1934.

Jean Claude Schmitt, Otto Gerhard Oexle, (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire médiévale de l'histoire médiévale en France et en Allemagne*, Paris, publications de la Sorbonne, 2002.

L.S. Stravianos, *The Promise of the Coming Dark Age*, San Francisco, W. H. Freeman, 1976.

Victor-Lucien Tapié, compte rendu de Mr Vaclav Černý, *Hospodarské Instrukce. Prehled zemedelských dejin v době patrimoniálního velkostatku (Les instructions économiques)*, *Annales d'histoire économique et sociale* 4-13, 1932, p. 100-103.

« Travaillait-on plus au Moyen Âge alors que les 35 heures n'existaient pas ? », « La minute de connaissance » de *Ça m'intéresse*, écrit et présenté par Jean-Pierre Vrignaud, (<http://www.caminteresse.fr/economie-societe/travaillait-on-plus-au-moyen-age-alors-que-les-35-heures-n'existaient-pas-1164928>).

Jean-Louis Triaud, « L'éveil à l'écriture : un nouveau Moyen Âge sahélien. », *Afrique & Histoire*, 2005/2, p. 195-243.

Laure Verdon, *Le Moyen Âge. 10 siècles d'idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu, 2014.

Arnold Wolfers, *Discord and Collaboration: Essays on International Politics*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1962.

## NOTES

1. Laure Verdon, *Le Moyen Âge. 10 siècles d'idées reçues*, Paris, Le Cavalier bleu, 2014, p. 11.

2. *Ibid.*, p. 201.

3. « Travaillait-on plus au Moyen Âge alors que les 35 heures n'existaient pas ? », Écrit et présenté par Jean-Pierre Vrignaud, pour « La minute de connaissance » de la revue *Ça m'intéresse* (<http://www.caminteresse.fr/economie-societe/travaillait-on-plus-au-moyen-age-alors-que-les-35-heures-n'existaient-pas-1164928>).

4. Anders Günther, *La menace nucléaire. Considérations radicales sur l'âge atomique*, Paris, Le Serpent à plumes, 2006 (1<sup>ère</sup> éd. 1981).

5. Voir Laurent Broche, « "nouveau Moyen Âge" et "apocalypses sans royaume" : investigation sur des scénarios catastrophistes (1870-XXI<sup>e</sup> siècle) », *Revue ¿ Interrogations ?*, N° 26, 2018 « Le médiévalisme. Images et représentations du Moyen Âge », <http://www.revue-interrogations.org/nouveau-Moyen-Age-et-apocalypses>.

6. Parmi les livres, signalons : François Lenglet, *La crise des années 30 est devant nous*, Paris, Perrin, 2007 ; Philippe Corcuff, *Les années 30 reviennent et la gauche est dans le brouillard*, Paris, Textuel, 2014 ; Renaud Dély, Pascal Blanchard, Claude Askolovitch, Yvan Gastaut, *Les Années 30 sont de retour. Petite leçon d'histoire pour comprendre les crises du présent*, Paris, Flammarion, 2014 ; Pascal Blanchard, Farid Abdelouahab, *Les années 30. Et si l'histoire recommençait ?*, Paris, Éditions de La Martinière, 2017.

7. Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*, Paris, Arthaud, 1964, p. 16 (cette expression ne figure plus dans la nouvelle introduction de l'édition de 1982).

8. Jacques Le Goff, « Ruggiero Romano ou le voyage au centre par tout l'extérieur », *Revue européenne des sciences sociales*, T. 21, N°. 64, 1983, p. 196.
9. L'émission « Le Salon noir » de France Culture le 3 octobre 2015 a titré « Pour un nouveau Moyen Âge » une rencontre avec Joëlle Burnouf et Isabelle Catteddu, auteures d'*Archéologie du Moyen Âge*, Inrap/Éditions Ouest France, 2015 (<https://www.franceculture.fr/emissions/le-salon-noir/pour-un-nouveau-moyen-age>).
10. Jean-Louis Triaud, « L'éveil à l'écriture : Un nouveau Moyen Âge sahélien. », *Afrique & Histoire*, 2005/2, p. 195-243. À propos de Paulo Fernando de Moraes Farias, *Arabic Medieval Inscriptions from the Republic of Mali. Epigraphy, Chronicles and Songhay-Tuareg History*, Oxford, Oxford University Press, 2004.
11. Stephen G. Nichols, « Writing the New Middle Ages », *Publications of Modern Language Association*, Vol. 120, N°. 2, March 2005, p. 422-441.
12. Alain Boureau, « il a su élaborer un nouveau Moyen Âge central (1200-1330) », *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, n° 5, sept.-oct. 2010, p. 1251 (à propos de travaux de William C. Jordan).
13. Jacques Le Goff, *Pour un autre Moyen Âge : temps, travail et culture en Occident*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des Histoires », 1977, p. 23 (voir aussi p. 37).
14. Florian MAZEL, « Une révolution totale », *L'Histoire*, vol. 381, n°. 11, novembre 2012, p. 66.
15. Alain Minc, *Le nouveau Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1993.
16. Séduit, il propose néanmoins un scénario plus optimiste, « avec une période de transition vers de nouveaux temps modernes ! », Raymond Barre, « Nouveau Moyen Âge ou nouveaux temps modernes », *Le Point*, N° 1113, 15 janvier, p. 28-31.
17. Jacques Delors, « L'avenir invisible », *Le Monde*, 7 novembre 1993.
18. L'inventaire des archives de l'homme politique mentionne : « Lettre et projet de commentaire de l'historien Jacques Le Goff au sujet de l'article de Jacques Delors et de l'ouvrage d'Alain Minc (07/11) », voir <http://archives.eui.eu/en/fonds/240074?item=JD-04.01.06-1807>
19. Jacques Le Goff, « Les vieux habits du Moyen Age », *Le Monde*, 20 novembre 1993, p. 2.
20. Jacques Derrida, « Penser ce qui vient », in René Major (dir.), *Derrida pour les temps à venir*, Paris, Stock, 2007, p. 33-34.
21. Jacques Attali, « La nouvelle économie est par nature anticapitaliste », *Libération*, 5 mai 2000. Il y recourait déjà dans Jacques Attali, *Fraternités. Une nouvelle utopie*, Paris, Lgf, 2002 (1<sup>ère</sup> éd. 1999), p. 61 : « La domination du marché sur la démocratie ouvre donc sur une monstrueuse simultanéité du Bien et du Mal. Sur une sorte de nouveau Moyen Âge où la barbarie va juxter l'abondance. »
22. Jacques Le Goff, « Les fantasmes de Jacques Attali », *Libération*, 15 mai 2000. Il y avait peut-être dans sa charge le souvenir des soupçons de plagiat de certaines de ses pages par l'essayiste.
23. Jacques Attali, « Moyen Age : défense d'entrer », *Libération*, mardi 23 mai 2000.
24. Jacques Le Goff, « L'essayiste et le médiéviste. Le Moyen Age est à tous », *Libération*, 27 mai 2000.
25. Jacques Attali, « La géopolitique du Net. Vers une "Goodwill PlaNet" », *Revue des Deux Mondes*, fév. 2001, p. 80-84 ; *Survivre aux crises*, Paris, Fayard, 2009, p. 125-126.
26. Jacques Attali, « Un planétaire Moyen-Age », *L'Express*, 7 avril 2014, p. 146. L'article fut repris sur de nombreux blogues et sites, par exemple : « Game of Thrones », le Moyen-Âge qui vient », (<http://www.slate.fr/story/85815/games-of-thrones-moyen-age-attali>)

27. Voir parmi tant d'autres : Alain Minc (Propos recueillis par Sarah Belhadi et Philippe Mabile), « Je souhaite la défaite de François Hollande en 2017 », *La Tribune*, n° 5818, 20 octobre 2015, p. 9.
28. Alain Minc, *Un Français de tant de souches*, Paris, Grasset, 2015, p. 102.
29. Dominique Iogna-Prat, « Le médiéviste face aux défis de l' "histoire du sens" », in Jean Claude Schmitt, Otto Gerhard Oexle, (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire médiévale de l'histoire médiévale en France et en Allemagne*, Paris, publications de la Sorbonne, 2002, p. 48.
30. Jacques Krynen, « La souveraineté royale », *Ibid.*, p. 301.
31. Pierre Monnet, « Conclusions », *Ibid.*, p. 630.
32. Joseph Morsel (avec la collaboration de Christine Ducourtieux), *L'Histoire (du Moyen Âge) est un sport de combat... Réflexions sur les finalités de l'Histoire du Moyen Âge destinées à une société dans laquelle même les étudiants d'histoire s'interrogent*, LAMOP-Paris 1, 2007, p. 60-61. (<http://lamop.univ-paris1.fr/W3/JosephMorsel/Sportdecombat.pdf>).
33. Patrick Boucheron et Nicolas Offenstadt (dir.), *L'espace public au Moyen Âge. Débats autour de Jürgen Habermas*, Paris, Presses Universitaires de France, 2011, p. 14.
34. Marc Bloch, Lucien Febvre, *Correspondance. Tome II, De Strasbourg à Paris 1934-1937*, Edition établie, présentée et annotée par Bertrand Müller, Paris, Fayard, 2003, p. 45 et 55.
35. Victor-Lucien Tapié, compte rendu de Mr Vaclav Černý, *Hospodarské Instrukce. Prehled zemedelskych dejin v dobe patrimonijsniho velkostatku (Les instructions économiques)*, *Annales d'histoire économique et sociale*, vol. 4, n° 13, 1932, p. 101.
36. Pierre Chaunu, *Histoire de l'Amérique latine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1949, p. 58.
37. Marc Bloch, *La société féodale*, Paris, Albin Michel, 1994, (1<sup>re</sup> éd. 1939), p. 395-396.
38. *Ibid.*, p. 604.
39. Augustin Hamon et X. Y. Z., *Les Maîtres de la France, t. 1, La féodalité financière dans les banques*, Paris, Editions sociales internationales, 1936. ; t. 2, *La féodalité financière dans les assurances, la presse, l'administration et le Parlement*, Paris, Editions sociales internationales, 1937 ; t. 3, *La féodalité financière dans les transports ferroviaires, routiers, aériens, maritimes, dans les ports, canaux, entreprises coloniales*, Paris, Éditions sociales internationales, 1938. Bien plus tôt, le même auteur s'attaquait à la « Haute banque » comme une « sorte de féodalité » dans Augustin Hamon et G. Bachot, *La France politique et sociale*, Paris, A. Savine, 1891-1892, 2 vol.
40. Pieter Lambrechts, « Le problème du dirigisme d'état au IV<sup>e</sup> siècle : À propos de quelques publications nouvelles (1) », *L'antiquité classique*, 1949, T. 18, fasc. 1, p. 109.
41. André Corvisier, *Sources et méthodes en histoire sociale*, Paris, SEDES, 1980, p. 43.
42. Georges Balandier, *Histoire d'autres*, Paris, Stock, 1977, p. 136.
43. Walter Deonna, « La nuit vient... Un nouveau moyen âge ? », *Bibliothèque universelle & suisse*, T. 103, n° 307-309, Juillet-Aout 1921, « 1<sup>ère</sup> partie [juillet] », p. 31-46, « Seconde partie » [août], p. 197-213, « Troisième et dernière partie. », p. 347-362.
44. *Ibid.*, p. 32. Il y eut ainsi, selon Deonna, qui s'appuie sur divers auteurs, un premier « Moyen Âge » après la civilisation paléolithique, un autre après la ruine de la civilisation égéenne et un après la chute de l'Empire romain.
45. *Ibid.*, p. 39.
46. *Ibid.*, p. 360.
47. *Ibid.*, p. 360-361.
48. Waldemar Deonna, « L'éternel présent. Guerre du Péloponnèse (431-404) et guerre mondiale (1914-1918) », *Revue des études grecques*, t. 35, n° 160, janvier-mars 1922, p. 9. Article issu de « Leçons faites à l'Université de Genève, conférence d'histoire ancienne, 1921-2 ; conférence au Cercle libéral-démocratique à Lausanne, 1922. », *Ibid.*, n. 1 p. 1. Il se

poursuit par : Waldemar Deonna, « L'éternel présent. Guerre du Péloponnèse (431-404) et guerre mondiale (1914-1918) (suite et fin) », *Revue des études grecques*, t. 35, n° 161, avril-juin 1922, p. 113-179.

49. Albert Pauphilet, « Les Dangers du principe des nationalités », *La Paix des peuples. Revue internationale de l'organisation politique et économique du monde*, n°8, 10 juin 1919, p. 279.

50. J.R. Palanque, H. Davenson, Pierre Fabre, G. de Plinval, J. Champomier, M. E. Lauzière, *Le christianisme et la fin du monde antique*, Lyon, Les Editions de l'Abeille, 1943, p. 2.

51. Henri-Irénée Marrou, « Préface Française », *Esprit*, n° 193/194, août-sept. 1952, p. 172.

52. Henri-Irénée Marrou, *De la connaissance historique*, Paris, Seuil, 1954, n. 28 p. 195.

53. Henri-Irénée Marrou, « D'une théorie de la civilisation à la théologie de l'histoire », *Esprit*, n° 192, juillet 1952, p. 128.

54. Henri-Irénée Marrou, « D'un nouveau Moyen Âge », *Esprit*, n° 344, déc. 1965, p. 1200.

55. Guglielmo Ferrero, « De la guerre autrefois et aujourd'hui », *Europe*, n° XXVII, sept-déc. 1931, p. 244. Ces pages sont des extraits significatifs de Guglielmo Ferrero, *La fin des aventures - Guerre et paix*, Paris, Éditions Rieder, 1931.

56. Henri-Irénée Marrou, « D'un nouveau Moyen Âge », *op.cit.*, p. 1200.

57. Voir Mathieu MOHLER, « La défense spirituelle : la contre-propagande en Suisse pendant la Seconde Guerre mondiale », *Bulletin de l'Institut Pierre Renouvin*, vol. 47, n° 1, 2018, p. 115-117.

58. Gonzague de Reynold, *L'Europe tragique*, Paris, Spes, 1934, p. 272.

59. Nicolas Berdiaeff, *Un nouveau Moyen Age. Réflexions sur les destinées de la Russie et de l'Europe*, Paris, Plon, 1927 (1<sup>ère</sup> éd. à Berlin, en russe, en 1924).

60. Rémi Brague, *Le propre de l'homme. Sur une légitimité menacée*, Paris, Flammarion, 2013, p. 35-37 et 42.

61. *Ibid.*, p. 248. Voir aussi Rémi Brague, *Modérément moderne*, Paris, Flammarion, 2014, p. 10.

62. « Contrairement à ceux qui ont craint, au-delà du déclin de l'Occident, un retour à un nouveau et "sombre" Moyen Age, Stavrianos le souhaite comme un bien. », « Le mot clef du nouveau Moyen Age », Dimitri Kitsikis, « L. S. STAVRIANOS, *The Promise of the Coming Dark Age*, San Francisco, W. H. Freeman, 1976 », *Revue historique*, avril-juin 1977, p. 501-502.

63. Sylvain Bensidoun, « Á propos d'un centenaire : Le choléra et les émeutes de 1892 dans l'Empire de Russie », *Revue historique*, avril-juin 1992, p. 379-385.

64. Voir par exemple les travaux de Jean-Paul Ferrier, « Habiter /Penser la Terre : géographie et idée de l'avenir (Nouveau Moyen Age et sortie de «crise») », *Méditerranée*, 3-1986, p. 6, *Antée I. La géographie, ça sert d'abord à parler du territoire ou le métier de géographe*, Aix en Provence, Édisud, 1983, p. 7., etc. Le géographe désigne par cette expression le moment récent où s'instaurent de nouveaux rapports au temps, au travail et à la nature. Mais il a préféré ensuite le terme de « Modernité 3 » dont il précise « que j'ai appelée, dans de précédents travaux, "Nouveau Moyen Age". », Jean-Paul Ferrier, *Le contrat géographique ou l'habitation durable des territoires*, Lausanne, Payot, 1999, p. 26.

65. Arnold Wolfers, *Discord and Collaboration: Essays on International Politics*, Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1962, p. 242, qui, prudent, écrit : « Prudence "a kind of "medievalism" ».

66. Hedley Bull, *The Anarchical Society. A Study of Order in World Politics*, London, McMillan, 1977, p. 254-255 et p. 264-276.

67. « Nous entrons dans un nouveau Moyen Age », entretien avec Pierre Hassner, *Le Monde*, 27 octobre 1992, p. 2.

68. Voir par exemple Pierre Hassner, *La violence et la paix. De la bombe atomique au nettoyage ethnique*, Paris, Esprit, 1995, p. 14 et p. 55 (ce chapitre propose l'article « La Guerre et la Paix » alors à paraître dans Philippe Raynaud, Stéphane Rials, *Dictionnaire de philosophie politique*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995).
69. Voir par ex. Marc NOUSCHI, *Le XX<sup>e</sup> siècle. Temps, Tournants, Tendances*, Paris, Armand Colin, « U », 2011, dont le chapitre 8 comporte une sous-section titrée « Le “nouveau Moyen Âge” (Pierre Hassner) », p. 465-498, surtout p. 485-491.
70. Umberto Eco, *La Guerre du faux*, Paris, Grasset, 1985, p. 63-82 (1<sup>ère</sup> éd dans Umberto Eco, *Documenti su il nuovo medioevo*, Bompiani, 1973, article publié préalablement dans *L'Espresso* en 1972).
71. Pierre Hassner, *La violence et la paix*, *op. cit.*, p. 338-339.
72. Les trois auteurs ne se citent pas.
73. L'historien Garton Ash indique « the notion of a “new Middle Ages”, first cautiously advanced by Pierre Hassner, then flaunted in full feather by Alain Minc », Timothy Garton Ash, *The Direction of European History. The Tanner Lectures on Human Values.*, Delivered at Charles University (Prague), 27 November 1997, [https://tannerlectures.utah.edu/\\_documents/a-to-z/a/Garton-Ash99.pdf](https://tannerlectures.utah.edu/_documents/a-to-z/a/Garton-Ash99.pdf), p. 192
74. Christopher Frayling, *Strange Landscape: Journey Through the Middle Ages*, London, BBC Books, 1995.
75. Christopher Frayling, «The strange allure of the Middle Ages », *The Independent*, 28 may 1995, p. 32. Même attribution – « The French historian, Alain Minc, argues that what the future of Europe offers is something rather similar to the experience of its own “Middle Ages”. » –, dans David Morley, « EurAm, modernity, reason and alterity: or, postmodernism, the highest stage of cultural imperialism? », in David Morley and Kuan-Hsing Chen ed., *Critical Dialogues in Cultural Studies*, London, Routledge, 1996, p. 351.
76. « le Moyen Âge de M. Tout-le-Monde prend fort peu en compte les recherches des historiens, [...] il répond tout au contraire à des exigences tenaces de la psychologie collective qu'alimentent et avalisent les médias [...] La recherche historiographique du XX<sup>e</sup> siècle a difficilement prise sur ces images formées au long des siècles, à mesure que se façonnait l'idée même de Moyen Âge. », Sergi Giuseppe, *L'idée de Moyen Âge. Entre sens commun et pratique historique*, Paris, Flammarion, 2014, p. 1.
77. Jérôme Baschet, *La civilisation féodale. De l'an mil à la colonisation de l'Amérique*, Paris, Aubier, 2004, p. 18.

---

## INDEX

**indexmodernes** Verdon (Laure), Le Goff (Jacques), Michelet (Jules), Minc (Alain), Barre (Raymond), Delors (Jacques), Derrida (Jacques), Attali (Jacques), Braudel (Fernand), Morsel (Joseph), Febvre (Lucien), Bloch (Marc), Tapié (Victor-Lucien), Chaunu (Pierre), Lambrechts (Pieter), Hamon (Augustin), Perrin (Charles-Edmond), Deonna (Waldemar), Balandier (Georges), Pauphilet (Albert), Marrou (Henri-Irénée), Davenson (Henri- pseudonyme d'H.-I. Marrou), Toynbee (Arnold), Frank (Waldo), Ferrero (Guglielmo), Reynold (Gonzague de), Berdiaev (Nicolas), Brague (Rémy), Stavrianos (L. S.), Kitsikis (Dimitri), Wolfers (Arnold), Bull (Hedley), Hassner (Pierre), Eco (Umberto), Frayling (Christopher)

**Parole chiave** : Nuovo Medio Evo

**Keywords** : new Middle Ages

**Mots-clés** : nouveau Moyen Âge

## AUTEUR

**LAURENT BROCHE**

Enseignant-chercheur à l'Institut des Études internationales de l'Université du Zhejiang – Chine

---

# Le Moyen Âge, une époque sans État ? Construire le passé au présent

Andrey Grunin

---

- 1 Le début du XXI<sup>e</sup> siècle ne fut pas à l'abri d'événements politiques tantôt dramatiques tantôt inquiétants. La peur du futur se transforme parfois en crainte du retour au passé. La vision persistante de l'époque médiévale « sombre » réapparaît souvent en écho aux changements politiques actuels. Les questionnements sur l'avenir de l'Union européenne, les tentations sécessionnistes de pays centenaires, la fin supposée des États-nations... Tant de signes qui nous laissent entrevoir une nouvelle « Europe médiévale » à l'horizon. Le « retour au Moyen Âge » signifie pour beaucoup le recul aux temps où le pouvoir central faisait défaut et où l'État était inexistant<sup>1</sup>.
- 2 Une telle image n'appartient pas uniquement à la culture populaire. La présence des constructions étatiques avant la modernité est un sujet à débat parmi les historiens depuis longtemps<sup>2</sup>. Cette vision du Moyen Âge comme une époque « sans État » se fonde principalement sur le fait que l'État, à la fois en tant que construction intellectuelle et en tant que réalité politique, ne semble apparaître qu'à l'époque moderne. D'une part, si l'on accepte le point de vue qu'avant que la notion « étatique » n'existe, il n'est pas possible de parler de l'État, on fera remonter son début à l'apparition du sens « transpersonnel » du vocable *status* aux XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles<sup>3</sup>. D'autre part, les caractéristiques attribuées habituellement à l'État, comme un territoire délimité, une bureaucratie hiérarchisée et un fort pouvoir central, ne se manifestent pas dans les époques précédant les Temps Modernes<sup>4</sup>. Les historiens sont amenés dès lors à s'interroger sur les formes du pouvoir spécifiques et propres au Moyen Âge.
- 3 Cette étude ne tente pas de répondre à la question de l'existence ou non de l'État à l'époque médiévale, mais plutôt de montrer la formation d'une catégorie d'analyse « État » dans la science historique durant le dernier siècle et demi. L'analyse historiographique prend en compte le travail des historiens qui, dans leur quête des origines médiévales de l'État moderne, observent de plus près le caractère spécifique du pouvoir en Europe occidentale continentale entre la fin de l'Antiquité, quand les idées

politiques romaines tombent dans l'oubli, et le début de la formation du concept étatique semblable au nôtre vers les XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles.

## 1. L'État médiéval et les historiographies nationales

- 4 Les questions « Qu'est-ce que l'État médiéval et existe-t-il ? » reçoivent depuis presque deux siècles des réponses inégales. Confronté à différentes notions, comme *res publica*, *regnum* ou *status*, le travail des médiévistes est souvent influencé aussi bien par leur propre époque que par leur appartenance nationale. C'est notamment le cas de l'Allemagne où l'organisation étatique vue comme une superstructure organisatrice a été depuis plusieurs siècles au centre des débats politiques et intellectuels<sup>5</sup>. Les problèmes de la réunification du pays retrouvent leur écho dans l'historiographie déjà vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans le cadre du droit constitutionnel, les premiers jalons d'une « théorie générale de l'État » [*Allgemeine Staatslehre*] sont posés<sup>6</sup>. En se basant sur les caractéristiques de l'État moderne, cette approche tente de définir l'État comme une unité territoriale avec une forte administration. Dans ce cas, si l'État, dans son sens moderne, est l'aboutissement de l'histoire humaine, quelle est l'organisation sociale qui le précède ? Pour Otto Gierke il est évident que le système politique médiéval profondément influencé par la pensée ecclésiastique a été incapable de produire un concept d'État plus ou moins adéquat<sup>7</sup>. Le même constat est fait par Johann Caspar Bluntschli dans les volumes consacrés à l'État moderne : l'État médiéval est encore un État « naturel » dépourvu de la conscience de soi-même et avec une administration faible et liée à l'Église<sup>8</sup>. Forts de telles conclusions les travaux des médiévistes allemands du début du XX<sup>e</sup> siècle sont ponctués par des réflexions sur la nature même de l'État des temps prémodernes. Dans le cadre des approches dites de l'*Histoire constitutionnelle* et de la *Nouvelle histoire constitutionnelle*, deux notions fondamentales pour la médiévistique germanophone émergent durant les années 1900-1970<sup>9</sup>. D'une part, l'idée de l'absence de l'État moderne déplace l'accent de l'analyse des institutions « transpersonnelles » à l'étude des relations personnelles dans le fonctionnement politique. C'est ainsi que l'organisation des royaumes médiévaux n'est plus considérée comme un État, mais davantage comme un système de liens entre le roi et les grands, « un État des unions des personnes » [*Personenverbandsstaat*]<sup>10</sup>. D'autre part, influencés par le travail de Max Weber sur la nature du pouvoir, les historiens allemands introduisent le concept de « domination » [*Herrschaft*] dans l'étude médiévale<sup>11</sup>. Désormais la question s'articule, notamment avec les travaux d'Otto Brunner, de Walter Schlesinger et de Karl Bosl, autour de l'interrogation : « À qui finalement le pouvoir appartenait-il ? »<sup>12</sup>. En 1939 Otto Brunner propose de préférer le terme *Herrschaft* à celui, anachronique selon lui dans le contexte médiéval, de l'État et sans tarder Walter Schlesinger proclame que « l'État germano-allemand est une domination »<sup>13</sup>.
- 5 La médiévistique anglophone à son tour, aussi bien par son approche que par la densité du débat, porte un regard différent sur les questions de l'existence de l'État médiéval en Europe continentale. D'une part, les raisons géographiques incitent les historiens d'outre-Manche à préférer l'étude de l'État britannique<sup>14</sup>. D'autre part, aux États-Unis, où la question de l'État ne se pose pas avant la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le problème de l'apparition des structures étatiques sur le continent éveille, dans les premiers temps, peu d'intérêt<sup>15</sup>. Même si quelques travaux du début du XX<sup>e</sup> siècle entament les premières réflexions, un véritable repère dans l'historiographie anglo-saxonne est posé par l'ouvrage de Joseph

Strayer sur les origines médiévales de l'État moderne<sup>16</sup>. Si l'historien conclut que l'apparition de l'État correspond au laps de temps compris entre le XII<sup>e</sup> et le XVII<sup>e</sup> siècle, cela signifie pour lui non pas son absence avant cette date, mais le fait que l'État moderne ne dérive pas directement d'aucun de ces États prémodernes<sup>17</sup>. À l'instar de ses homologues allemands, le manque d'institutions centralisées et impersonnelles conduit Joseph Strayer à constater la prédominance des liens personnels dans le fonctionnement des royaumes germaniques. L'État médiéval devient ainsi « une antithèse complète de l'État moderne »<sup>18</sup>. Profondément inscrit dans le contexte de la guerre froide, le travail de Strayer, qui a également exercé en tant que consultant pour le gouvernement des États-Unis, jalonne la pensée américaine<sup>19</sup>. La position selon laquelle l'existence de l'organisation politique complexe au Moyen Âge est admise, sans être identique à l'État moderne deviendra commune de l'autre côté de l'Atlantique. C'est notamment en l'absence des caractéristiques étatiques, semble-t-il indispensables, comme le contrôle central et la régulation organisée des conflits que la France des XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles est nommée par Patrick Geary « un pays sans État »<sup>20</sup>. Le danger de réduire ainsi le système politique médiéval aux seules structures administratives a été déjà souligné en 1964 par Gaines Post. Il s'interroge : quel degré de centralisation faut-il avoir pour pouvoir affirmer qu'il s'agit d'un État ?<sup>21</sup> Seuls ceux que l'on décrit aujourd'hui comme des dictatures peuvent, selon lui, prétendre à l'être. Pour Post les caractéristiques de l'État sont aussi mal définies pour l'histoire contemporaine que pour celle de l'époque médiévale : « il est remarquable qu'aujourd'hui on puisse employer le mot "État" pour des entités politiques si différentes que la Grande-Bretagne, les États-Unis, l'Union soviétique, l'Inde ou le Ghana »<sup>22</sup>.

- 6 À la différence des écoles allemande et anglo-saxonne, la médiévistique française de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle se retrouve moins riche en réflexions sur l'État médiéval. En France, « dans l'atmosphère libérale de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup> [...] l'État et ses institutions sont considérés avec une grande méfiance »<sup>23</sup>. L'histoire de l'État est jugée alors comme « une discipline superflue, une perte de temps »<sup>24</sup>. Les quelques travaux du début du siècle sont tout autant rares que décisifs pour l'historiographie française. Déjà en 1939 Louis Halphen conclut que, même s'il est impensable sans l'Église, le système politique du IX<sup>e</sup> siècle peut sans hésitation être appelé État<sup>25</sup>. Bien que Halphen souligne l'ambiguïté du terme dans son emploi pour les sociétés médiévales, une décennie plus tard il n'hésitera pas, en décrivant l'organisation administrative de la même époque, à parler « du service de l'État », « des fonctionnaires de l'État » et de « l'État » en général en le comparant même à l'État moderne<sup>26</sup>. Le travail de Bernard Guenée sur les constructions étatiques des derniers siècles du Moyen Âge ne fait que confirmer ces constats : « Le mot État n'existe pas ; mais la chose existe » puisqu'« il y a État, dès qu'il y a, sur un territoire, une population obéissante à un gouvernement »<sup>27</sup>. La deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle se manifeste par un manque d'études françaises pointues sur la question. L'étude des constructions politiques censées englober des espaces géographiques larges semble peu correspondre aux programmes de recherche des générations successives des Annales préférant l'approche de l'histoire locale et l'examen des structures sociales<sup>28</sup>. En jonglant entre « la royauté », « le royaume » et « le pouvoir royal », le vocable « État » dans le contexte médiéval est utilisé par les historiens français davantage dans un but narratif que comme notion politique.
- 7 Les troubles des années 1980-1990 qui font redessiner les entités politiques sur la carte de l'Europe commencent à susciter une attention grandissante des médiévistes aux

constructions étatiques du Moyen Âge<sup>29</sup>. En Angleterre, un groupe de réflexion *Oxford Discussion Group on the State* donnera lieu, entre 1981 et 2001, à une série d'articles sur l'histoire de l'État dans les différentes époques historiques<sup>30</sup>. C'est également au sein de ce groupe qu'a lieu un échange entre Susan Reynolds et Rees Davies sur l'essence de l'État médiéval. En s'appropriant la définition de Max Weber, Reynolds propose de le définir comme « une organisation de la société humaine avec un espace plus ou moins délimité dans lequel le dirigeant ou un gouvernement contrôle avec plus ou moins de succès l'usage de la force légitime »<sup>31</sup>. Prise en tant qu'un « idéal-type », une telle définition doit permettre, selon l'auteur, d'avoir une approche plus large pour la compréhension de l'organisation politique médiévale<sup>32</sup>. Cette abstraction du concept étatique, pour Rees Davies, est au contraire dangereuse<sup>33</sup>. Au lieu de s'attarder sur l'État comme objet de recherche, il est préférable, selon lui, de se concentrer sur l'examen des différents types de pouvoir et de leur exercice dans les contextes différents.

- 8 Les travaux des historiens allemands de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle sont également marqués par l'influence croissante de l'histoire sociale<sup>34</sup>. Cette dernière porte, notamment en médiévistique, une attention particulière aux structures sociales et invite à la quête des modèles de phénomènes historiques. L'étude de l'État médiéval bascule dans le champ de l'herméneutique, où la réponse à l'existence ou non de l'État doit passer par l'examen pointu du langage politique. L'analyse des vocables avec une forte connotation politique, comme *res publica*, *regnum* ou bien encore *imperium*, est au centre de l'attention. L'échange entre Johannes Fried et Hans-Werner Goetz sur l'essence de l'État dans le premier Moyen Âge marque tout particulièrement le paysage historiographique de ces années<sup>35</sup>. Dans son article « Der karolingische Herrschaftsverband im 9. Jh. zwischen "Kirche" und "Königshaus" » Fried nous invite, à travers les approches d'anthropologie culturelle, à examiner l'apparat terminologique qui devrait « entourer » n'importe quelle notion politique si elle est bien établie<sup>36</sup>. De façon tacite, sa réflexion s'articule autour d'un autre trait fondamental du concept étatique dans son acception actuelle, l'État en tant que personne morale. Si, selon l'auteur, la notion de *regnum*, souvent égalée au vocable « État », a encore un sens « prérationnel » et « préthéorique », l'*Ecclesia* à son tour, sans être une idée politique proprement dite, se rapproche, sans lui correspondre totalement, d'une notion étatique complexe et unitaire. Il conclut ainsi que le début de l'époque médiévale ne dispose pas d'un concept qui pourrait ressembler à l'idée de l'État.
- 9 L'influence des idées ecclésiastiques sur le concept étatique déjà soulignée auparavant est ainsi à nouveau ponctuée avec force dans les travaux de la deuxième moitié du XX<sup>e</sup> siècle<sup>37</sup>. Sans contester cette influence, Hans-Werner Goetz revient sur les conclusions de Fried pour démontrer que le *regnum* dispose d'une dimension géographique semblable à celle de l'État moderne<sup>38</sup>. Goetz comprend alors l'État comme « une expression plus ou moins neutre pour représenter l'ensemble de l'ordre politique », où le *Personenverband* de l'*Histoire constitutionnelle* est vu comme « les formes médiévales spécifiques de l'institution »<sup>39</sup>. Ces conclusions sont soutenues par Karl Ferdinand Werner pour qui la manifestation concrète de l'État médiéval, « comme institution, comme idée et comme réalité territoriale », a été le terme *regnum* qui est « le terme de base pour exprimer l'État »<sup>40</sup>. Selon lui, la question de l'existence de l'État c'est la question de « la capacité d'une entité politique à se servir d'agents exerçant une fonction publique correspondant à ce qu'on désigne aujourd'hui par "office" ou "charge publique" ». <sup>41</sup>

- 10 À quelques exceptions près, cette compréhension « pragmatique » de l'organisation étatique devient dominante dans l'historiographie anglo-saxonne de la fin du xx<sup>e</sup> siècle<sup>42</sup>. Dans leur quête de l'État médiéval, les historiens retiennent les critères suivants : fort pouvoir centralisé et transpersonnel, unité territoriale, appareil bureaucratique hiérarchisé, monopole de la justice et système de taxation<sup>43</sup>. Il s'agit alors d'étudier les moyens d'existence et d'action du pouvoir central qui doivent nous permettre de dresser un profil général du système politique. Les relations entre le centre et la périphérie, le système d'action et d'implantation du pouvoir central sur place sont ainsi au centre de l'intérêt des historiens<sup>44</sup>. Cela concerne également l'étude des membres de l'aristocratie comme « agents du roi » à travers leur service « étatique » et notamment le rôle de ces « agents » dans la construction des relations entre le centre et la périphérie<sup>45</sup>. L'étude de l'exercice de la justice et du processus du règlement des conflits [*dispute-settlement*] permet également de mesurer le degré de l'intervention et de la présence des institutions étatiques dans les régions<sup>46</sup>. Conscients toutefois du danger de l'application des concepts modernes aux réalités médiévales les historiens britanniques et leurs confrères américains tentent de forger un « substantif-maître » [*master noun*] pour décrire l'organisation politique médiévale qui leur échappe. Bien que cela ne fasse qu'éluder le problème, les médiévistes anglophones préfèrent utiliser des substituts comme « systèmes politiques du haut Moyen Âge » [*early medieval politics*], « semblable à l'État » [*statelike*], « presque-États » [*near-state*], « États régionaux » [*regional states*], « royauté » [*kingship*], etc<sup>47</sup>.
- 11 Dans l'historiographie française de la fin du xx<sup>e</sup> siècle quelques travaux se distinguent par leur intérêt, de degrés différents, pour les constructions étatiques du premier Moyen Âge. Bien qu'il soit difficilement possible d'entrevoir de véritables lignes directrices dans l'ensemble de ces études, l'accent est souvent mis sur l'analyse de la continuité dans l'organisation politique entre l'Antiquité, disposant d'un concept étatique, et l'époque médiévale. Déjà en 1971, bien à part dans son temps, René Fédou retrouve les structures administratives héritées de l'Empire romain dans les royaumes du haut Moyen Âge<sup>48</sup>. L'auteur propose, en accordant toutefois le mérite de l'invention de l'État moderne au XIII<sup>e</sup> siècle et aux idées d'Aristote, de parler de l'État comme un système politique commun non seulement à l'histoire moderne ou médiévale, mais à l'histoire tout court. Une vingtaine d'années plus tard, l'analyse de l'organisation politique de l'Antiquité tardive amène Jean Durliat jusqu'à l'époque carolingienne et lui permet de démontrer non seulement l'existence, mais également l'efficacité d'un système institutionnel fort, hérité des temps romains<sup>49</sup>. La quête de l'héritage antique se poursuit durant quelques années avec une série d'articles observant l'utilisation du concept de *res publica* chez les Carolingiens. Les résultats permettent de conclure à la présence, par le biais d'une notion romaine *res publica*, de « la compréhension étatique » chez les auteurs de l'époque<sup>50</sup>.
- 12 La fin du xx<sup>e</sup> siècle et le début du suivant dénotent davantage un temps de synthèse dans les études consacrées à l'État médiéval. Les années 1980 voient apparaître le programme européen « La genèse de l'État moderne » codirigé pour la partie française par Jean-Philippe Genet<sup>51</sup>. Bien que centré sur la formation de l'État moderne, il réussit à attirer l'attention de plus grand nombre des historiens sur les problèmes de l'organisation politique de l'époque précédente. Un programme de recherche international sur l'État du début de Moyen Âge soutenu par l'Académie des Sciences d'Autriche et les deux volumes qui en résultent permet dans les années 2000 non seulement de confronter les écoles

historiques différentes, mais également de confirmer plusieurs pistes de recherche future<sup>52</sup>.

- 13 Si les opinions continuent à diverger, deux lignes directrices semblent s'articuler avec force. D'une part, la quête des notions étatiques continue. Les analyses détaillées, comme celles de Reinhard Schneider ou de Jörg Busch, des différents vocables les conduisent à conclure à la pensée politique abstraite et complexe des auteurs médiévaux<sup>53</sup>. Geneviève Bühner-Thierry nous invite à reconsidérer ce qu'elle appelle « l'autorité de l'État ». Selon l'historienne, il s'agit pour l'époque médiévale plutôt d'une volonté d'imposer un idéal d'un État central que d'une réalité politique<sup>54</sup>. D'autre part, les caractéristiques propres à un État se confirment. Inspirés toujours de la définition de l'État au sens actuel et des idées weberiennes, le territoire délimité, le fort appareil administratif centralisé et le monopole du contrainte physique, deviennent pour l'heure le cadre ultime dans lequel une entité politique doit s'inscrire pour aspirer à être un État<sup>55</sup>. C'est ce lit de Procuste qui ne permet pas à l'époque ottonienne de prétendre à posséder une structure étatique<sup>56</sup>. Les mêmes critères « pragmatiques » invitent Josiane Barbier à analyser le fisc du haut Moyen Âge et à conclure non seulement à son importance dans l'unification territoriale, mais surtout à son caractère « impersonnel », qui est donc un trait étatique majeur<sup>57</sup>. Bruno Dumézil, à l'instar de Fédoux et Durliat plusieurs décennies plus tôt, et avec une attention manifeste au débat international en cours, nous invite à reconsidérer l'héritage antique dans le monde franc. Suite à l'étude des agents du pouvoir central, Dumézil démontre la continuité des « fonctionnaires d'État » de l'Antiquité jusqu'au IX<sup>e</sup> siècle et en déduit l'existence d'institutions étatiques<sup>58</sup>.
- 14 Malgré la divergence des opinions et la variété des points de vue, l'État médiéval, mi-sous-entendu et mi-accepté, continue à confirmer sa place dans la lignée des structures politiques complexes, même s'il ne correspond pas à un État dans notre compréhension actuelle<sup>59</sup>.

## 2. De *Staatlichkeit* à l'étaticité : bilan et perspectives

- 15 L'État, cette « entité abstraite qui ne peut être ni vue, ni entendue, ni touchée », est-il seulement « une fiction des philosophes » absente du monde réel<sup>60</sup> ? Devons-nous continuer à l'utiliser en tant qu'unité d'analyse dans la recherche ? La définition de l'État admise par tous est-elle possible ?<sup>61</sup>. Si une conclusion doit être tirée de cet aperçu historiographique, elle sera de dire que la notion de l'État évolue sous une influence conjointe d'un concept de l'État de la science contemporaine et de la compréhension de l'État par les sociétés du passé et du présent<sup>62</sup>. Le schéma est simple ; si les premières réflexions aboutissent vers les XVII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles par l'affirmation de l'usage du mot et de l'idée, cette même époque, et ensuite le XIX<sup>e</sup> et le XX<sup>e</sup> siècle avec une force croissante, marquent le début de l'analyse du concept précédemment formulé. Au final, les deux processus - l'évolution du concept et son étude - constituent un seul cheminement<sup>63</sup>. Un cheminement qui se poursuit jusqu'à nos jours.
- 16 Cette évolution constante est accompagnée par la précision de l'objet d'étude. Le mot « État » lui-même est perçu différemment selon les pays<sup>64</sup>. Inscrite dans le contexte national, chaque école historique fabrique ses propres notions étatiques. Le vocabulaire employé en témoigne. Le désordre politique dans les pays germanophones produit déjà vers le XIX<sup>e</sup> siècle une notion spécifique *Staatlichkeit*, difficilement traduisible dans les

autres langues, qui vise à véhiculer l'idée qu'une entité politique dispose d'un caractère propre à l'État<sup>65</sup>. Présent dans quelques langues, ce terme semble faire défaut dans plusieurs autres<sup>66</sup>. Si l'anglais nous propose les équivalents *statehood* ou *stateness*, certains historiens les jugent insuffisants en préférant un néologisme *state-ishness*<sup>67</sup>. La science française se retrouve également privée d'un vocabulaire adéquat. Les années 1990 tentent de marquer la différence dans ce domaine ; le mot *étaticité* apparaît, bien que trop rarement, dans les travaux des chercheurs français<sup>68</sup>. La notion commence à faire sa place aussi en médiévistique<sup>69</sup>. Cependant, le vocabulaire de la recherche francophone n'est pas une exception. L'absence d'une notion semblable dans les autres langues pousse les historiens à enrichir leur appareil analytique par les néologismes comme *estatalidad* pour la langue espagnole ou *statualità* en italien<sup>70</sup>. Tout autant que pour le concept de l'État, on ne peut que se demander si les lacunes terminologiques dans le langage scientifique ne témoignent pas de l'absence des recherches sur le sujet.

- 17 Finalement, le vocabulaire de l'époque médiévale et l'appareil analytique contemporain ne font qu'ajouter de nouvelles difficultés dans toute recherche sur le sujet. Partagés entre les réflexions herméneutiques et l'examen des pratiques, certains historiens signalent la nécessité de la définition plus claire du cadre de recherche. S'agit-il d'aborder le champ sémantique des différents vocables et donc de toucher au plus près à la formation et à l'évolution d'un concept étatique ? Ou bien, pensons-nous à l'État comme un phénomène de l'organisation sociale transcrit dans l'histoire des institutions et le fonctionnement de ses agents ?<sup>71</sup> Cette séparation, entre un *concept* et un *phénomène*, est vitale non pas seulement pour l'histoire médiévale et l'étude de l'État, mais pour l'ensemble des sciences sociales<sup>72</sup>. Il ne s'agit pas de postuler l'indépendance ou l'absence d'interaction entre l'un et l'autre, mais d'identifier un objet d'étude qui définira aussi bien la méthodologie de la recherche que les techniques d'analyse à employer. Les questions de départ, l'absence du vocable « État » et l'absence de caractéristiques « étatiques », sont finalement deux questions bien distinctes. Et les réponses à chacune peuvent être diamétralement opposées.
- 18 L'étude de l'État en tant que *concept* se manifeste par l'analyse du vocabulaire politique de l'époque médiévale. L'État apparaît dès lors comme une notion construite de représentations et d'idées en constante évolution. Le vocabulaire devient un indice important de ces changements quand les techniques lexicales paraissent être une solution adéquate pour apporter un regard nouveau sur le discours politique<sup>73</sup>. L'historiographie allemande a magnifiquement démontré que l'analyse des champs sémantiques des différents vocables employés par les auteurs médiévaux peut permettre de dégager les traits, certes différents de ceux d'aujourd'hui, des structures politiques de l'époque. L'absence de mot semblable au nôtre ne signifie pas l'absence du concept, mais une compréhension différente de la réalité.
- 19 Mais au final, l'absence des idées étatiques abstraites signifie-t-elle aussi l'absence de la réalisation pratique d'une structure politique ou sociale ? Est-ce que l'État est un concept qui attendait l'époque moderne pour être inventé<sup>74</sup> ? Cela nous amène à réfléchir à l'État comme à un *phénomène* historique. L'État devient ainsi un « phénomène changeant » [ *wandelndes Phänomen* ] qui se manifeste différemment selon l'époque<sup>75</sup>. Considérant que l'histoire humaine a connu des systèmes politiques et économiques divers, on reconnaîtra que durant chacune de ces périodes, l'État a pu exister, mais sous des formes et des articulations différentes<sup>76</sup>. C'est cette voie « pragmatique » que privilégie l'école anglo-saxonne. L'analyse de l'État en tant que phénomène passe alors par l'examen des

systèmes de résolution des conflits, des relations entre le centre et la périphérie, du fonctionnement général des institutions et de leurs agents. L'historien aura alors tout à gagner à s'appuyer sur les acquis méthodologiques et analytiques des autres sciences sociales.

- 20 Et si la (re)construction constante des concepts et le contour flou du phénomène sont toujours un sujet de débat, un début de réponse se trouvera sans doute dans notre capacité à poser de bonnes questions.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Stuart Airlie, « The Aristocracy in the Service of the State in the Carolingian Period », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 93-113.
- Stuart Airlie, Walter Pohl, Helmut Reimitz, éd. *Staat im frühen Mittelalter*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006.
- Gerd Althoff, *Die Ottonen : Königsherrschaft ohne Staat*, Stuttgart, 2000.
- Hans Hubert Anton, « Zum politischen Konzept karolingischer Synoden und zur karolingischen Brüdergemeinschaft », *Historisches Jahrbuch* 99, 1979, p. 55-132.
- Bernard S. Bachrach, *Charlemagne's Early Campaigns (768-777): a diplomatic and military analysis*, Leiden, Brill, 2013.
- Josiane Barbier, « Le fisc du royaume franc. Quelques jalons pour une réflexion sur l'État au haut Moyen Âge », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 271-285.
- Richard Bartlett, « Medieval and Modern Concepts of Race and Ethnicity », *Journal of Medieval and Early Modern Studies* 31-1, 2001, p. 39-56.
- Julia Pavón Benito, Anna K. Dulcka, « Joseph Reese Strayer (1904-1987): The Medieval State from a Cold War Perspective », *Rewriting the Middle Ages in the Twentieth Century. III. Political Theory and Practice*, Julia Pavón Benito éd., Turnhout, Brepols Publishers, 2015, p. 73-97.
- Michael Bentley, « The British State and its Historiography », *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne*, Wim Blockmans, Jean-Philippe Genet éd., Rome, École française de Rome, 1993, p. 153-168.
- Wim Blockmans, « Les origines des États modernes en Europe, XIII<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècles : état de la question et perspectives », *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne*, Wim Blockmans, Jean-Philippe Genet éd., Rome, Ecole française de Rome, 1993, p. 1-14.
- Johann Caspar Bluntschli, *Lehre vom modernen stat*, Stuttgart, J. G. Gotte, 1885.
- Karl Bosl, *Frühformen der Gesellschaft im mittelalterlichen Europa : ausgewählte Beiträge zu einer Strukturanalyse der mittelalterlichen Welt*, Wien, Oldenburg, 1964.

- Warren Brown, *Unjust Seizure : Conflict, Interest, and Authority in an Early Medieval Society*, Ithaca, Cornell University Press, 2001.
- Otto Brunner, *Land und Herrschaft : Grundfragen der territorialen Verfassungsgeschichte Südostdeutschlands im Mittelalter*, Wien, Rohrer, 1939.
- Geneviève Bühner-Thierry, *Les sociétés en Europe du milieu du VI<sup>e</sup> à la fin du IX<sup>e</sup> siècle : enjeux historiographiques, méthodologie, bibliographie commentée*, Paris, Armand Colin, 2002.
- Jörg W. Busch, *Vom Amtswalten zum Königsdienst : Beobachtungen zur "Staatsprache" des Frühmittelalters am Beispiel des Wortes administratio*, Hannover, Hahn, 2007.
- Rees Davies, « The Medieval State: The Tyranny of a Concept? », *Journal of Historical Sociology* 16-2, 2003, p. 280-300.
- Wendy Davies, Paul Fouracre, *The Settlement of Disputes in Early Medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992.
- Wendy Davies, *Property and Power in the Early Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
- Mayke De Jong, « Ecclesia and the Early Medieval Polity », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 113-133.
- Mayke De Jong, « The State of the Church: Ecclesia and Early Medieval State Formation », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 241-255.
- Philippe Depreux, « Nithard et la *res publica* : un regard critique sur le règne de Louis le Pieux », *Médiévales* 22-23, 1992, p. 149-161.
- Harold Chaloner Dowdall, « The Word "State" », *Law Quarterly Review* 39, 1923, p. 98-126.
- Harold Chaloner Dowdall, « The Notion of Estatification », *Proceedings of the Aristotelian Society*, New Series, 39, 1938, p. 19-42.
- Bruno Dumézil, *Servir l'État barbare dans la Gaule franque. Du fonctionnariat antique à la noblesse médiévale, IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Tallandier, 2013.
- Jean Durliat, *Les finances publiques de Dioclétien aux Carolingiens, 284-889*, Sigmaringen, Thorbecke, 1990.
- Sidney Ehler, « On Applying the Modern Term 'State' to the Middle Ages », *Medieval Studies Presented to Aubrey Gwynn*, Dublin, Lochlainn, 1961, p. 492-501.
- René Fédou, *L'État au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
- Paul Fouracre, « Comparing the Resources of the Merovingian and Carolingian States: Problems and Perspectives », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl, Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 287-299.
- Paul Freedman, Gabrielle M. Spiegel, « Medievalisms Old and New: The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies », *The American Historical Review* 103-3, 1998, p. 677-704.
- Johannes Fried, « Der karolingische Herrschaftsverband im 9. Jh. zwischen 'Kirche' und 'Königshaus' », *Historische Zeitschrift* 235-1, 1982, p. 1-43.
- Johannes Fried, « 'Gens' und 'regnum'. Wahrnehmungs- und Deutungskategorien politischen Wandels im frühen Mittelalter. Bemerkungen zur doppelten Theoriebindung des Historikers »,

Sozialer Wandel im Mittelalter. Wahrnehmungsformen, Erklärungsmuster, Regelungsmechanismen, Jürgen Miethke Klaus Schreiner éd., Sigmaringen, Thorbecke 1994, p. 73-104.

François-Louis Ganshof, *Frankish Institutions under Charlemagne*, Providence, Brown University Press, 1968.

Patrick J. Geary, « Vivre en conflit dans une France sans État : typologie des mécanismes de règlement des conflits (1050-1200) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 41-5, 1986, p. 1107-1133.

Patrick J. Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, Princeton, Princeton University Press, 2002.

Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Oxford, Blackwell Publishing, 2004.

Jean-Philippe Genet, « La genèse de l'État moderne. Les enjeux d'un programme de recherche », *Actes de la recherche en sciences sociales* 118, 1997, p. 3-18.

Jean-Philippe Genet, « État, État moderne, féodalisme d'état : quelques éclaircissements », *Europa e Italia. Studi in onore di Giorgio Chittolini*, Firenze, Firenze university press, 2011, p. 195-207.

Léopold Genicot, « Sur la survivance de la notion d'État dans l'Europe du Nord au haut Moyen Âge : l'emploi de *publicus* dans les sources belges antérieures à l'An Mil », *Institutionen, Kultur und Gesellschaft im Mittelalter: Festschrift für J. Fleckenstein*, Lutz Fenske, Werner Rösener Thomas Zotz éd., Sigmaringen, Thorbecke, 1984, p. 147-164.

Otto Friedrich von Gierke, *Die Staats- und Korporationslehre des Alterthums und des Mittelalters und ihre Aufnahme in Deutschland*, Berlin, 1881.

Hans-Werner Goetz, « Staatsvorstellung und Verfassungswirklichkeit in der Karolingerzeit, untersucht anhand des *regnum*-Begriffs in erzählenden Quellen », *Zusammenhänge, Einflüsse, Wirkungen. Kongressakten zum ersten Symposium des Mediävistenverbandes in Tübingen, 1984*, Jörg Fichte, Karl Heinz, Göller Bernhard Schimmelpfennig éd., Berlin, De Gruyter, 1986, p. 229-240.

Hans-Werner Goetz, « Regnum : Zum politischen Denken in der Karolingerzeit », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abteilung* 104, 1987, p. 110-189.

Hans-Werner Goetz, *Moderne Mediävistik. Stand und Perspektiven der Mittelalterforschung*, Darmstadt, Primus, 1999.

Hans-Werner Goetz, « The Perception of 'Power' and 'State' in the Early Middle Ages: the Case of the Astronomer's 'Life of Louis the Pious' », *Representations of power in Medieval Germany 800-1500*, Björn K. Weiler, Simon MacLean éd., Turnhout, Brepols, 2006, p. 15-36.

Hans-Werner Goetz, « Die Wahrnehmung von 'Staat' und 'Herrschaft' im frühen Mittelalter », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 39-59.

Hans-Werner Goetz, « Versuch einer resümierenden Bilanz », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 523-533.

Bernard Guenée, « L'histoire de l'État en France à la fin du Moyen Âge vue par les historiens français depuis cent ans », *Revue Historique* 472, 1964, p. 331-360.

Bernard Guenée, « État et nation en France au Moyen Âge », *Revue historique* 237-1, 1967, p. 17-30.

Louis Halphen, « L'idée d'État sous les Carolingiens », *Revue historique* 185, 1939, p. 59-70.

Louis Halphen, *Charlemagne et l'Empire carolingien*, Paris, A. Michel, 1995. [réimpr., 1947].

Steve Hindle, « 'When and What was the State?' Some Introductory comments », *Journal of Historical Sociology* 15, 2002, p. 63-65.

Hans J. Hummer, *Politics and power in early medieval Europe : Alsace and the Frankish Realm, 600-1000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.

Matthew Innes, *State and Society in the Early Middle Ages. The Middle-Rhine Valley, 400-1000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000.

Jörg Jarnut, « Anmerkungen zum Staat des frühen Mittelalters ; Die Kontroverse zwischen Johannes Fried und Hans-Werner Goetz », *Akkulturation : Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Dieter Hägermann, Heinrich Beck, Johannes Hoops éd., Berlin, Walter de Gruyter, 2004, p. 504-509.

Bernhard Jussen, « Staat im frühen Mittelalter ? », 'Was war das frühpiastische regnum - oder gab es im frühen Mittelalter Staaten?' 3. Joachim-Lelewel-Gespräch, 1. Juni 2010, Eduard Mühle éd., Deutsche Historische Institut Warschau, 2010.

Bernhard Jussen, Alexander Mehler, Alexandra Ernst, « A Corpus Management System for Historical Semantics », *Sprache und Datenverarbeitung. International Journal for Language Data Processing* 31-1/2, 2007, p. 81-89.

Sören Kaschke, « Zur Trennung von Reich und Herrscher in der Vorstellungswelt des 9. Jahrhunderts », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl, Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 451-469.

Hagen Keller, « Die internationale Forschung zur Staatlichkeit der Ottonenzeit », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 113-133.

Juan J. Linz, Mohammad-Saïd Darviche, William Genieys, « Construction étatique et construction nationale », *Pôle Sud* 7, 1997, p. 5-26.

Christian Lübke, « Strukturen früher slawischer Staaten », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl, Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 171-179.

Robert M. MacIver, *The Modern State*, Oxford, The Clarendon Press, 1926.

Simon MacLean, *Kingship and Politics in the Late Ninth Century. Charles the Fat and the end of the Carolingian Empire*, Cambridge, Cambridge University Press, 2003.

Christophe Majastre, « Entre objectivation de l'État et pratiques d'engagement : usages de l'étatocité chez les professionnels du droit constitutionnel en Allemagne, 1992-2000 », *6ème Congrès de l'association française de sociologie*, Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines, 2015.

Theodor Mayer, « Die Entstehung des "modernen" Staates im Mittelalter und die freien Bauern », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Germanistische Abteilung* 57, 1937, p. 210-288.

Theodor Mayer, « Die Ausbildung der Grundlagen des modernen deutschen Staates im hohen Mittelalter », *Historische Zeitschrift* 159-3, 1939, p. 457-487.

Rosamond McKitterick, « Court and Communication in the Early Middle Ages : the Frankish Kingdom under Charlemagne », *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Walter Pohl, Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 357-369.

- Christoph H. F. Meyer, « Zum Streit um den Staat im frühen Mittelalter », *Rechtsgeschichte : Zeitschrift des Max-Planck-Instituts für Europäische Rechtsgeschichte* 17, 2010, p. 164-175.
- August Nitschke, « Karolinger und Ottonen : von der 'karolingischen Staatlichkeit' zur 'Königsherrschaft ohne Staat'? », *Historische Zeitschrift* 273-1, 2001, p. 1-29.
- Charles Kay Ogden, Ivor Armstrong Richards, *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, New York, 1923.
- Steffen Patzold, « L'épiscopat du haut Moyen Âge du point de vue de la médiévisique allemande », *Cahiers de civilisation médiévale* 48, 2005, p. 341-358.
- Steffen Patzold, « Die Bischöfe im karolingischen Staat. Praktisches Wissen über die politische Ordnung im Frankenreich des 9. Jahrhunderts », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl, Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 133-163.
- Theodore F. T. Plucknett, « Words », *Cornell Law Review* 14-3, 1929, p. 263-273.
- Walter Pohl, « Staat und Herrschaft im Frühmittelalter : Überlegungen zum Forschungsstand », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl, Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 9-39.
- Walter Pohl, Veronika Wieser, éd. *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009.
- Gaines Post, *Studies in medieval legal thought; public law and the state, 1100-1322*, Princeton, Princeton University Press, 2015. [réimpr., 1964].
- Frederick Maurice Powicke, « Reflections on the Medieval State », *Transactions of the Royal Historical Society* 19, 1936, p. 1-18.
- Alfred Reginald Radcliffe-Brown, « Preface », *African Political Systems*, Meyer Fortes, Edward Evan Evans-Pritchard éd., London, Oxford University Press, 1940, p. XI-XXIII.
- Timothy Reuter, « All Quiet Except on the Western Front? The Emergence of Pre-Modern Forms of Statehood in the Central Middle Ages », *Medieval Politics and Modern Mentalities*, Timothy Reuter, Janet L. Nelson éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 432-459.
- Susan Reynolds, « The Historiography of the Medieval State », *Companion to Historiography*, Michael Bentley éd., London, Routledge, 1997, p. 109-130.
- Susan Reynolds, « There Xere States in Medieval Europe : A Response to Rees Davies », *Journal of Historical Sociology* 16-4, 2003, p. 550-555.
- Susan Reynolds, « Nations, Tribes, Peoples, and States », *Medieval Worlds* 2, 2015, p. 79-88.
- Pierre Riché, *Les Carolingiens. Une famille qui fit l'Europe*, Paris, Pluriel, 1983.
- Jorn Rüsen, « Theory of History in the Development of West German Historical Studies: A Reconstruction and Outlook », *Germanic Studies Review* 7, 1984, p. 11-25.
- Yves Sassier, « L'utilisation d'un concept romain aux temps carolingiens : la *res publica* aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles », *Médiévales* 15, 1988 p. 17-29.
- Yves Sassier, « L'utilisation du concept de *res publica* en France du Nord aux X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles », *Droits savants et pratiques françaises du pouvoir ; (11<sup>e</sup>-15<sup>e</sup> siècles)*, Jacques Krynen éd., Bordeaux, Presses Univ. de Bordeaux, 1992, p. 79-97.

Rudolf Schieffer, « Die internationale Forschung zur Staatlichkeit in der Karolingerzeit », *Der frühmittelalterliche Staat – europäische Perspektiven*, Walter Pohl, Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009, p. 43-51.

Walter Schlesinger, *Die Entstehung der Landesherrschaft : Untersuchungen vorwiegend nach mitteldeutschen Quellen*, Dresden, Baensch, 1941.

Walter Schlesinger, « Verfassungsgeschichte und Landesgeschichte », *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte* 3, 1953, p. 1-34.

Jean-Claude Schmitt, Dominique Iogna-Prat, « Trente ans d'histoire médiévale en France », *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne : actes des colloques de Sèvres (1997) et Göttingen (1998)*, Otto Gerhard Oexle, Jean-Claude Schmitt éd., Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 399-425.

Reinhard Schneider, « *Tractare de statu regni*. Bloßer Gedankenaustausch oder formalisierte Verfassungsdiskussion? », *Mediaevalia Augiensia. Forschungen zur Geschichte des Mittelalters*, Jürgen Petersohn éd., Stuttgart, 2001, p. 59-78.

Josef Semmler, « Reichsidee und kirchliche Gesetzgebung bei Ludwig dem Frommen », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 71 1960, p. 37-65.

Quentin Skinner, « The State », *Political Innovation and Conceptual Change*, Terence Ball, James Farr Russell L. Hanson éd., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1989, p. 90-131.

Quentin Skinner, « A Genealogy of the Modern State », *Proceedings of the British Academy* 162, 2009, p. 325-370.

Andrew Soergel, « Return to the Middle Ages. Income inequality and rising protest movements mirror the Medieval times », *U.S. News*. [En ligne], 2015, mis en ligne le 19 November 2015, consulté le 28 September 2017, URL : <http://www.usnews.com/news/the-report/articles/2015/11/19/us-politics-is-returning-to-the-middle-ages>.

Joseph Reese Strayer, *On the Medieval Origins of the Modern State*, Princeton, Princeton University Press, 1970.

Michel Troper, *Pour une théorie juridique de l'État*, Presses Universitaires de France, 2015.

Olivier Vallé, « Autour d'un livre. Brenda Chalfin, *Neoliberal Frontiers. An Ethnography of Sovereignty in West Africa* », *Politique africaine* 3-123, 2011, p. 137-159.

Martin Van Creveld, *The Rise and Decline of the State*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999.

Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, 1922.

Paul-Ludwig Weinacht, *Staat : Studien zur Bedeutungsgeschichte des Wortes von den Anfängen bis ins 19. Jahrhundert*, Berlin, Dunker und Humblot, 1968.

Karl Ferdinand Werner, « *Regnum* », *Lexikon des Mittelalters* 7, 1994-1995, p. 587-595.

Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse. L'essor des élites politiques en Europe*, Paris, Fayard, 1998.

Stephen D. White, « From Peace to Power : The Study of Disputes in Medieval France », *Medieval transformations : texts, power, and gifts in context*, Esther Cohen, Mayke de Jong éd., Leiden, Brill, 2001, p. 203-219.

Chris Wickham, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford, Oxford University Press, 2005.

Patrick Wormald, « Pre-modern 'State' and 'Nation' : definite or indefinite? », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl, Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 179-191.

Jan Zielonka, « BREXIT. A new narrative for the EU: a neo-medieval Europe of societal networks », *OXPOL. The Oxford University Politics Blog*. [En ligne], 2016, mis en ligne le 24 Juin 2016, consulté le 28 September 2017, URL : <http://blog.politics.ox.ac.uk/new-narrative-eu-neo-medieval-europe-societal-networks>

## NOTES

1. Les journalistes n'hésitent pas à s'emparer de cette vision « sombre » de l'histoire politique médiévale : Andrew Soergel, « Return to the Middle Ages. Income inequality and rising protest movements mirror the Medieval times », *U.S.News*. [En ligne], 2015, mis en ligne le 19 November 2015, consulté le 28 September 2017, URL : <http://www.usnews.com/news/the-report/articles/2015/11/19/us-politics-is-returning-to-the-middle-ages> ; Jan Zielonka, « BREXIT. A new narrative for the EU: a neo-medieval Europe of societal networks », *OXPOL. The Oxford University Politics Blog*. [En ligne], 2016, mis en ligne le 24 Juin 2016, consulté le 28 September 2017, URL : <http://blog.politics.ox.ac.uk/new-narrative-eu-neo-medieval-europe-societal-networks> .
2. Pour les aperçus historiographiques du débat sur l'État médiéval voir en premier lieu : Susan Reynolds, « The historiography of the medieval state », *Companion to historiography*, Michael Bentley éd., London, Routledge, 1997 ; Rees Davies, « The Medieval State: The Tyranny of a Concept ? », *Journal of Historical Sociology* 16 no. 2, 2003 ; Patrick Wormald, « Pre-modern 'State' and 'Nation' : definite or indefinite? », *Staat im frühen Mittelalter*, Stuart Airlie, Walter Pohl, Helmut Reimitz éd., Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006, p. 179-191, notamment la note 171 ; Rudolf Schieffer, « Die internationale Forschung zur Staatlichkeit in der Karolingerzeit », *Der frühmittelalterliche Staat – europäische Perspektiven*, Walter Pohl Veronika Wieser éd., Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009 ; Christoph H. F. Meyer, « Zum Streit um den Staat im frühen Mittelalter », *Rechtsgeschichte: Zeitschrift des Max-Planck-Instituts für Europäische Rechtsgeschichte* 17, 2010.
3. A quelques exceptions près, ce sont les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles qui sont proposés comme l'époque de l'apparition du concept étatique: Walter Pohl, « Staat und Herrschaft im Frühmittelalter : Überlegungen zum Forschungsstand », *Staat im frühen Mittelalter...*, éd. cit., p. 10-11 ; Gaines Post, *Studies in medieval legal thought ; public law and the state, 1100-1322*, Princeton, Princeton University Press, 2015, [réimpr., 1964], p. 12-19. Cette position est ensuite réfutée par Quentin Skinner qui voit le début de la séparation de *status* de la personnalité du roi plutôt dans la deuxième moitié du XVI<sup>e</sup> siècle : Quentin Skinner, « The State », *Political innovation and conceptual change*, Terence Ball, James Farr, Russell L. Hanson éd., Cambridge ; New York, Cambridge University Press, 1989, p. 104. Dans cette optique l'auteur fait la distinction entre le *status regis* (status de majesté) et le *status regni / status rei publicae* : *Ibid.*, p. 102-112. Au final ce sont les XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle qui deviennent, selon lui, l'apogée de la formation du concept de l'État : *Ibid.*, p. 121-123. On retrouve la même séparation (*status regis* et *status regni / status reipublicae*) chez Bernard Guenée qui situe l'apparition de l'État moderne vers la fin du XV<sup>e</sup> ou le début du XVI<sup>e</sup> siècle : Bernard Guenée, « État et nation en France au Moyen Âge », *Revue historique* 237 no. 1, 1967, p. 18.

4. La liste des critères possibles varie selon les historiens. On trouvera quelques résumés de ces éventuelles caractéristiques dans Susan Reynolds, « The historiography... », art. cit., p. 114 ; Walter Pohl, « Staat und Herrschaft... », art. cit., p. 10-11 ; Sidney Ehler, « On Applying the Modern Term 'State' to the Middle Ages », *Medieval Studies Presented to Aubrey Gwynn*, Dublin, 1961, p. 496.
5. Sur les « racines allemandes » des réflexions autour du concept de l'État et notamment celui de l'époque médiévale Patrick J. Geary, *The myth of nations : the medieval origins of Europe*, Princeton, Princeton University Press, 2002, p.1-14 ; Wim Blockmans, « Les origines des États modernes en Europe, XIII-XVIII<sup>e</sup> siècles: état de la question et perspectives », *Visions sur le développement des États européens. Théories et historiographies de l'État moderne*, Wim Blockmans, Jean-Philippe Genet éd., Rome, Ecole française de Rome, 1993, p. 1-6 ; Hagen Keller, « Die internationale Forschung zur Staatlichkeit der Ottonenzeit », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., p. 117-131.
6. L'expression *Allgemeine Staatslehre* elle-même pose quelques problèmes de traduction : Michel Troper, *Pour une théorie juridique de l'État*, Presses Universitaires de France, 2015, p. 241, note 3.
7. Otto Friedrich von Gierke, *Die Staats- und Korporationslehre des Alterthums und des Mittelalters und ihre Aufnahme in Deutschland*, Berlin, 1881, notamment p. 515-538.
8. Il souligne également que le droit public et le droit privé ne sont pas encore séparés et que le pouvoir royal est exercé en tant que droit « familial » : Johann Caspar Bluntschli, *Lehre vom modernen stat*, Stuttgart, 1885, p. 42-52, 64-68.
9. Pour quelques repères historiographiques et le rôle de ces écoles dans l'étude de l'État médiéval : Hagen Keller, « Die internationale Forschung... », art. cit., notamment p. 115, notes 7 et 10.
10. Ou plus précisément *der aristokratische Personenverbandsstaat* : Theodor Mayer, « Die Entstehung des 'modernen' Staates im Mittelalter und die freien Bauern », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte. Germanistische Abtheilung* 57, 1937 ; *Idem.*, « Die Ausbildung der Grundlagen des modernen deutschen Staates im hohen Mittelalter », *Historische Zeitschrift* 159 no. 3, 1939. Pour une traduction française de *Personenverbandsstaat* Stefan Patzold propose « État fondé sur la domination personnelle du roi sur quelques grands aristocrates » : Steffen Patzold, « L'épiscopat du haut Moyen Âge du point de vue de la médiévistique allemande », *Cahiers de civilisation médiévale* 48, 2005, p. 341-342.
11. Max Weber, *Wirtschaft und Gesellschaft*, Tübingen, 1922, p. 28-31. Le concept de *Herrschaft* n'a pas eu un grand succès ni parmi les médiévistes anglais, ni parmi leurs homologues français, qui préfèrent parler plutôt du *pouvoir*: Steffen Patzold, « Die Bischöfe im karolingischen Staat. Praktisches Wissen über die politische Ordnung im Frankenreich des 9. Jahrhunderts », *Staat im frühen Mittelalter...* éd. cit., p. 135-136, notes 15-16.
12. Otto Brunner, *Land und Herrschaft : Grundfragen der territorialen Verfassungsgeschichte Südostdeutschlands im Mittelalter*, Wien, Rohrer, 1939 ; Walter Schlesinger, « Verfassungsgeschichte und Landesgeschichte », *Hessisches Jahrbuch für Landesgeschichte* 3, 1953 ; Karl Bosl, *Frühformen der Gesellschaft im mittelalterlichen Europa : ausgewählte Beiträge zu einer Strukturanalyse der mittelalterlichen Welt*, Wien, 1964.
13. « Der germanisch-deutsche Staat ist Herrschaft » : Walter Schlesinger, *Die Entstehung der Landesherrschaft : Untersuchungen vorwiegend nach mitteldeutschen Quellen*, Dresden, Baensch, 1941, p. 113.

14. Pour des aperçus des travaux anglais consulter en premier lieu : Michael Bentley, « The British state and its historiography », *Visions sur le développement des États...* éd. cit., p. 179-191.
15. Voir *Ibid.*, p. 180.
16. Joseph Reese Strayer, *On the medieval origins of the modern state*, Princeton, Princeton University Press, 1970. Pour les travaux du début du siècle sur le concept de l'État : Harold Chaloner Dowdall, « The Word "State" », *Law Quarterly Review* 39, 1923. Robert M. MacIver, *The modern state*, Oxford, The Clarendon Press, 1926. Theodore F. T. Plucknett, « Words », *Cornell Law Review* 14 no. 3, 1929, p. 267-269. Frederick Maurice Powicke, « Reflections on the medieval state », *Transactions of the Royal Historical Society* XIX, 1936.
17. Joseph Reese Strayer, *On the medieval origins...*, op. cit., p. 10.
18. *Ibid.*, p. 113.
19. Voir Julia Pavón Benito Anna K. Dulcka, « Joseph Reese Strayer (1904–1987) : The Medieval State from a Cold War Perspective », *Rewriting the Middle Ages in the Twentieth Century, III. Political Theory and Practice*, Julia Pavón Benito éd., Turnhout, Brepols Publishers, 2015. Sur le travail de Joseph Strayer et son influence voir également Paul Freedman Gabrielle M. Spiegel, « Medievalisms Old and New : The Rediscovery of Alterity in North American Medieval Studies », *The American Historical Review* 103 no. 3, 1998, p. 686-690 ; Patrick Wormald, « Pre-modern 'State' and 'Nation'... », art. cit., p. 180-182.
20. Patrick J. Geary, « Vivre en conflit dans une France sans État : typologie des mécanismes de règlement des conflits (1050-1200) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations* 41 no. 5, 1986.
21. Gaines Post, *Studies in medieval legal thought...*, op. cit., p. 248-249.
22. *Ibid.*, p. 248, et aussi p. 301.
23. Bernard Guenée, « L'histoire de l'État en France à la fin du Moyen Âge vue par les historiens français depuis cent ans », *Revue Historique* 472, 1964, p. 339
24. *Ibid.*, p. 339. Un aperçu de la médiévistique française des dernières décennies du XX<sup>e</sup> siècle montre que l'État est absent des principaux sujets de recherche : Jean-Claude Schmitt, Dominique Iogna-Prat, « Trente ans d'histoire médiévale en France », *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne : actes des colloques de Sèvres (1997) et Göttingen (1998)*, Otto Gerhard Oexle, Jean-Claude Schmitt éd., Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.
25. Louis Halphen, « L'idée d'État sous les Carolingiens », *Revue Historique* 185, 1939.
26. *Idem.*, *Charlemagne et l'Empire carolingien*, Paris, A. Michel, 1995, [réimpr., 1947], p. 141-142, 156, 159. Pour la même période historique cette position est commune pour bien d'autres historiens francophones : Robert Folz, *L'idée d'Empire en Occident du V<sup>e</sup> au XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 1953, p. 25-46 ; François-Louis Ganshof, *Frankish institutions under Charlemagne*, Providence, Rhode Island, Brown University Press, 1968, p. 3-26 ; Pierre Riché, *Les Carolingiens : Une famille qui fit l'Europe*, Paris, Pluriel, 1983, p. 130-135.
27. Bernard Guenée, « État et nation en France... », art. cit., p. 18. Bien que dans ses travaux il se concentre davantage sur le début de l'État moderne, Bernard Guenée reste, dans la recherche française de cette période, un des plus grands spécialistes du sujet : *Idem.*, « L'histoire de l'État en France... », art. cit. ; *Idem.*, « Y a-t-il un État des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles? », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 1971.
28. Cf. *Idem.*, « L'histoire de l'État en France... », art. cit., p. 344-345.
29. Voir Patrick J. Geary, *The myth of nations...*, op. cit., p.1-14. Rees Davies, « The Medieval State... », art. cit., p. 281-282. Wim Blockmans, « Les origines des États modernes... », art. cit., p. 1-6.

30. Steve Hindle, « 'When and What was the State?' Some Introductory comments », *Journal of Historical Sociology* 15, 2002.
31. « An organization of human society within a more or less fixed area in which the ruler or governing body more or less successfully controls the legitimate use of force », Susan Reynolds, « The historiography... », art. cit., p. 110.
32. Eadem., « There were States in Medieval Europe : A Response to Rees Davies », *Journal of Historical Sociology* 16 no. 4, 2003.
33. Rees Davies, « The Medieval State... », art. cit..
34. Voir Jorn Rüsen, « Theory of History in the Development of West German Historical Studies: A Reconstruction and Outlook », *Germanic Studies Review* 7, 1984, p. 14-18.
35. Voir Jörg Jarnut, « Anmerkungen zum Staat des frühen Mittelalters ; Die Kontroverse zwischen Johannes Fried und Hans-Werner Goetz », *Akkulturation: Probleme einer germanisch-romanischen Kultursynthese in Spätantike und frühem Mittelalter*, Dieter Hägermann, Heinrich Beck, Johannes Hoops éd., Berlin, New-York, Walter de Gruyter, 2004. Sur les échos des débats entre Fried et Goetz dans l'historiographie anglophone voir Mayke De Jong, « Ecclesia and the early medieval polity », *Staat im frühen Mittelalter...*, éd. cit., p. 113-115.
36. Johannes Fried, « Der karolingische Herrschaftsverband im 9. Jh. zwischen ' Kirche ' und ' Königshaus ' », *Historische Zeitschrift* 235 no. 1, 1982. Ce travail est poursuivi dans Idem., « 'Gens' und 'regnum'. Wahrnehmungs- und Deutungskategorien politischen Wandels im frühen Mittelalter. Bemerkungen zur doppelten Theoriebindung des Historikers », *Sozialer Wandel im Mittelalter. Wahrnehmungsformen, Erklärungsmuster, Regelungsmechanismen*, Jürgen Miethke, Klaus Schreiner éd., Sigmaringen, Thorbecke, 1994.
37. Les travaux sur l'influence de l'*Ecclesia* sur l'organisation politique du premier Moyen Âge, et notamment dans le contexte de la notion *imperium*, sont nombreux et leur analyse mérite une étude spéciale. On ne mentionnera ici que quelques pistes : Josef Semmler, « Reichsidee und kirchliche Gesetzgebung bei Ludwig dem Frommen », *Zeitschrift für Kirchengeschichte* 71 1960 ; Hans Hubert Anton, « Zum politischen Konzept karolingischer Synoden und zur karolingischen Brüdergemeinschaft », *Historisches Jahrbuch* 99, 1979 ; Mayke de Jong, « Ecclesia and the early medieval polity », *Staat im frühen Mittelalter...*, éd. cit.. Mayke de Jong, « The state of the church: ecclesia and early medieval state formation », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit.. La dimension « ethnique » des constructions étatiques médiévales bien prononcée dans le concept moderne de l'*État-nation* mérite également une recherche ciblée et ne pourra que compléter cet aperçu historiographique. Quelques indications préliminaires pourront être trouvées chez Richard Bartlett, « Medieval and Modern Concepts of Race and Ethnicity », *Journal of Medieval and Early Modern Studies* 31 no. 1, 2001 et chez Patrick J. Geary, *The myth of nations...*, op.cit., p. 49-53.
38. Hans-Werner Goetz, « Regnum : Zum politischen Denken in der Karolingerzeit », *Zeitschrift der Savigny-Stiftung für Rechtsgeschichte, Germanistische Abteilung* 104, 1987. Ce travail a été précédé par un bref article : Idem., « Staatsvorstellung und Verfassungswirklichkeit in der Karolingerzeit, untersucht anhand des regnum-Begriffs in erzählenden Quellen », *Zusammenhänge, Einflüsse, Wirkungen. Kongressakten zum ersten Symposium des Mediävistenverbandes in Tübingen, 1984*, Jörg Fichte, Karl Heinz Göller, Bernhard Schimmelpfennig éd., Berlin, New York, De Gruyter, 1986. Sur la mise au point récente de la position de Goetz voir Idem., « Die Wahrnehmung von 'Staat' und 'Herrschaft' im frühen Mittelalter », *Staat im frühen Mittelalter...*, op. cit. ; Idem., « The

- perception of 'power' and 'state' in the Early Middle Ages : the case of the Astronomer's 'Life of Louis the Pious' », *Representations of power in Medieval Germany 800-1500*, Björn K. Weiler, Simon MacLean éd., Turnhout, Brepols, 2006.
39. Hans-Werner Goetz. « The perception of 'power' and 'state'... », art. cit., p. 17.
40. Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse. L'essor des élites politiques en Europe*, Paris, Fayard, 1998, p. 146. Voir également la définition de *regnum* proposée par Karl Ferdinand Werner pour LexMA : « Regnum », *Lexikon des Mittelalters*, Liselotte Lutz éd., München, Artemis Verlag, 1994-1995, spécialement p. 587.
41. Karl Ferdinand Werner, *Naissance de la noblesse...*, op.cit., p. 175.
42. Voir Jörg Jarnut, « Anmerkungen zum Staat... », art. cit., p. 504, 507 ; Paul Fouracre, « Comparing the resources of the Merovingian and Carolingian states : problems and perspectives », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., p. 288.
43. Voir Chris Wickham, *Framing the Early Middle Ages. Europe and the Mediterranean, 400-800*, Oxford, Oxford University Press, 2005, p. 56-57. Timothy Reuter, « All quiet except on the Western Front? The emergence of pre-modern forms of statehood in the central Middle Ages », *Medieval politics and modern mentalities*, Timothy Reuter, Janet L. Nelson éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2006, p. 437. Rosamond McKitterick, « Court and communication in the early Middle Ages : the Frankish kingdom under Charlemagne », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., p. 357-358.
44. Voir Hans J. Hummer, *Politics and power in early medieval Europe : Alsace and the Frankish Realm, 600-1000*, Cambridge, UK, Cambridge University Press, 2005, p. 2, 8.
45. Simon MacLean, *Kingship and politics in the late ninth century. Charles the Fat and the end of the Carolingian Empire*, Cambridge, 2003; Stuart Airlie, « The aristocracy in the service of the state in the Carolingian period », *Staat im frühen Mittelalter...*, éd. cit..
46. Wendy Davies, Paul Fouracre, *The settlement of disputes in early Medieval Europe*, Cambridge, Cambridge University Press, 1992 ; Warren Brown, *Unjust seizure : conflict, interest, and authority in an early medieval society*, Ithaca, Cornell University Press, 2001 ; Stephen D. White, « From Peace to Power : The Study of Disputes in Medieval France », *Medieval transformations : texts, power, and gifts in context*, Esther Cohen, Mayke de Jong éd., Leiden, Brill, 2001.
47. Voir Wendy Davies, Paul Fouracre, *Property and power in the early Middle Ages*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p. 260-261 ; Matthew Innes, *State and society in the early Middle Ages. The middle-Rhine valley, 400-1000*, Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 4-12, 251-255 ; Rees Davies, « The Medieval State... », art.cit., p. 286-287, 293. Dans son dernier ouvrage Bernard Bachrach évite soigneusement, sur l'ensemble de plus de 700 pages, d'utiliser le mot « État » [State] lui préférant le *regnum* : Bernard S. Bachrach, *Charlemagne's early campaigns (768-777) : a diplomatic and military analysis*, Leiden, Brill, 2013.
48. René Fédou, *L'État au Moyen Âge*, Paris, Presses universitaires de France, 1971.
49. Jean Durliat, *Les finances publiques de Dioclétien aux Carolingiens, 284-889*, Sigmaringen, Thorbecke, 1990.
50. Léopold Genicot, « Sur la survivance de la notion d'État dans l'Europe du Nord au haut Moyen Âge : l'emploi de publicus dans les sources belges antérieures à l'An Mil », *Institutionen, Kultur und Gesellschaft im Mittelalter : Festschrift für J. Fleckenstein*, Lutz Fenske, Werner Rösener, Thomas Zotz éd., Sigmaringen, Thorbecke, 1984 ; Yves Sassier, « L'utilisation d'un concept romain aux temps carolingiens : la *res publica* aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles », *Médiévales* 15, 1988 ; *Idem.*, « L'utilisation du concept de *res publica* en France du Nord aux X<sup>e</sup>, XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles », *Droits savants et pratiques françaises du pouvoir ; (11e-15e*

siècles), Jacques Krynen éd., Bordeaux, Presses Universitaire de Bordeaux, 1992 ; Philippe Depreux, « Nithard et la *res publica* : un regard critique sur le règne de Louis le Pieux », *Médiévales* 22-23, 1992.

51. Jean-Philippe Genet, « La genèse de l'État moderne. Les enjeux d'un programme de recherche », *Actes de la recherche en sciences sociales* 118, 1997. Dans le contexte de la construction des idées étatiques voir également son récent article : *Idem.*, « État, État moderne, féodalisme d'état : quelques éclaircissements », *Europa e Italia. Studi in onore di Giorgio Chittolini*, Firenze, Firenze university press, 2011.

52. Stuart Airlie, Walter Pohl, Helmut Reimitz, éd., *Staat im frühen Mittelalter*, Wien, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2006 ; Walter Pohl, Veronika Wieser, éd., *Der frühmittelalterliche Staat - europäische Perspektiven*, Wien, Verlag der Österreichische Akademie der Wissenschaften, 2009.

53. Reinhard Schneider, « Tractare de statu regni. Bloßer Gedankenaustausch oder formalisierte Verfassungsdiskussion? », *Mediaevalia Augiensia. Forschungen zur Geschichte des Mittelalters*, Jürgen Petersohn éd., Stuttgart, 2001 ; Jörg W. Busch, *Vom Amtswalten zum Königsdienst : Beobachtungen zur "Staatsprache" des Frühmittelalters am Beispiel des Wortes administratio*, Hannover, Hahn, 2007.

54. Geneviève Bühner-Thierry, *Les sociétés en Europe du milieu du VI<sup>e</sup> à la fin du IX<sup>e</sup> siècle : enjeux historiographiques, méthodologie, bibliographie commentée*, Paris, Armand Colin, 2002, p. 12, 128-133.

55. Les critères suivants sont mis en évidence : souveraineté politique et territoriale, monopole de la contrainte physique, pouvoir centralisé, voir Hagen Keller, « Die internationale Forschung... », art.cit., p. 122.

56. Gerd Althoff, *Die Ottonen : Königsherrschaft ohne Staat*, Stuttgart, 2000. Cependant, selon l'auteur, cela n'est pas le cas des Carolingiens. Sur ce point voir August Nitschke, « Karolinger und Ottonen : von der "karolingischen Staatlichkeit" zur "Königsherrschaft ohne Staat"? », *Historische Zeitschrift* 273 no. 1, 2001.

57. Josiane Barbier, « Le fisc du royaume franc. Quelques jalons pour une réflexion sur l'État au haut Moyen Âge », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit.

58. Bruno Dumézil, *Servir l'État barbare dans la Gaule franque. Du fonctionnariat antique à la noblesse médiévale, IV<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Tallandier, 2013.

59. Stuart Airlie, « The aristocracy in the service of the state... », art. cit., p. 93-95.

60. Martin Van Creveld, *The rise and decline of the state*, Cambridge, Cambridge University Press, 1999, p. 1 ; Alfred Reginald Radcliffe-Brown, « Preface », *African Political Systems*, Meyer Fortes, Edward Evan Evans-Pritchard éd., London, Oxford University Press, 1940, p. XXIII.

61. Cf. Sören Kaschke, « Zur Trennung von Reich und Herrscher in der Vorstellungswelt des 9. Jahrhunderts », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., p. 454 ; Gaines Post, *Studies in medieval legal thought...*, op. cit., p. 7, 301.

62. Dans le contexte plus large, cela nous renvoie inévitablement au *Begriffsgeschichte* et notamment aux travaux de Reinhard Koselleck.

63. Ce processus est brillamment démontré par Quentin Skinner : Quentin Skinner, « A genealogy of the modern state », *Proceedings of the British Academy* 162, 2009, p. 121-126. Voir également Bernard Guenée, « L'histoire de l'État en France... », art. cit. ; Paul-Ludwig Weinacht, *Staat : Studien zur Bedeutungsgeschichte des Wortes von den Anfängen bis ins 19. Jahrhundert*, Berlin, Dunker und Humblot, 1968.

64. Cf. Bernhard Jussen, « Staat im frühen Mittelalter ? », *Was war das frühpiastische regnum – oder gab es im frühen Mittelalter Staaten ?*, 3. Joachim-Lelewel-Gespräch, 1. Juni 2010, Eduard Mühle éd., Deutsche Historische Institut, Warschau, 2010.
65. Sur le problème de la traduction de *Staatlichkeit* dans les autres langues : Hagen Keller, « Die internationale Forschung... », art.cit., p. 113-117, 121 (note 38), 130 (note 77).
66. Par exemple, dans la langue russe la notion ГОСУДАРСТВЕННОСТЬ apparaît déjà au XVIII<sup>e</sup> siècle dans le contexte des débats autour de la « théorie normande » des origines de l'État russe. Sur ce point : Christian Lübke, « Strukturen früher slawischer Staaten », *Ibid.*, p. 171-172 et la note 8 ; Oleg Kharkhordin, « What Is the State? The Russian Concept of Gosudarstvo in the European Context », *History and Theory* 40 no. 2, 2001, p. 213-229.
67. Voir Julia M.H. Smith, « 'Carrying the cares of state' : gender perspectives on Merovingian 'Staatlichkeit' », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., particulièrement p. 228-229. Déjà au début du XX<sup>e</sup> siècle, Harold Chaloner Dowdall propose le terme *estatification* centré plus sur l'aspect dynamique. L'*estatification* est vue comme un processus d'union des intérêts de plusieurs personnes à un ensemble unique à l'échelle de l'État : Harold Chaloner Dowdall, « The Notion of Estatification », *Proceedings of the Aristotelian Society*, New Series 39, 1938, p. 36-42.
68. Pour ne citer que quelques-uns : Juan J. Linz, Mohammad-Saïd Darviche, William Genieys, « Construction étatique et construction nationale », *Pôle Sud* 7, 1997, p. 10 ; Olivier Vallé, « Autour d'un livre. Brenda Chalfin, *Neoliberal Frontiers. An Ethnography of Sovereignty in West Africa* », *Politique africaine* 3 no. 123, 2011, p. 142 ; Christophe Majastre, « Entre objectivation de l'État et pratiques d'engagement : usages de l'étaticité chez les professionnels du droit constitutionnel en Allemagne, 1992-2000 », *6ème Congrès de l'association française de sociologie*, Université de Versailles Saint-Quentin en Yvelines, 2015.
69. Regine Le Jan, « *Timor, amicitia, odium* : les liens politiques à l'époque mérovingienne », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., p. 217, 225 ; Josiane Barbier, « Le fisc du royaume franc... », art. cit., p. 272-273, 275 sq.
70. Le mot *estatalidad* pour la langue espagnole est proposé par Carlos Estepa Díez. Cité d'après Hans-Werner Goetz, « Versuch einer resümierenden Bilanz », *Der frühmittelalterliche Staat...*, éd. cit., p. 526. Pour le néologisme italien *statualità* : Christian Lübke, « Strukturen früher slawischer Staaten », art. cit., p. 130 et la note 77.
71. L'idée de séparation entre le *phénomène* et le *concept* qui se construit autour n'est certainement pas nouvelle. Il semble toutefois qu'elle soit regrettamment peu prononcée et encore moins entendue dans l'étude de l'État médiéval : Susan Reynolds, « The historiography of the medieval state... », art. cit., p. 111-112 ; Hans-Werner Goetz, *Moderne Mediävistik. Stand und Perspektiven der Mittelalterforschung*, Darmstadt, Primus, 1999, p. 181.
72. Susan Reynolds nous livre une réflexion très stimulante sur la nécessité de la séparation entre le mot, le concept et le phénomène, Susan Reynolds, « Nations, Tribes, Peoples, and States », *Medieval Worlds* 2, 2015, p. 80. Elle s'inspire du travail des linguistes Charles Kay Ogden et Ivor Armstrong Richards : Charles Kay Ogden, Ivor Armstrong Richards, *The Meaning of Meaning : A Study of the Influence of Language upon Thought and of the Science of Symbolism*, New York, 1923.
73. Les années 2000 confirment l'intérêt croissant des historiens pour ce type de méthode dans l'étude du discours politique. Par exemple le projet « Political Language in the Middle Ages » mené par Bernhard Jussen à Goethe-Universität, Frankfurt : Bernhard Jussen, Alexander Mehler, Alexandra Ernst, « A Corpus Management System for Historical Semantics », *Sprache und Datenverarbeitung. International Journal for Language Data Processing*

31 no. 1-2, 2007. Sans oublier le programme européen sur le développement de l'État moderne « Signs and States : Semiotics of the Modern State » (Université Paris I, European Research Council, 2009-2015) sous la direction de Jean-Philippe Genet.

74. Cf. Matthew Innes, *State and society...*, *op.cit.*, p. 255.

75. Hans-Werner Goetz, *Moderne Mediävistik...*, *op.cit.*, p. 181.

76. Cf. Ernest Gellner, *Nations and Nationalism*, Oxford, Blackwell Publishing, 2004, p. 5.

## RÉSUMÉS

L'existence de l'État médiéval est sujet à débat. Les temps prémodernes ne semblent disposer ni du mot ni de l'organisation matérielle de l'État dans notre compréhension actuelle. L'aperçu des différentes historiographies nationales de plus d'un siècle nous montre que le concept « État » se forme progressivement, influencé par le contexte politique et méthodologique propre à chaque pays. Les principales directions de recherche permettent de conclure qu'il existe une nécessité de précision de l'objet d'étude, l'État en tant que concept analytique et en tant que phénomène historique. Cette séparation doit permettre aussi bien de porter un regard neuf sur les différentes théories concurrentes que de préciser l'appareil méthodologique des futures recherches.

## INDEX

**Mots-clés** : historiographie, histoire politique, concept étatique, État médiéval

**Keywords** : historiography, political history, concept of State, medieval State

**Parole chiave** : storiografia, storia politica, concetto di Stato, Stato medievale

**indexmodernes** Gierke (Otto), Bluntschli (Johann Caspar), Weber (Max), Brunner (Otto), Schlesinger (Walter), Bosl (Karl), Strayer (Joseph), Geary (Patrick), Halphen (Louis), Guenée (Bernard), Reynolds (Susan), Davies (Rees), Fried (Johannes), Goetz (Hans-Werner), Werner (Karl Ferdinand), Fédou (René), Durliat (Jean), Genet (Jean-Philippe), Schneider (Reinhard), Busch (Jörg), Bühner-Thierry (Geneviève), Josiane Barbier (Josiane), Dumézil (Bruno), Oxford Discussion Group on the State, École des Annales, Österreichischen Akademie der Wissenschaften

## AUTEUR

**ANDREY GRUNIN**

CIHAM – UMR 5648, Université Lyon 2

---

# Charles IV : l'empereur germanique devenu « Père de la Patrie » tchèque

Quentin Dylewski

---

- <sup>1</sup> En 2005, Charles IV de Luxembourg (1346-1378) a été élu « plus grand Tchèque » de tous les temps dans une enquête organisée par la télévision nationale tchèque, devant les grands « héros » de l'indépendance que sont Tomáš G. Masaryk et Václav Havel. Bien entendu, le peu de scientificité de ce sondage n'incite pas à le prendre trop au sérieux. Cependant, le nombre considérable de votants (256 638, dont 68 713 ont accordé leur suffrage à Charles) montre bien que ce résultat n'est pas sans signification, et le grand succès d'audience (1 700 000 téléspectateurs) que l'émission a remporté est aussi révélateur quant à l'attrait de ce thème sur le public tchèque<sup>1</sup>. L'ampleur des cérémonies célébrant le 700<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance en 2016 confirme l'engouement suscité par cette figure historique. Or, même si Charles de Luxembourg a depuis longtemps intégré le Panthéon dans l'imaginaire tchèque, une telle prééminence, récente au demeurant<sup>2</sup>, ne va pas de soi pour un empereur germanique et roi de Bohême issu par son père d'une famille étrangère au pays, d'autant qu'il est rare (en Europe de l'Ouest, du moins) que des figures politiques aussi anciennes occupent les premiers rangs dans les mythologies collectives. Porteur d'un héritage à la fois « slave » et germanique, Charles fait l'objet de constructions mémorielles différentes et n'occupe évidemment pas la même place dans l'imaginaire tchèque et allemand. Son règne n'a longtemps pas été évalué de la même manière dans les historiographies nationales, étant vu tantôt comme celui d'un « empereur des prêtres » (*Pfaffenkaiser*) ou d'un « parâtre de l'Empire » (*Stiefvater des Reiches*) par les uns, tantôt comme celui du Père de la Patrie (*Otec Vlasti*) par les autres<sup>3</sup>. Considéré comme purement « tchèque » en dépit de son ascendance paternelle qui le rattache aux marges des mondes français et germanique et de son éducation auprès du roi de France (à qui il doit son nom, ayant été baptisé Venceslas à sa naissance), Charles, qui ne retrouve sa Bohême natale qu'à l'âge de dix-huit ans, est associé par les Tchèques à une sorte d'Âge d'or perdu qui voyait Prague capitale de l'Empire et l'une des plus importantes cités d'Europe, d'où sa place privilégiée dans la construction de leur histoire nationale ainsi que dans ses différentes réécritures. On peut néanmoins s'interroger sur l'origine et l'évolution de l'image de ce souverain tchèque et sur les causes de son aura

actuelle, ainsi que sur l'usage politique qui en est fait. Il est en effet évident que son omniprésence, sur tous les types de support possibles, ne peut s'expliquer que par la possibilité de lui faire incarner aujourd'hui des valeurs, des symboles, des représentations qui tiennent à cœur aux Tchèques.

## Charles IV, initiateur de son propre prestige

- 2 Les qualités de metteur en scène de Charles IV, ainsi que sa capacité à produire de son vivant un discours autour de la figure du roi et empereur, méritent d'être analysées tant il existe de permanences avec l'image positive dont il bénéficie actuellement. Premier atout : Charles se présente comme un souverain bâtisseur et, de fait, le territoire tchèque se trouve encore aujourd'hui marqué de son empreinte. Nombreuses sont les villes et les forteresses fondées par lui, allant jusqu'à pérenniser son nom comme Karlovy Vary ou Karlštejn, conçu comme un reliquaire pour abriter les bijoux impériaux et royaux. Cependant, Charles est surtout le fondateur de la Nouvelle Ville de Prague et le souverain qui a fait de celle-ci une capitale impériale, la dotant d'une université qui porte aujourd'hui son nom<sup>4</sup>, d'une nouvelle cathédrale (du moins cette dernière lui est-elle systématiquement associée bien que la première pierre ait été posée sous le règne de son père Jean), d'un nouveau pont (renouant ainsi avec l'antique tradition de *pontifex*) ... En somme, il laisse un héritage matériel tel qu'il est impossible de l'ignorer : l'église Notre-Dame et Saint-Charlemagne de Karlov, Karlovo Naměsti (renommée ainsi en 1848 et où se déroulait annuellement sous son règne l'ostension de reliques et des bijoux impériaux et royaux), le Pont Charles (qui porte son nom depuis 1870) sont des marqueurs symboliques forts<sup>5</sup>. Même le « Mur de la Faim », tout en rappelant les difficultés économiques de son règne, trouve finalement une connotation positive puisque Charles aurait utilisé sa construction pour donner du travail aux habitants de sa ville ... La toponymie et le paysage pragois rappellent donc cette dimension de son règne, phénomène amplifié par la multiplication au cours du XIX<sup>e</sup> siècle de monuments lui rendant hommage.
- 3 Prague devient aussi sous son impulsion un centre artistique et culturel attirant sculpteurs et architectes, peintres et hommes de plume, ce qui laisse des traces également dans les écrits. Charles, auteur d'une autobiographie<sup>6</sup>, ne manque pas non plus de se placer en défenseur de la langue tchèque<sup>7</sup>, cherchant systématiquement à associer les symboles du royaume de Bohême et de l'Empire. Les chroniqueurs de ces milieux curiaux ont bien évidemment contribué à laisser à la postérité une image positive de leur protecteur, roi sage et érudit sachant bien s'entourer, préférant la diplomatie aux armes, homme de paix, souverain humble et pieux approuvé par Dieu, héritier à la fois des traditions přemyslides par sa mère et carolingiennes par son père. Cette confection d'une image de roi-idéal médiéval semble avoir réussi au-delà de tout espoir puisqu'elle continue à largement influencer la manière dont est représenté Charles aujourd'hui. Un reliquat de ce patronage littéraire occupe une place particulièrement intéressante en ce qui nous concerne : la mention de Charles comme « *Pater Patriae* » dans les discours qui ont accompagné son hommage funèbre<sup>8</sup>. Évidemment référence antique, cette expression a été largement réutilisée au XIX<sup>e</sup> siècle pour faire de Charles l'« *Otec Vlasti* ».

## Charles IV, du Moyen Âge à nos jours

- 4 Charles conserve à l'époque moderne une certaine aura pendant le règne des Habsbourg, aidé en cela par son catholicisme exemplaire<sup>9</sup>. C'est cependant bien au moment du Réveil national que la figure du Père de la Patrie prend toute son ampleur, notamment grâce aux travaux de František Palacký<sup>10</sup>. Ce dernier a d'ailleurs lui aussi reçu le surnom de « Père de la Patrie », mais dans le sens légèrement différent d'« *Otec národa* », qui revêt une dimension plus intime et spirituelle là où Charles est investi d'un rôle de père fondateur de l'État tchèque<sup>11</sup>. Le souvenir d'un Âge d'or passé d'un État qui n'est plus, permettant de se rattacher aux traditions des Přemyslides, puis des Luxembourg, est en effet très utile pour prétendre refonder une continuité politique. La Bohême est gouvernée par les Habsbourg depuis 1526, et a perdu ses velléités d'autonomie à la Montagne Blanche en 1620. Pour les instigateurs de ce Réveil National, l'histoire médiévale est donc un enjeu de taille<sup>12</sup>. Dans la conception de l'histoire de František Palacký, qui fait de l'affrontement entre Tchèques et Allemands un moteur de l'histoire nationale et pense la Bohême comme un pont possible entre les deux ethnies, Charles IV est un souverain important, d'autant plus facile à mobiliser qu'il est vu comme celui qui a donné la primauté à la Bohême au sein de l'Empire et que la Bulle d'Or de 1356 est alors regardée comme un succès national<sup>13</sup>. Apprécié par une partie des Allemands de Bohême au nom d'une forme de *Landespatriotismus*<sup>14</sup>, Charles IV devient peu à peu une pomme de discorde entre Tchèques et Allemands, chacun cherchant à se le rattacher<sup>15</sup>.
- 5 La mise en place d'une sorte de mémoire de combat exaltant la spécificité tchèque aboutit cependant chez certains à une mise à l'écart d'un empereur jugé trop « allemand » et trop poussé au compromis. D'autres figures sont utilisées par les nationalistes « intégraux » ou par les panslaves. Les mythes fondateurs et surtout l'épopée hussite semblent être les thèmes privilégiés des artistes du Réveil National, qui jouent un rôle primordial dans la constitution des identités d'Europe centrale<sup>16</sup>, occupant somme toute une place bien plus grande que Charles IV<sup>17</sup>. À titre d'exemple, ce dernier est assez peu présent dans l'œuvre d'Alfons Mucha, très engagé dans ce processus de lutte identitaire. Seules deux représentations sont à mentionner, elles-mêmes significatives : une illustration de la fondation de l'université de Prague pour l'*Histoire de l'Allemagne* de Charles Seignobos (donc un moyen détourné d'évoquer la Bohême dans un cadre germanique), et un portrait décorant la Maison municipale de Prague qui nous montre Charles enfant, se réfugiant derrière le voile de sa mère Elisabeth Přemyslovna dans une allégorie de la Sagesse, moyen à la fois de mettre en avant cette dernière et de rappeler les origines slaves de Charles<sup>18</sup> ... On ne trouve aucune trace de ce dernier dans son *Épopée slave*, cycle faisant pourtant la part belle à l'histoire de Bohême et au Moyen Âge<sup>19</sup>.
- 6 Charles IV n'est donc pas un personnage essentiel à ces écritures de l'histoire nationale tchèque : toujours figure glorieuse et positive, il n'est pourtant pas constitutif de la philosophie de l'histoire qui s'impose peu à peu. Dans le cadre de la renaissance nationale romantique, l'ancrage dans le passé et la continuité historique ne suffisent pas, une nation doit aussi poursuivre un but qui sert l'humanité et justifie son existence<sup>20</sup>. Or, si Charles IV a toute sa place dans la vision de l'histoire de František Palacký, il n'en est pas moins supplanté par d'autres figures, à commencer par les Hussites, qui tout en incarnant une forme de conscience nationale ancienne, correspondent mieux à ce besoin de sens historique. Une évolution se fait sentir. Ernest Denis, puis surtout Tomáš G. Masaryk,

protestants comme František Palacký, développent l'idée d'une filiation entre Hussites, Union des Frères et « éveilleurs »<sup>21</sup>. Pour Tomáš G. Masaryk, artisan de l'alliance occidentale ayant abouti à l'indépendance de 1918, aucun doute, là se trouve la clef de l'histoire tchèque et la raison d'être de la nation : dans la quête de vérité incarnée par Jan Hus, dans l'attachement à la justice dont font preuve les Hussites, et en définitive dans l'attraction naturelle pour la démocratie des Tchèques grâce à l'expérience hussite et au fond protestant qui s'est développé en eux depuis<sup>22</sup>. S'ajoute à ces éléments une forme de réalisme politique qui se matérialise dans le développement d'une nouvelle idéologie : le tchécoslovaquisme.

- 7 La création d'un État tchécoslovaque en 1918 influence évidemment l'écriture de l'histoire. Charles n'est pas une figure très mobilisatrice dans ce contexte : on cherche plutôt à mettre en avant des symboles neutres, ne pouvant déplaire ni aux uns, ni aux autres<sup>23</sup>, ou si possible à exalter les rares moments où Tchèques et Slovaques connurent une forme d'unité (ces derniers ayant été sous domination hongroise pendant un millénaire). Là aussi, le hussitisme offre plus de possibilités : la nature transnationale du mouvement et son caractère en même temps très spécifique aux pays tchèques incitent les autorités à le mettre en avant, du moins sous ses formes les plus « modérées », moins aptes à provoquer des querelles avec la minorité germanique ou les Moraves et les Slovaques (plus catholiques)<sup>24</sup>. Le hussitisme, identifié au martyr de Jan Hus à Constance en 1415, au choix commun du peuple dans son ensemble de mener la guerre pour défendre ses valeurs et par tolérance spirituelle, est à la fois facilement mobilisable et porteur d'une dimension épique et glorieuse rendant Charles presque superflu, bien qu'il reste un personnage auxiliaire important (notamment comme fondateur de l'université de Prague).
- 8 L'avènement du régime communiste confirme ces choix mémoriels, tout en les faisant évoluer substantivement. L'exaltation du passé national ne gêne nullement le régime, qui parachève d'ailleurs certains projets lancés sous la Première République<sup>25</sup>. Le tchécoslovaquisme est toujours vu comme nécessaire pour fédérer deux peuples ayant en définitive fort peu d'histoire commune<sup>26</sup>. De plus, le mouvement hussite peut se charger d'une dimension sociale et politique tout à fait adaptée aux besoins du nouveau régime. Les guerres hussites sont présentées comme une sorte de pré-lutte des classes : il s'agit d'exalter la lutte de la paysannerie tchèque et slovaque contre la haute noblesse tchèque qui trahit son pays au-profit de l'impérialisme allemand ; la liberté et le progressisme réformiste contre l'obscurantisme religieux ; la solidarité entre Slaves contre la soumission à Rome et à l'Ouest<sup>27</sup> ... Jan Žižka, plus encore que Jan Hus, est le grand homme qui incarne un sentiment national naissant et la volonté de combattre qui l'accompagne<sup>28</sup>. Il orne d'ailleurs les billets de 25 puis de 20 couronnes (respectivement tirés en 1958 et en 1971). En comparaison, Charles ne peut être facilement mobilisé. Souverain héréditaire, fortement lié à l'espace germanique et à Rome, son souvenir n'est certes pas oublié, mais il ne fait pas l'objet de la même glorification. Certains aspects de son règne sont cependant mis en valeur, à commencer par les effets de sa politique « slave »<sup>29</sup>.
- 9 L'effondrement du régime en 1989, puis le divorce de velours de 1993, représentent évidemment une rupture sur le plan mémoriel. Václav Havel cherche à ancrer le pays à l'Ouest, à l'image de Tomáš G. Masaryk en 1918<sup>30</sup>, et reprend son discours sur le lien entre la nation tchèque et les valeurs de démocratie, de tolérance, de justice et de vérité<sup>31</sup>. Charles IV remplace Jan Žižka sur les billets de banque, frappant ceux de 100 couronnes depuis 1993 et les sondages de 2005-2006 semblent indiquer une certaine évolution.

L'heure est désormais à une mémoire de consensus, que Charles IV peut incarner à merveille : il ne risque plus de fâcher personne (son règne est systématiquement associé à des mots connotés positivement, dégageant une image de paix et de prospérité) et permet plus facilement de valoriser l'image du pays à l'international dans un contexte de rapprochement avec l'Allemagne<sup>32</sup>. Plus que celle du guerrier, c'est désormais l'image du roi sage et érudit qui est mise en avant, correspondant à celle de l'homme politique-intellectuel, très forte dans la mentalité tchèque<sup>33</sup>. Charles représente à la fois une forme de gloire nationale passée, mais aussi une dimension internationale et européenne, le dernier grand moment de paix de l'histoire tchèque médiévale, le véritable Âge d'or avant l'Âge d'airain hussite et la catastrophe de la disparition. Cette impression est renforcée par le contraste avec son père Jean (roi « étranger », absent, dépensier ...) et ses fils indignes Venceslas (ivrogne, incapable ...) et Sigismond (bourreau de Constance ...) dans une imagerie d'Épinal qui semble encore forte<sup>34</sup>.

## Les cérémonies de 2016 : l'apogée d'une riche postérité ?

- 10 La célébration du 700<sup>e</sup> anniversaire de la naissance du souverain en 2016 laisse peu de doutes sur le fait qu'il est désormais une figure plus facile à mobiliser que Jan Hus. 2015 et 2016 offrent un contraste saisissant avec leurs contrepoints de 1915 et 1916 à cet égard : bien entendu, Jan Hus a été dûment célébré, le drapeau frappé du calice a de nouveau été hissé au château de Prague, des programmes spéciaux lui ont été dédiés par la télévision nationale (à commencer par un film), mais Charles IV est bel et bien le grand héros médiatique de ce début de siècle à en juger par la diversité et l'ampleur des manifestations en 2016.
- 11 Les pouvoirs publics ont en effet vu les choses en grand et cela constitue bien un choix politique. Même si le budget alloué aux différentes cérémonies semble avoir été finalement trois fois inférieur à celui initialement annoncé, l'anniversaire du défunt souverain a été amplement fêté sur l'ensemble du territoire. Bien entendu, il existe une dimension touristique et donc économique à l'événement, certains sites bénéficiant de retombées non négligeables<sup>35</sup>.
- 12 Le plus évident des phénomènes liés à cet anniversaire réside en effet dans une multiplication d'expositions et d'événements à travers tout le pays, de Karlovy Vary à Ostrava. Rien qu'à Prague, pas moins d'une vingtaine d'expositions se sont tenues, sur des thématiques variées<sup>36</sup>. La plus importante d'entre elles fut, sans conteste, celle organisée par la Galerie Nationale au palais Wallenstein et au *Carolinum*, qui a d'ailleurs remporté un franc succès public<sup>37</sup>. Notons qu'elle s'est caractérisée par la volonté d'insister sur certains aspects plus sombres du règne du souverain, le replaçant dans le contexte plus large d'un XIV<sup>e</sup> siècle européen marqué par les crises politique, démographique et économique. Politiquement, ensuite, on ne peut que souligner l'importance du partenariat allemand (bavarois, en l'occurrence) pour l'exposition, installée dans un deuxième temps à Nuremberg.
- 13 La Bavière a en effet recueilli bon nombre d'Allemands des Sudètes, dont les descendants représentent un lobby politique non négligeable à l'échelle du Land<sup>38</sup>. Cette année a été marquée par la première visite d'un ministre tchèque à leur congrès. Ces célébrations devenaient donc un utile outil diplomatique. En visite au Portugal, Miloš Zeman a ainsi

inauguré une exposition liée aux Luxembourg ; comme déjà en 1925 diverses amabilités ont été échangées avec la France en faisant écho à une amitié qui remonterait au temps des Luxembourg<sup>39</sup>. Le point culminant des cérémonies, autour du 14 mai 2016 (date anniversaire exacte de Charles) fut l'occasion d'inviter diverses personnalités politiques donnant une connotation princière à l'événement : Albert II de Monaco, le prince Aloïs de Liechtenstein et bien entendu le grand-duc Henri de Luxembourg. Ce dernier reçut par ailleurs le Prix Charles IV (fondé en 1993)<sup>40</sup>. Une messe solennelle est célébrée devant eux par l'archevêque de Prague dans la cathédrale en présence des joyaux de la couronne et de Miloš Zeman.

- 14 L'exposition de ces joyaux a incontestablement été l'un des temps forts de cette année de célébration. Si seule la couronne de saint Venceslas est véritablement directement liée à Charles IV (qui est à l'origine de sa réalisation en vue de son propre couronnement), un lien symbolique existe entre celui-ci et les joyaux, qui comme lui d'une certaine manière symbolisent la continuité de l'État tchèque. Durant les deux semaines de l'exposition de ces véritables reliques politiques, plus de 40 000 visiteurs se sont pressés pour les contempler au sein du château de Prague. L'événement revêt une signification politique bien réelle : conservés dans la cathédrale Saint-Guy, ces *regalia* ne sont dévoilés au public qu'exceptionnellement, sur décision du président de la République, qui est l'une des sept personnes possédant l'une des clefs permettant de retirer la couronne de sa châsse ... Une reconstitution de la cérémonie du couronnement (incluant la procession préalable) fut aussi organisée.
- 15 Tout ceci contribue donc à la mise en place d'un discours politique autour de Charles IV, qui a cependant été aussi pour cette année de cérémonies un empereur plus que jamais multisupports et tous publics. On a en effet décliné le règne de Charles en livres pour enfants<sup>41</sup>, en bandes dessinées<sup>42</sup>, en série documentaire<sup>43</sup>, en film<sup>44</sup>, en festivals ou en sons et lumières ... Si l'histoire de Charles est sans doute en elle-même assez attrayante pour susciter un tel intérêt, les pouvoirs publics ont également joué leur rôle dans la promotion de ce type de projets visant à donner une image moins conventionnelle, rajeunie et modernisée du souverain par l'entremise de la radio et de la télévision publiques (ciblant un public large et déployant des efforts particuliers auprès des jeunes)<sup>45</sup>.
- 16 L'une des causes du succès de la figure de ce souverain aujourd'hui est sans doute son extrême plasticité. L'image de Charles IV peut être facilement mobilisée pour marquer l'ancrage de la République Tchèque à l'Ouest, ainsi que pour symboliser un rapprochement avec l'Allemagne. La dimension européenne du souverain, combinée à une vision pacifique et consensuelle, correspond parfaitement aux nécessités diplomatiques actuelles<sup>46</sup>. Ce modèle de roi-idéal peut aussi être utilisé plus largement comme celui de l'homme politique-idéal, incarnant la souveraineté de l'État, si ce n'est même sa sacralité. Au-delà des atouts qu'il peut représenter pour le pouvoir politique dans le contexte actuel, l'image qui s'est développée autour de lui au fil des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles est toujours aussi présente dans les esprits.
- 17 On ne peut donner tort à Petr Horák et à Petr Kyloušek dans leur analyse des résultats de l'enquête de 2005, au vu de la prégnance des grands thèmes identitaires du XIX<sup>e</sup> siècle : incontestablement, l'aura de Charles IV dans l'opinion publique contemporaine est en partie liée à la permanence de certains clichés issus du Réveil National. Cependant, cette tradition tend à se compléter d'un usage politique plus contemporain : il est certain que Charles permet de mieux exalter la coopération internationale et l'ouverture sur l'Europe

que ses « concurrents » mémoriels. Le phénomène est amplifié par le fait que pendant l'ère communiste, les Hussites ont justement été utilisés comme symboles de la lutte pour l'indépendance nationale contre l'ogre germanique ; de coopération tournée plus volontiers vers l'Est que vers Rome ou Paris. Il n'est donc pas étonnant de voir Charles devenir un nouvel ambassadeur pour le pays, cette fois tourné vers l'Ouest, *mutatis mutandis*. Après avoir traversé l'histoire récente sans rôle bien défini dans la « mission » nationale, il pourrait fort servir le propos d'un récit faisant (de nouveau) des pays tchèques un pont entre mondes occidentaux et orientaux. Nul doute que d'autres réécritures du passé sont à venir dans les prochaines années<sup>47</sup>.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Bradley F. Abrams, *The Struggle for the Soul of the Nation. Czech Culture and the Rise of Communism*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2004.
- Adalbertus Ranconis de Ericino, « *Sermones post mortem Karoli IV imperatoris* », *Fontes Rerum, Bohemicarum*, t. III, édité par Josef Emler et Ferdinand Tadra, Prague, Nákladem nadáni Františka Palackého, 1882, p. 437.
- Éloïse Adde-Vomáčka, « Le “Renouveau National tchèque”, un second souffle pour les sources médiévales de Bohême ? », *La naissance de la médiévisique. Les historiens et leurs sources en Europe (XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècles)*, Isabelle Guyot-Bachy, Jean-Marie Moeglin (dir.), « Hautes études médiévales et modernes » 107, Genève, Droz, 2015, p. 95-113.
- Karel Bosko, *L'humanisme endurent : Tchécoslovaquie : 1968-1989*, Genève, Labor et Fides, 2010
- Charles de Luxembourg, *Vita Karoli Quarti*, Pierre Monnet et Jean-Claude Schmitt (éd. et trad.), Paris, Les Belles Lettres, « Classiques de l'histoire au Moyen Âge » 49, 2010.
- Culture et identité en Europe centrale. Canons littéraires et visions de l'histoire*, Michel Masłowski, Didier Francfort, Paul Grandvohl (dir.), Paris-Brno, Institut d'Études Slaves-Masarykova Univerzita, 2011.
- Enjeux de l'histoire en Europe centrale*, Marie-Élizabeth Ducreux, Antoine Marès (dir.), Paris, L'Harmattan, 2002.
- Ernest Denis, *La Bohême depuis la Montagne Blanche*, Paris, Ernest Leroux, 1903.
- Ernest Denis, *Hus et la guerre des Hussites*, Paris, Ernest Leroux, 1878.
- Beat Frey, *Pater Bohemiae - Vitricus Imperii. Böhmens Vater, Stiefvater des Reiches. Kaiser Karl IV. in der Geschichtschreibung*, Berne, Peter Lang, 1978.
- Emma Gallitre, *Alfons Mucha (1860-1939), peintre du sentiment national tchèque*, mémoire de master préparé sous la direction de monsieur le professeur Patrick Cabanel, soutenu en juin 2015 à l'Université Toulouse – Jean Jaurès, 310 pages.
- Constantin Höfler, *Die Zeit der luxemburgischen Kaiser*, Vienne, Prandel & Ewald, 1867.
- Ladislav Holý, *The Little Czech and the Great Czech Nation. National Identity and the post-communist Social Transformation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996

- Identité(s) de l'Europe centrale*, Michel Masłowski (dir.), « Cultures et sociétés de l'Est » 21, Paris, Institut d'Études Slaves, 1995
- Kaiser Karl IV. 1316-2016, Erste Bayerisch-Tschechische Landesausstellung. Ausstellungskatalog*, Jiří Fajt et Markus Hörsch (dir.), Prague, Národní Galerie v Praze, 2016
- Kaiser Karl IV. Staatsmann und Mäzen*, Ferdinand Seibt (dir.), Munich, Prestel-Verlag, 1978
- Antoine Marès, « L'iconographie philatélique comme lieu de mémoire tchécoslovaque », *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Antoine Marès (dir.), Paris, Institut d'Études Slaves, 2009, p. 183-194
- Antoine Marès, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 43, 1996, p. 21-25
- Antoine Marès, « Périodisation de l'histoire et identité nationale chez les Tchèques », *Revue des Études Slaves* 66-1, 1994, p. 191-199
- Antoine Marès, « République Tchèque et Slovaquie : l'Histoire, produit de consommation », *Europe centrale. La mélancolie du réel*, Patrick Michel (dir.), Paris, Autrement, 2004, p. 53-80
- Antoine Marès, « Ruptures et continuités de la mémoire tchèque », *Vingtième siècle : Revue d'histoire* 36, 1992, p. 71-80.
- T. G. Masaryk. Un intellectuel européen en politique*, Marie-Élizabeth Ducreux, Antoine Marès (dir.), Paris, Institut d'Études Slaves, 2007.
- Tomáš G. Masaryk, *La Nouvelle Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002.
- Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale*, Paris, Aubier, 1995.
- Thomas Nipperdey, *Réflexions sur l'histoire allemande*, Paris, Gallimard 1992.
- František Palacký, *Geschichte von Böhmen*, t. II, Prague, Kronberger und Řivnač, 1842.
- Franz Martin Pelzel, *Geschichte der Böhmen von die ältesten bis auf die neuesten Zeiten*, t. I, Prague-Vienne, Johann Ferdinand Eblen von Schönfeld, 1782.
- Religion et identité en Europe centrale*, Michel Masłowski (dir.), Paris, Belin, 2012.
- Derek Sayer, *The Coasts of Bohemia. A Czech History*, Princeton, Princeton University Press, 1998.
- Ludwig Schlesinger, *Geschichte Böhmens*, Prague-Leipzig, Calve-Brockhaus, 1869.
- František Šmahel, « "Old Czechs Were Hefty Heroes" : the Construction and Reconstruction of Czech National History in its Relationship to the "Great" Medieval Past », *The Uses of the Middle Ages in Modern European States. History, Nationhood and the Search for the Origins*, Robert Evans et Guy P. Marchal (dir.), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011, p. 245-258.
- La Tchécoslovaquie, sismographe de l'Europe au xx<sup>e</sup> siècle*, Antoine Marès (dir.), Paris, Institut d'Études Slaves, 2009.
- Anne Marie Thiesse, *La Création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1999.
- Václav Žůrek, « Les langues du roi. Le rôle de la langue dans la communication de propagande dynastique à l'époque de Charles IV », *Revue de l'IFHA [En ligne]* 6, 2014, <http://journals.openedition.org/ifha/8045>.

## NOTES

1. Petr Horák, Petr Kylvoušek, « Le canon tchèque à la lumière d'une enquête récente », *Culture et identité en Europe centrale. Canons littéraires et visions de l'histoire*, Michel Masłowski, Didier Francfort, Paul Grandvohl (dir.), Paris-Brno, Institut d'Études Slaves-Masarykova Univerzita, 2011, p. 267-275.
2. D'autres figures médiévales sont largement utilisées dans la construction du récit national tchèque, tout comme les « fondateurs » de la République. Ainsi, à la question « quelle est la période la plus glorieuse de l'histoire tchèque », les sondés optent en 1946 pour les guerres hussites (18%) devant le règne de Charles IV (17%) ; en 1969, c'est la Première République qui est plébiscitée (39%). En 1946, Tomáš G. Masaryk (74%) et Edvard Beneš (62%) sont les personnalités évaluées le plus positivement par les Tchèques, le premier obtenant un succès plus grand encore en 1969 (81%), Antoine Marès, « Ruptures et continuités de la mémoire tchèque », *Vingtième siècle : Revue d'histoire* 36, 1992, p. 75. Un sondage de 2006 confirme les résultats de l'enquête de 2005 : le règne de Charles IV (40%) devient la « période la plus glorieuse de l'histoire tchèque », František Šmahel, « "Old Czechs Were Hefty Heroes" : the Construction and Reconstruction of Czech National History in its Relationship to the "Great" Medieval Past », *The Uses of the Middle Ages in Modern European States. History, Nationhood and the Search for the Origins*, Robert Evans, Guy P. Marchal (dir.), Basingstoke, Palgrave Macmillan, 2011, p. 255.
3. Beat Frey, *Pater Bohemiae - Vitricus Imperii. Böhmens Vater, Stiefvater des Reiches. Kaiser Karl IV. in der Geschichtschreibung*, Berne, Peter Lang, 1978 ; *Kaiser Karl IV. Staatsmann und Mäzen*, Ferdinand Seibt (dir.), Munich, Prestel-Verlag, 1978, p. 399-417.
4. L'État tchécoslovaque a en 1920 proclamé l'université tchèque seule héritière de l'université médiévale, Derek Sayer, *The Coasts of Bohemia. A Czech History*, Princeton, Princeton University Press, 1998, p. 177.
5. *Ibid.*, p. 101.
6. Charles de Luxembourg, *Vita Karoli Quarti*, édité et traduit par Pierre Monnet et Jean-Claude Schmitt, Paris, Les Belles Lettres, « Classiques de l'histoire au Moyen Âge » n° 49, 2010.
7. Dans son autobiographie, dans la Bulle d'Or de 1356 (article XXXI) mais aussi plus généralement au sein de la cour, dont le plurilinguisme doit cependant être souligné, voir Václav Žůrek, « Les langues du roi. Le rôle de la langue dans la communication de propagande dynastique à l'époque de Charles IV », *Revue de l'IFHA* [En ligne] 6, 2014, consulté le 02 décembre 2018, <http://journals.openedition.org/ifha/8045>.
8. Adalbertus Ranconis de Ericino, « *Sermones post mortem Karoli IV imperatoris* », *Fontes Rerum, Bohemicarum*, t. III, Josef Emler, Ferdinand Tadra (éd.), Prague, Nákladem nadáni Františka Palackého, 1882, p. 437.
9. Ferdinand II (1617-1637) n'hésite pas à s'appuyer sur l'héritage du « Père de la Patrie » Charles IV, son « ancêtre de glorieuse mémoire », pour soutenir sa politique de re-catholicisation du royaume en 1627, de même que quelques décennies plus tard l'historien tchèque catholique Bohuslav Balbín z Vorličné met en avant son règne de paix et de piété, Derek Sayer, *op. cit.*, p. 47-49.
10. « Charles IV est le roi le plus populaire qui ait régné sur la Bohême. Jusqu'à aujourd'hui, tout cœur tchèque s'échauffe simplement en entendant son nom », František Palacký, *Geschichte von Böhmen*, t. II, Prague, Kronberger und Řivnač, 1842, p. 403. Ce jugement s'inscrit dans une certaine continuité, Franz Martin Pelzel, *Geschichte der Böhmen von die ältesten bis auf die neuesten Zeiten*, t. I, Prague-Vienne, Johann Ferdinand Eblen von Schönfeld, 1782, p. 273-274.
11. Sur le sens de « *vlast* » et son lien avec Charles IV, Jerzy Bartmiński, « Grandes et petites patries européennes », *Identité(s) de l'Europe centrale*, Michel Masłowski (dir.), « Cultures et

sociétés de l'Est » n° 21, Paris, Institut d'Études Slaves, 1995, p. 56. Sur František Palacký et la notion de « *národ* », Derek Sayer, *op. cit.*, p. 57, p. 76.

12. Václav Hanka va jusqu'à établir des faux manuscrits, Éloïse Adde-Vomáčka, « Le "Renouveau National tchèque", un second souffle pour les sources médiévales de Bohême ? », *La naissance de la médiévisique. Les historiens et leurs sources en Europe (XIX<sup>e</sup>-début XX<sup>e</sup> siècles)*, Isabelle Guyot-Bachy, Jean-Marie Moeglin (dir.), « Hautes études médiévales et modernes » n° 107, Genève, Droz, 2015, p. 107.

13. « La Bulle d'Or de Charles IV avait confirmé et sanctionné l'échec des ambitions germaniques », Ernest Denis, *Hus et la guerre des Hussites*, Paris, Ernest Leroux, 1878, p. 479.

14. Bernard Michel, *Nations et nationalismes en Europe centrale*, Paris, Aubier, 1995, p. 123-124 ; Antoine Marès, « Nationalismes tchèque et slovaque. Fonctions et contenus, 1850-1920 », *Matériaux pour l'histoire de notre temps* 43, 1996, p. 22.

15. Cette concurrence se voit aussi dans la statuaire qui lui est consacrée au XIX<sup>e</sup> siècle, Jan Royt, « Das Nachleben Karls IV. », *Kaiser Karl IV. 1316-2016, Erste Bayerisch-Tschechische Landesausstellung. Ausstellungskatalog*, Jiří Fajt, Markus Hörsch (dir.), Prague, Národní Galerie v Praze, 2016, p. 259-265. De vifs débats d'historiens opposent notamment Ludwig Schlesinger, Johann Loserth et Josef Kalousek, voir Ludwig Schlesinger, *Geschichte Böhmens*, Prague-Leipzig, Calve-Brockhaus, 1869, p. 290-293 ; František Šmahel, art. cit., p. 253-255 ; René Küpper, « Größter Tscheche aller Zeiten, deutscher, Große Europäer ? Das Bild Karls IV. In Geschichtsschreibung und Öffentlichkeit », *Kaiser Karl IV. 1316-2016 ...*, *op. cit.*, p. 267-275.

16. Bernard Michel, *op. cit.*, p. 74-77 ; Anne Marie Thiesse, *La création des identités nationales. Europe XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles*, Paris, Seuil, 1999, p. 141-142.

17. Charles peut toujours être mobilisé indirectement comme dans l'opéra de Bedřich Smetana *Libuše*, qui se clôt sur une prophétie de la princesse sur la gloire future de Prague, évoquant bien Přemysl Ottokar II et les grandes figures hussites jusqu'à Jiří z Poděbrad, mais aussi Charles IV à travers sa mère Eliška, « aimée de tous, qui porta non pas un roi mais un père qui donna aux Tchèques le pain de la culture à leur propre table ».

18. Emma Gallitre, *Alfons Mucha (1860-1939), peintre du sentiment national tchèque*, mémoire de master dirigé par M. Patrick Cabanel, soutenu en juin 2015 à l'Université Toulouse – Jean Jaurès, p. 88-89, p. 152-153. On peut noter que de nombreuses allégories décorant la Maison municipale se rapportent au mouvement hussite, y compris sous sa forme la plus radicale, comme dans le cas de Jan Roháč z Dubé.

19. Mucha fait le choix de peindre un triptyque « hussite », de représenter des membres de l'Union des Frères, certains grands personnages médiévaux tchèques (Jan Žižka, Jiří z Poděbrad, Přemysl Ottokar II) ; il représente Ladislav Jagellon après la victoire de Grunwald (en présence de Jan Žižka, marquant la victoire de l'union slave sur l'envahisseur allemand) et le couronnement impérial de Dušan, Jan Žižka est présent dans trois des tableaux de l'*Épopée slave*, mais de traces de Charles, point. La vision de l'histoire portée par Alfons Mucha doit certes beaucoup à Palacký, mais plus encore à Tomáš G. Masaryk et au courant panslave. *Ibid.*, p. 231-263

20. Antoine Marès, « Périodisation de l'histoire et identité nationale chez les Tchèques », *Revue des Études Slaves* 66-1, 1994, p. 191-199 ; Joanna Goszczyńska, « L'idée de mission nationale dans les théories messianistes polonaises et slovaques », *Identité(s) de l'Europe centrale*, *op. cit.*, p. 88-89 ; Thomas Nipperdey, *Réflexions sur l'histoire allemande*, Paris, Gallimard, 1992, p. 167-168 ; Michel Masłowski, « Les temps de l'identité », *Identité(s) de l'Europe centrale*, *op. cit.*, p. 7-31.

21. « Les Tchèques, si fiers de leurs grands rois et de leurs illustres généraux, n'ont cependant choisi pour le placer au sommet de leur Panthéon ni Charles IV, ni Žižka, ni Georges de Podebrad, mais un simple prédicateur, de naissance obscure [...]. C'est que la Bohême a dû à Jean Huss de s'élever au-dessus d'elle-même : son histoire, à cette époque et par lui, s'est confondue avec l'histoire de l'humanité », Ernest Denis, *op. cit.*, p. 64 ; le même Ernest Denis critique d'ailleurs l'absence de sens de l'histoire de certains prêtres patriotes qui « admiraient indistinctement tous

ceux qui avaient jadis contribué à la gloire du pays, Hus et Comenius, aussi bien que Charles IV et Saint Venceslas », Ernest Denis, *La Bohême depuis la Montagne Blanche*, Paris, Ernest Leroux, 1903, p. 41. « Intellectuellement, les Tchèques sont réputés pour leur Réformation, grâce à laquelle ils furent les premiers à résister à la théocratie médiévale soutenue par l'Empire germanique. [...] Avec Hus, la nation tout entière entrait dans une nouvelle ère », Tomáš G. Masaryk, *La Nouvelle Europe*, Paris, L'Harmattan, 2002, p. 152-153 ; Anna Petitova « Masaryk et le protestantisme », T. G. Masaryk. *Un intellectuel européen en politique*, Marie-Élizabeth Ducreux, Antoine Marès (dir.), Paris, Institut d'Études Slaves, 2007, p. 71.

22. Ivan Šedivý, « Victory Day ou 28 octobre 1918 ? La naissance de la Tchécoslovaquie, le contexte de la Grande Guerre et ses conséquences », T. G. Masaryk. *Un intellectuel européen en politique*, op. cit., p. 39.

23. Ainsi des premiers timbres, qui représentent le Hradčany, donc un centre du pouvoir à la fois pour l'ancien royaume de Bohême (pouvant aussi bien faire écho à Charles IV qu'à Rodolphe II), et en même temps pour la nouvelle République Tchécoslovaque désireuse de s'ancrer dans une continuité historique. Antoine Marès, « L'iconographie philatélique comme lieu de mémoire tchécoslovaque », *Lieux de mémoire en Europe centrale*, Antoine Marès (dir.), Paris, Institut d'Études Slaves, 2009, p. 185.

24. Une Église tchécoslovaque renaît en 1920 et la célébration de Jan Hus, depuis longtemps voulue par Tomáš G. Masaryk qui organise déjà en 1915 une cérémonie à Genève, n'est pas sans provoquer une crise avec le Vatican et les catholiques du pays, Anna Petitova, art. cit., p. 74-76 ; id., « Les préoccupations identitaires en Tchéco-Slovaquie et l'évolution des critères d'auto-identification », *Identité(s) de l'Europe centrale*, op. cit., p. 43-51 ; Jerzy Kłoczkowski, « Identités nationales et religieuses en Pologne et en Bohême dans la longue durée historique », *Religion et identité en Europe centrale*, Michel Masłowski (dir.), Paris, Belin, 2012, p. 27-35.

25. On peut penser à la fin de la restauration de la chapelle de Bethléem ou à l'inauguration du mémorial de Vitkov.

26. Karel Bosko, *L'humanisme endurent : Tchécoslovaquie : 1968-1989*, Genève, Labor et Fides, 2010, p. 74-75.

27. Ce choix mémoriel permet aussi d'occulter le passé récent dont les grands personnages, pro-occidentaux, déplaisent au régime communiste. De plus, se replacer dans la perspective d'une guerre entre Tchèques et Allemands permet de désigner un ennemi extérieur, peu de temps après l'expulsion des Allemands des Sudètes. Sur la réinterprétation du passé médiéval tchèque par le régime communiste, voir Bradley F. Abrams, *The Struggle for the Soul of the Nation. Czech Culture and the Rise of Communism*, Lanham, Rowman & Littlefield, 2004, p. 96-103 et p. 238-239.

28. C'est ainsi Jan Žižka qui est le grand homme de la trilogie hussite adaptée de l'œuvre d'Alois Jirásek, composée de *Jan Hus* (1954), *Jan Žižka* (1955) et *Proti Všem* (1957), véritables superproductions auprès desquels les films qui prirent Charles pour personnage principal font pâle figure (voir *Kaiser Karl IV., 1316-2016 ...*, op. cit., p. 621).

29. Le couvent d'Emmaüs fait l'objet d'une reconstruction et la volonté de Charles d'installer des moines de langue et de rite slavons est étudiée avec intérêt. 1978 est l'occasion de célébrer l'anniversaire de la mort de Charles IV à travers une importante exposition, en partie pour faire pièce à celles organisées en Allemagne.

30. Même saint Venceslas est utilisé par certains comme un symbole de rupture avec l'Est orthodoxe, Antoine Marès, « Périodisation de l'histoire et identité nationale chez les Tchèques », art. cit., p. 191.

31. « Je pense qu'un état tchèque revivifié doit avoir sa dimension morale et spirituelle – qu'il doit être fondé d'une nouvelle manière dans notre tradition humaniste, qui peut se trouver sur un plan intellectuel autant que politique. C'est la tradition de foi, de spiritualité, de tolérance, d'éducation. Elle est exprimée, par exemple, par saint Venceslas, Charles IV, Hus, Chelčický, Komenský, Jiří z Poděbrad, les Hussites et aussi T. G. Masaryk », cité dans Ladislav Holý, *The Little*

*Czech and the Great Czech Nation. National Identity and the post-communist Social Transformation*, Cambridge, Cambridge University Press, 1996, p. 119.

32. Eva Hahn, « La place des Allemands dans la recherche de nouvelles représentations historiques aujourd'hui chez les Tchèques », *Enjeux de l'histoire en Europe centrale*, Marie-Élizabeth Ducreux, Antoine Marès (dir.), Paris, L'Harmattan, 2002, p. 195-196 ; Antoine Marès, « République Tchèque et Slovaquie : l'Histoire, produit de consommation », *Europe centrale. La mélancolie du réel*, Patrick Michel (dir.), Paris, Autrement, 2004, p. 63.

33. Petr Horák, Petr Kylvoušek, art. cit., p. 269-271.

34. Un exemple parmi d'autres : *Dějiny (udatneho) Českeho naroda* [Histoire de la (vaillante) nation tchèque], série de programmes courts d'animation produits par Česká televize dédiés à l'histoire tchèque, consacre trois épisodes à Charles (37, 38 et 39) et relaye les clichés habituels concernant son règne et celui de son père.

35. Le château de Karlštejn, qui abritait d'ailleurs une exposition consacrée au « Trésor de Karlštejn », a ainsi connu un bond de 25 % dans sa fréquentation et il ne s'agit pas d'un cas unique ; Radio Prague (branche internationale de la radio publique Český Rozhlas) a même diffusé une rubrique touristique intitulée « Prague sous Charles IV ».

36. Une exposition grand public en plein air sur la Kampa, une exposition au couvent d'Emmaüs, une autre au Musée national de Prague (« Quand l'empereur meurt »), au Musée de la ville de Prague, aux Archives Nationales (« Les Trésors écrits de Charles IV »), au Musée technique de Prague (« Vita Karoli »), au musée de la Vieille Ville ... On peut mentionner aussi une exposition itinérante (« L'empereur aux quatre trônes »).

37. Elle aurait attiré au total 93000 visiteurs, ce qui en fait la cinquième exposition d'art médiéval la plus fréquentée en 2016, <https://www.theartnewspaper.com/news/2016s-most-popular-exhibitions-by-genre-and-city>. Son catalogue bénéficie du patronage du ministre-président de Bavière Horst Seehofer et du Premier ministre tchèque, dont le mot d'introduction, outre ses figures imposées, insiste sur la dimension européenne et pacifique du souverain, Bohuslav Sobotka, « Grußwort des Ministerpräsidenten der Tschechischen Republik », *Kaiser Karl IV. 1316-2016 ...*, op. cit., p. 16.

38. Antoine Marès, « Périodisation de l'histoire et identité nationale chez les Tchèques », art. cit. p. 199.

39. En 1923, le président français Alexandre Millerand avait accueilli son homologue tchécoslovaque Tomáš G. Masaryk en rappelant l'amitié ancestrale de leurs deux pays, symbolisée par les Luxembourg, Jarmila Zaricka, « Le voyage de Masaryk à Paris en 1923 », *T. G. Masaryk. Un intellectuel européen en politique*, op. cit., p. 136 ; cette fois, ce fut à l'ambassadeur de France à Prague de profiter du passage du Premier Ministre tchèque à Paris pour mentionner ces liens.

40. Notons que ce prix a été attribué pour la première fois en 1993. Dans un entretien avec Radio Prague, le grand-duc Henri, après avoir évoqué en Jean de Luxembourg le « premier véritable Européen », cherche ainsi à établir des comparaisons avec Charles : « Le premier qui saute à l'esprit est Charlemagne. Je pense aussi à Charles Quint... Ce sont des personnages qui, eux aussi, ont régné sur une très grande partie de l'Europe et qui étaient imprégnés culturellement de diverses tendances et de diverses cultures. C'est cela qui a forgé l'esprit européen que nous essayons d'avoir aujourd'hui », <https://www.radio.cz/fr/rubrique/special/grand-duc-henri-comme-charlemagne-ou-charles-quint-charles-iv-a-ete-un-des-premiers-veritables-europeens>.

41. « L'Europe sous Charles IV », de Corinne Kohl-Crouzet, illustré par Iva Mrázková. L'auteur (certes franco-luxembourgeoise) présente ainsi son travail : « Mon idée est donc de présenter comment Charles IV va réussir à gérer l'Europe. Le second argument est que nous sommes alors en pleine guerre de Cent Ans. Charles IV veut essayer de rétablir la paix et il a pour référence Charlemagne. » <https://www.radio.cz/fr/rubrique/faits/sur-les-traces-de-charles-iv-avec-un-nouveau-livre-publie-au-luxembourg>.

42. *Karel IV. Pán světa* [Charles IV, maître du monde] ; l'interview de l'auteur est assez éclairante quant à son approche : « Séparé de sa mère à l'âge de trois ans et ne voyant son père que sporadiquement, le petit garçon devient, petit à petit, le Maître du monde. Comme Batman qui devient le maître de Gotham City, Charles IV devient le maître de l'Europe... », <https://www.radio.cz/fr/rubrique/infos/bd-charles-iv-maitre-du-monde>.

43. Au titre évocateur de *Náš Karel IV* [Notre Charles IV], composée de dix épisodes de 25 minutes, diffusée par la télévision publique. Notons qu'un long documentaire a également été diffusé par Česká televize la veille de l'anniversaire de Charles avec pour titre *Otec vlasti Karel IV*.

44. *Hlas pro římského krále* [Une voix pour le roi des Romains], qui aborde lui aussi le personnage de Charles selon une perspective assez intime, portant entre autres sur ses relations avec son père alors qu'il est margrave de Moravie. Le film a aussi été produit par Česká televize.

45. Une véritable fête d'anniversaire lui a été préparée par exemple dans le cadre du programme de Český rozhlas, *Karel je King*, <http://www.kareljeking.cz>.

46. Charles, vu comme un roi diplomate ayant œuvré pour la pacification des rapports entre les trois grands royaumes d'Europe centrale, est l'un des acteurs importants du sommet de Visegrad de 1335, ce qui n'est pas neutre dans un contexte de renforcement du groupe de Visegrad, fondé en 1991. Ce thème est présent dans le catalogue d'exposition déjà mentionné, Christian Lübke, « Grußwort des Direktors des GWZO an der Universität Leipzig », *Kaiser Karl IV. 1316-2016*, op. cit., p. 18.

47. Le studio tchèque *Warhorse Studios* a sorti en 2018 *Kingdom Come : Deliverance*, jeu vidéo dont l'action se situe entre les périodes post-caroline et pré-hussite. Ce positionnement permet d'une certaine manière de joindre les deux héritages, l'idée d'un règne pacifique et prospère de Charles étant beaucoup mise en avant, tout comme la tradition hussite. Il y a fort à parier que cet imaginaire du XIX<sup>e</sup> siècle n'a pas dit son dernier mot. La mémoire de la période médiévale en Europe centrale offre du reste de nombreux parallèles intéressants entre la Pologne, la République Tchèque et la Hongrie : mêmes discontinuités, même interprétation d'un processus de construction étatique depuis le X<sup>e</sup> siècle (en lien avec la christianisation des premiers ducs ou rois majeurs, Mieszko, saint Venceslas, saint Étienne ...), même valorisation d'un Âge d'or perdu ... Voir Jerzy Kłoczowski, « Les racines médiévales de l'identité de l'Europe du Centre-Est », *Identité(s) de l'Europe centrale*, op. cit., p. 36-37.

## INDEX

**Keywords** : přemyslids, historiography, politics, hussitism, sovereign, patriotism, national identity, czechoslovakism

**indexmodernes** Palacký (František), Mucha (Alfons), Seignobos (Charles), Přemyslovna (Elisabeth), Denis (Ernest), Masaryk (Tomáš G.), Havel (Václav), Zeman (Miloš), Horák (Petr), Kyloušek (Petr)

**indexpersonnesmedievales** Charles IV de Luxembourg, Jan Hus, Jan Žižka

**Parole chiave** : přemyslid, storiografia, politica, hussitismo, sovrana, patriottismo, identità nazionale, cecoslovacchismo

**Mots-clés** : přemyslides, historiographie, politique, hussitisme, souverain, patriotisme, identité nationale, tchécoslovaquisme

AUTEUR

QUENTIN DYLEWSKI

Université Toulouse Jean Jaurès

---

# Le Moyen Âge ou l'autre scène

Michèle Gally

---

« Quant au Moyen Âge mythique que l'on fabrique  
ici ou là aujourd'hui,  
il vaudrait la peine de chercher quels sont les  
intérêts en jeu,  
les intérêts qu'il sert, les illusions qu'il nourrit ».  
Georges Duby, entretien avec Guy Lardreau,  
(1978-1979),  
Les Dialogues des petits Platons, 2013 (1ère éd.  
Flammarion, 1980)

- 1 Ce que l'on désigne d'un terme flou la « mode » ou le « goût » du Moyen Âge semble plus envahissant actuellement que jamais après une éclipse mi XX<sup>e</sup> et une naissance fin XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles<sup>1</sup>. Le marketing qui régit, y compris dans les productions culturelles, nos sociétés de consommation s'en est largement emparé – signe de sa prégnance et de sa (re)fabrication continue selon une spirale dialectique qui fait que l'on (re)produit toujours ce qui déjà fonctionne jusqu'à perdre de vue l'origine et la cause du phénomène. *Médiévalisme* triomphant donc depuis quelques décennies, selon l'anglicisme désormais adopté. Qu'en dire au-delà du constat de l'efflorescence inflationniste des monographies et des analyses ponctuelles sur telle ou telle de ses actualisations ? Comment saisir le sens général et fédérateur de productions éclatées et diverses qui s'étendent à tous les secteurs, littéraires, artistiques, inter-médiaux, jusqu'aux disciplines universitaires de l'histoire et de la littérature ?
- 2 Ce collectif entreprend de poser la question en choisissant, de façon très juste, l'angle « politique » de cette effervescence médiévaliste. La question n'en est pas simplifiée pour autant<sup>2</sup>.
- 3 Utiliser le médiéval comme scénario narratif, images, personnages ou terme de comparaison, constitue d'abord une opération sur le temps, comme la « modernité » au sens défini par le XIX<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>, opération sur le temps en tant que le passé remonterait au cœur du présent pour le mettre en position critique (tout ce qui ne fonctionne pas dans le sens moderne attendu du progrès est qualifié de médiéval), ou s'en évader en un autrefois

ambigu, enfin le métaphoriser. Le *médiéval*, en ce sens second, représente un « passé sans l'histoire » comme l'a très justement analysé Gil Bartholeyns à propos des jeux et du cinéma<sup>4</sup>.

- 4 Par ailleurs, je poserai la problématique ainsi : le « Moyen Âge », aux définitions non seulement construites mais discutées, ce n'est pas nous, directement. La force de sa présence, dans différents discours, tient à son altérité et non à sa ressemblance avec ce que nous sommes et vivons : croyances, conception du monde, système social et politique etc. La « modernité » crée une rupture (et se définit comme telle) qui entérine dans l'ordre de la culture et des représentations, la rupture sociétale, idéologique et économique qui se produit au cours du XIX<sup>e</sup> siècle et accouche de notre présent. C'est pourquoi Jacques Le Goff a pu parler d'un long Moyen Âge qui s'achève au XIX<sup>e</sup> siècle : « Ce long Moyen Âge c'est l'histoire de la société préindustrielle <sup>5</sup> ». Or c'est la conscience de ce qui est révolu, perdu, ou inactuel qui permet de jouer sur un écart critique aussi bien que sur la constitution d'une image de soi en anamorphose. Il me semble que le statut du médiévalisme, et le sens politique, ou, plus globalement, idéologique, que l'on peut accorder aux fictions qui s'y rattachent, se tiennent à ce carrefour. Interroger la fiction – littéraire – de ce point de vue, et non les allusions et comparaisons faites par des journalistes, des sociologues, des politologues etc., pose en outre des difficultés spécifiques pour saisir la signification que produisent les textes au-delà de leur acception littérale. En d'autres termes : choisir le Moyen Âge appartient-il simplement pour un écrivain au projet d'écrire un roman historique de quelque époque que ce soit ?
- 5 J'illustrerai mon propos à partir du motif, récurrent, de la violence. À quelques exceptions près, les narrations qui se déroulent au Moyen Âge comportent, de manière centrale ou épisodique, des scènes de grande violence – collective (guerres, combats, exécutions ...), privée (viols, tortures ...). À travers des exemples brièvement commentés, je proposerai de voir comment celle-ci en caractérisant ces siècles permet le déni de la violence contemporaine (politique, internationale, individuelle) comme refoulée dans ce passé-là, la complaisance à la *sauvagerie* médiévale revenant, insidieusement mais sûrement, peupler nos angoisses actuelles tout en les maintenant à distance.

## Sombre Moyen Âge

- 6 Jules Michelet, plus que tout autre, a forgé, à la faveur de ses propres revirements sur le Moyen Âge, les images négatives qui en sont, encore aujourd'hui, les plus fréquemment exploitées. D'abord valorisée, l'époque médiévale devient au tournant des années 1839-1840 une période nocturne, obscurantiste, noire, selon la métaphore du jour (le dernier cours de 1839 s'intitule « La clarté »<sup>6</sup>) et de la nuit qui se surimpose à celle, pour le XVI<sup>e</sup>, de « renaissance » : « Nous avons traversé ensemble l'obscurité du XV<sup>e</sup> siècle et nous avons été jusqu'à ce que nous trouvassions la lumière. [...] Nous sommes arrivés à la Renaissance par le mot "retour à la vie" ». Or, « ce qu'on doit attendre de la nuit de l'ignorance, [c'est] la folie, le vertige dans son plus terrible résultat, le meurtre ». Ce changement de lecture, dû, entre autres, au rejet de l'Église, s'appuie sur l'étude des XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles considérés comme « époque charnière » et « époque critique en laquelle on peut voir un moment analogue au XIX<sup>e</sup> siècle <sup>8</sup> ». La guerre de Cent ans, la montée en puissance de l'inquisition et de la répression des hérésies et de la sorcellerie, les ravages de la peste (...) ont non seulement été, et sont encore, les sujets privilégiés des écrivains mais ont comme contaminé, à l'instar d'ailleurs de Michelet corrigeant ses premiers

travaux, les XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles dans l'imaginaire culturel et artistique. Ainsi le grand mouvement religieux des croisades, de la fin du XI<sup>e</sup> siècle à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, est-il traité essentiellement sous l'angle de la férocité des combats, du pillage des villes et des exactions de toutes sortes. Ce qu'il fut sans doute, mais sa représentation récurrente dans la littérature « de genre » comme dans la littérature « blanche » le constitue en pôle de fixation définitoire du « Moyen Âge ».

- 7 De Zoé Oldenbourg aux actuelles Carole Martinez ou Mireille Calmel, d'Hervé Gagnon qui subtilement dans *Damné* (à connotation ésotérique) décale son intrigue sur la « Croisade des Albigeois » et à l'autre « marronnier » journalistique des Cathares, à Alvaro Pombo qui, dans *La Quadrature du cercle*, emmène son héros dans l'horreur du siège de Damas, la liste est longue et réunit les modalités et les registres d'écriture les plus divers. Dans son roman polyphonique construit en cercles concentriques autour de la figure et de l'œuvre d'Hildegarde de Bingen, *Hildegarde*, Léo Henry écrit un long chapitre, « Jérusalem », qui s'articule à la fois sur la figure de Philippe de Flandres (dernier protecteur de Chrétien de Troyes) et sur celle d'un fils de paysan emporté dans le flot de la croisade « des enfants » c'est-à-dire des humbles, qui s'engagèrent sur les pas des nobles croisés. Cet épisode unique dans le roman concentre toutes les formes de violence absentes du reste de la narration. Ces événements donc sont, certes, historiques, mais ils paraissent surtout incontournables quels que soient le registre et le sujet du récit moderne. On peut se plaire à en trouver le modèle dans la chanson de geste médiévale, pourtant rarement convoquée par les écrivains. Plus sûrement la croisade, son exaltation fanatique, sa fureur guerrière, ses bains de sang sont métonymiques du « Moyen Âge ». Car d'une façon générale, tout ce qui touche à la religion chrétienne, fondatrice et organisatrice de la civilisation médiévale – c'est un fait – est rangé sous la catégorie de la violence. Les tortures et les bûchers des hérétiques forment, en effet, un diptyque avec les croisades. – « l'inquisition comme le phénomène le plus horrible du globe » disait Michelet. Umberto Eco, médiéviste, a évoqué dans son thriller théologique du *Nom de la Rose* la violence inquisitoriale que le film de Jean-Jacques Annaud a soulignée davantage en la portant à l'écran. Ainsi le Moyen Âge d'Eco demeure celui de la poursuite et de la répression de ceux qui s'écartent du dogme, celui de la misère paysanne victime de l'inhumanité des agents du pape, le Moyen Âge que l'on attend, celui qui permet de décrire une violence mise à nu, légale ou non.

## Moyen Âge, autre nom de la violence ?

- 8 Je ne prendrai dans le détail que deux exemples choisis en fonction de leur parution relativement récente, après 2000, et parce qu'ils mettent en exergue et renouvellent, de manière différente, le lien privilégié entre Moyen Âge et violence : *Bastard Battle* de Céline Minard paru en 2008, *Liberté dans la montagne* de Marc Graciano paru en 2013 auquel j'ajouterai quelques remarques sur son deuxième roman, *Une forêt profonde et bleue*, parue en 2015<sup>9</sup>.
- 9 Céline Minard écrit des textes assez brefs (une centaine de pages) qui explorent les différentes formes génériques à disposition dans la production littéraire, comme l'avait fait, dans une écriture autre, Michel Rio : anticipation, western (...) et dans son actuel *Bacchantes* le roman noir. Elle se devait de croiser le récit historique médiévalisant. Cela donne l'étrange *Bastard battle*. Comme l'indique le titre, en anglais, il s'agit de batailles et aussi d'actes violents de toutes sortes car aux combats s'ajoutent sévices et massacres de paysans et de citoyens. Les dates et les lieux précis (1437-1439, la Bourgogne) inscrivent le

récit dans la mouvance du « roman historique » à la fin de la guerre de Cent ans et la prise de la ville de Chaumont par une troupe « d'écorcheurs » menée par un noble dévoyé (le « bâtard » de Bourbon). Parler du Moyen Âge est, une nouvelle fois, se retrouver au xv<sup>e</sup> siècle et au milieu des exactions de gens sans foi ni loi.

- 10 Dans ce cadre référencé historiquement se déroule un récit qui mêle figures possibles de la fin du Moyen Âge, personnages asiatiques improbables issus des mangas et des films japonais de kung-fu, avatar de Villon – le narrateur. Cette évocation d'un épisode mineur, qui en devient emblématique, de la guerre de Cent ans est servie par une langue pseudo-médiévale mêlée à des termes anglais. Il est vrai qu'elle opposa Anglais et Français.

*Le Bailly Baudricourt fit sonner les cloches, fit envoyer son élite casquée, ses long bow pris aux Anglois et les porteurs de hallebardes. Iceulx culbutèrent quelque eschielle mais la piétaille était dans la place, piquait de pointe et moulinait à plain bras. Hamée! hamée! Baudricourt haut-et-court! Pendu par la gorge! (p. 8)*

- 11 Cette langue hybride, dont le rythme haletant est suggéré par la multiplication des points d'exclamation et des phrases nominales et que l'auteure qualifie « d'impure »<sup>10</sup> soutient parfaitement la violence hyperbolique qui constitue le cœur du récit sinon sa motivation. Le xv<sup>e</sup> siècle, tel que la représentation commune le dessine, s'y déploie tout entier en quelques pages et un unique épisode. Aux batailles et aux supplices répondent le goût du vin et les saouleries, la ripaille joyeuse de la troupe hétéroclite de mercenaires, gens du peuple et samouraïs, qui reprendra la ville et en chassera le Bâtard. Car passe aussi le siècle de Villon (jamais nommé), celui des Coquillards voleurs et gibiers de potence, mâtiné d'accents rabelaisiens. La vie et la mort s'entrelacent dans une effervescence tous azimuts. La rugosité d'une langue tissée de jurons, d'insultes, de jargons, de l'entrechoquement des langues différentes, de l'accumulation de termes pour dire un geste, une passe d'armes (...) enveloppe les actes brutaux des protagonistes. Le lecteur est emporté dans cette fureur médiévale. Il garde en lui l'empreinte d'un univers tourmenté, chaotique, inquiétant, sans repos, d'un monde où il ne voudrait pas vivre. Le télescopage des temps dû aux personnages et aux expressions anachroniques renforce la vision d'un Moyen Âge furieux, *infernal*, sans horizon ni politique, ni spirituel.

- 12 Le roman de Marc Graciano, quant à lui, n'émerge pas au genre du roman historique. Il ne comporte aucune date ni aucun toponyme ou mention d'un pays quelconque, ses personnages ne portent pas de noms. Les principaux sont « le vieux » et « la petite », ils rencontreront « le géant », « le veneur » etc. Le lecteur les saisit *in medias res*, engagés dans un cheminement dont il ignore le début et la motivation au long d'une rivière dont ils remontent le courant à pieds. Ce qui les lie restera inconnu au lecteur. Seul la crainte du « vieux » de voir mourir « la petite » malade semble dire, à la fin, que ce lien (familial ? adoptif ?) est fort pour le personnage adulte.

- 13 Or, lorsque les deux marcheurs atteignent des lieux habités, ceux-ci se parent des couleurs du Moyen Âge.

*Ils pouvaient observer que dans le haut de la ville, dans l'enceinte des remparts, il y avait d'autres remparts encore et qu'ils constituaient une fertè où s'élevait une grosse demeure fortifiée. Un châtelet et qu'il y avait un donjon de forme carrée dans la cour du châtelet. [...] des filles de haut rang se mouvaient avec rapidité et discrétion sur le haut du pavé dans la rue [...] elles étaient de suite et de loin repérables au voile de leur hennin qui flottait dans les airs au-dessus des passants. (p. 54-55)*

- 14 Dans cette ville où se tient une fête foraine, passées les descriptions d'un prédicateur exalté et peut-être escroc et de prostituées crasseuses se déroulent deux épisodes particulièrement pénibles, une exécution capitale par pendaison de trois condamnés dont

un vieux juif innocent et un tournoi de chevaliers. Ces événements donnent lieu à des pages riches en détails précis sur l'agonie et les blessures des uns et des autres, le tournoi, en particulier, se terminant par la mort douloureuse d'un jeune seigneur sans aucun souci d'exalter le courage ou l'habileté de son vainqueur ni l'esthétique du combat. Rien ici ne s'approche du moindre héroïsme malgré une écriture d'une précision *chirurgicale*. Les traits les plus connotés du côté du médiéval renvoient donc à des morts violentes. Les derniers chapitres conduisent les deux personnages dans un village de montagne qui semble hors de toute temporalité exacte – temps long de la ruralité –, où se produiront un viol et un crime atroces.

*Le village était fait de quelques masures bâties en pierres sèches avec les toits pareillement en pierre ou bien parfois en longs bardeaux de bois [...] Chaque maison possédait un âtre central dont la fumée s'échappait par un trou dans le toit [...] (p. 185-186)*

15 Rien de daté précisément ici mais le lecteur garde à l'esprit les épisodes antérieurs plus directement « médiévaux » et tend à situer l'ensemble du roman dans ces siècles-là.

16 Dans *Une forêt profonde et bleue*, une jeune fille, « la fille », à la tête d'une troupe de leudes (noms des nobles guerriers mérovingiens) croise dans une forêt un groupe de cavaliers en armure qui semblent des croisés :

*les cavaliers portaient de longs hauberts avec un bリアud gris par dessus le haubert et le dessin d'une épée adextrée d'une grande croix chrétienne était imprimée sur le devant du bリアud... (p. 38)*

17 Ceux-ci décimeront la première troupe et violeront cruellement la fille plus tard recueillie et soignée par une sorte d'ermite lépreux, le « mège ». Une fois encore les éléments médiévaux (dont une partie du vocabulaire) suggèrent que le récit, globalement insituable en temps et lieu, se passe au Moyen Âge. De ce fait, le calvaire de la fille, la bestialité des hommes sont, si l'on peut dire, *médiévalisés*. Les commentateurs des romans évoquent tous le Moyen Âge alors même que celui-ci ne se donne qu'à travers quelques indices fragmentés<sup>11</sup>. Les références médiévales ne forment en effet chez Graciano que le socle, ou l'écrin, d'une méditation sur les hommes et leurs pulsions négatives mais elles en permettent une figuration. Le « Moyen Âge » prête bien l'imagerie que la tradition en a formée à la barbarie humaine.

## Se regarder au miroir du Moyen Âge ?

18 On l'a dit. Michelet, au-delà de la consultation des archives, des matériaux de l'archéologie et des manuscrits, de la rigueur du savant, ne peut se défendre, dans l'évolution de son interprétation des siècles médiévaux, de la « double lecture simultanée qu'il fait de l'histoire passée et de l'histoire contemporaine<sup>12</sup> ». Georg Lukács ne dit pas autre chose au sujet du roman historique, en parlant de « la tendance immanente à changer la représentation du passé en parabole du présent<sup>13</sup> ». Si le spécialiste des temps anciens ne saurait se défaire totalement de son propre temps, l'écrivain, plus libre, ne peut, *a fortiori*, que dessiner le passé qu'il souhaite, désire, *imaginer*. Or cet imaginaire est fait, au sens structurant du terme, de *lieux communs*, voire de poncifs, de ce qu'une tradition à la fois érudite et fictionnelle, a forgée et dans laquelle il puise. C'est aussi par ce mouvement, où il s'inscrit dans une forme de continuité et de répétition, qu'il sera compris, suivi par ses lecteurs partageant son « encyclopédie » au sens d'Umberto Eco<sup>14</sup>. Le Moyen Âge doit être pour ainsi dire reconnu, et sa reconnaissance passe par un certain nombre de motifs, de scénarios, de représentations reprises en variances, qui creusent sa

différence avec le moment, actuel, de sa réécriture, de sa ré-invention. Les systèmes idéologiques, en tant qu'hypercodages, pour reprendre Eco,

*appartiennent à l'encyclopédie. C'est pourquoi le lecteur aborde le texte à partir d'une perspective idéologique personnelle qui est partie intégrante de son encyclopédie même s'il n'en est pas conscient.*<sup>15</sup>

- 19 Car, comment expliquer la fascination pour une époque si lointaine sinon par son *exotisme* ambigu qui fait qu'elle appartient à la fois à notre civilisation et renvoie à une conception du monde qui nous est étrangère ? Dans ce « jeu du même et de l'autre », poursuit Paule Petitier à propos de Michelet,

*le Moyen Âge ne fait sens que dans le couple antithétique qu'il constitue avec le monde moderne dans une histoire fondamentalement critique puisqu'elle introduit toujours la perspective de l'altérité, même lorsqu'elle s'efforce de reconstituer de l'intérieur une époque.*  
16

- 20 Les écrivains, quant à eux, utilisent diverses stratégies pour construire un regard extérieur, le nôtre, surplombant ce passé qu'ils (et nous) récréent. Dans un roman de facture classique comme *Les Rois maudits*, Maurice Druon prête à ses personnages historiques une intériorisation et une sensibilité toutes modernes. Ainsi, devant le bûcher des maîtres du Temple,

*Enguerrand de Marigny, copiant son attitude sur celle du roi, se forçait à demeurer impassible et à considérer ce supplice comme une nécessité du pouvoir. [...] Mais il ne pouvait éviter, en voyant des hommes mourir, de songer à la mort, de songer à sa mort. [...] Le prince Charles, le cadet des fils du roi, détournait la tête. Le spectacle visiblement lui était pénible [...] Le prince Charles, pour dissiper le malaise qui le gagnait, s'efforça d'occuper sa pensée d'un objet rassurant. Il se mit à songer à sa femme Blanche...<sup>17</sup>*

- 21 La voix narrative, à son tour, intervient dans un commentaire direct du supplice des amants des belles-filles de Philippe le Bel :

*Car en ces siècles où la moitié des femmes mourraient en couches et les deux tiers des enfants au berceau, où les épidémies ravageaient l'âge adulte, où l'enseignement de l'Eglise préparait surtout à quitter la vie [...] l'idée de la mort était familière aux esprits et seule une manière exceptionnelle de mourir pouvait, un moment, les émouvoir.<sup>18</sup>*

- 22 Pour le même type de scènes, l'insistance sur la différence qui sépare le siècle médiéval et le nôtre succède à l'invitation à s'identifier selon une oscillation caractéristique de ce genre de roman.

- 23 Les dispositifs de mises à distance de la violence *médiévale* chez Minard et Graciano sont plus indirects et plus complexes. Chez la première, l'anachronisme frontal d'une partie du vocabulaire et de l'intertexte contemporain déréalise les descriptions médiévales, et en font un *spectacle* dont le lecteur admire les tours de force stylistiques. La violence médiévale devient un exercice de style. Elle ne le touche pas. Graciano réintroduit dans *Liberté dans la montagne*, des témoins intradiégétiques des pendaisons et du tournoi – le vieux et la petite. Ceux-ci demeurent étrangement impavides quoique, parfois, l'enfant pose des questions sans réponse :

*La petite était silencieuse. Comme pensive et soucieuse et, après un moment, elle prit la main du vieux et elle demanda au vieux comment il fallait nommer le spectacle qu'ils avaient vu et, tout en continuant de marcher, le vieux réfléchit pour chercher le mot qui convenait mais ce fut vainement.<sup>19</sup>*

- 24 La rencontre avec des actes atroces devient une interrogation sans réponse à laquelle est invité, s'il le souhaite, le lecteur. À la fin du roman, le viol et l'éviscération d'une jeune

femme se font sans autre témoin que la victime qui paraît étrangement détachée de la souffrance qu'elle devrait éprouver :

*elle ne put seulement que relever son buste dans un effort insensé pour vérifier ce qui se passait et elle assista alors au spectacle effroyable de son corps éventré et son regard se chargea d'épouvante avant de se voiler et elle expira sur le tas de fumier.<sup>20</sup>*

- 25 Graciano élimine lui aussi, avec de tout autres effets d'écriture que Minard, tout pathos. Le lecteur moderne demeure seul face à des scènes terribles à la limite du supportable ressenties, plus ou moins confusément, comme d'aucun temps et de tous. D'une déréalisation à un hyper-réalisme, le médiéval ne devient qu'un des habillages possibles de la cruauté humaine, en tous lieux, en tous temps jusqu'au nôtre, point aveugle de toute la construction. Le détour par ce « Moyen Âge » ouvre à une universalisation – que l'on peut traduire, selon nos grilles, en termes psychanalytiques ou anthropologiques – qui fait retour, *ipso facto*, sur le contemporain. Les anachronismes, qu'ils soient psychologiques ou langagiers, servent une négation de l'histoire : le passé est le présent, il ne prend sens et intérêt que comme image décalée de celui-ci. Les luttes sanglantes pour le pouvoir, de Druon à George R. R. Martin, nient tout changement possible dans l'histoire humaine. Elles ont eu lieu, ont lieu et auront lieu, dans une succession sans fin. Aux sept tomes des *Rois maudits* se mesurent les milliers de pages non encore closes à ce jour de l'auteur américain qui avoue sa dette envers le français. Céline Minard conclut sur cette permanence qui efface toute particularité aux événements d'une histoire éternelle dans ses modalités :

*Et lors qui peut dire où finit l'histoire et de quelle manière ?  
Bar-sur-Aube ou un autre, tout corps, every body, qui porte en teste la bastard battle  
complète et tient encore les armes, en tous lieux la portera et en écho par les siècles.  
Et ainsi ja l'histoire ne finira.<sup>21</sup>*

- 26 Double sens, bien sûr, à accorder au terme d' « histoire » : l'Histoire et l'histoire qui en garde le souvenir, en déroule un épisode dans un récit toujours susceptible d'être repris et écouté. Marc Graciano trouve une autre solution de sortie, celle d'une épuration du temps historique, engagée dans la deuxième partie de *Une forêt profonde et bleue*, un au-delà du Moyen Âge évoqué, comme on l'a dit, dans la première partie. *L'enfant-pluie* qui se situe à la Préhistoire dépasse et les références au Moyen Âge et la violence des premiers romans<sup>22</sup>.
- 27 Qualifier un événement de « retour au Moyen Âge » est rarement positif et exprime une crainte, quelles que soient la méconnaissance et la simplification que le rapprochement révèle du *vrai* Moyen Âge. Les adjectifs « médiéval » et « moyenâgeux » renvoient fréquemment à des réalités qui n'entretiennent qu'un rapport lointain avec le Moyen Âge historique et l'époque médiévale devient la figuration, double, du passé comme du futur. Le « Moyen Âge » donne son nom au risque, redouté, de revenir à un état pré-moderne au sein d'une peur des conséquences à *venir* de telle action ou de tels choix politiques, sociétaux, présents. Le succès des fictions médiévales actuelles possède plus d'ambiguïté que dans les années 80 du XX<sup>e</sup> siècle. Il apparaît constitutif d'une attitude de plus en plus inquiète vis à vis des développements de la civilisation moderne. Le goût des fictions médiévalisantes peut s'interpréter comme un symptôme de la perte de confiance de la possibilité d'un futur meilleur que le présent. Il s'allie, en cela, à celui des dystopies, des visions post-apocalyptiques et à un mélange des temps qui caractérise, avec la propension à l'hybridité esthétique, le post-moderne.

- 28 Les œuvres que j'ai voulu analyser ne sont pas précisément politiques comme l'est l'usage du mythe du graal ou de la figure de Jeanne d'Arc par exemple. Elles rompent même avec les normes du roman historique. Ce faisant, elles épurent, en quelque sorte, le *topos* que constitue le Moyen Âge, n'en gardant que quelques traits saillants, en l'occurrence négatifs : combats sans merci, brutalité, indifférence à la douleur d'autrui, déchainement des passions ... Dans un entretien avec Edith de la Héronnière, Marc Graciano dit à la fois que le Moyen Âge n'est pas pour lui une période plus familière qu'une autre et qu'il « est assez proche de nous, avec des questions qui nous parlent <sup>23</sup> ».
- 29 Se plaire aux fictions médiévalisantes, en écrire, c'est donner image à ce que les contemporains feignent d'avoir réglé, tout en sachant que c'est faux. C'est tenir en particulier la violence loin de soi non sans complaisance. En cela ce Moyen Âge recomposé, *re-figuré*, accompagne, comme son ombre, un présent dont il est la mauvaise conscience.

---

## NOTES

1. Voir *Médiéval et militant. Penser le contemporain à travers le Moyen Âge*, Tomasso di Carpegna Falconieri, (Einaudi, 2011), Paris, *Publications de la Sorbonne*, 2015, introduction, p. 25. Cet ouvrage constitue, à ce jour, l'étude la plus riche et synthétique sur les rapports entre la référence au Moyen Âge et ses usages politiques.
2. *Ibid.*, p. 16 : « Le Moyen Âge est un âge ténébreux auquel ressemblerait notre époque actuelle : combien sont-ils à le dire et le penser ? ».
3. Voir Christophe Charle, *Discordance des temps. Une brève histoire de la modernité*, Paris, Armand Colin, 2011, p. 17.
4. « Vers une anthropologie culturelle du temps », *Médiévalisme. Modernité du Moyen Âge*, sous la direction de Vincent Ferré, L'Harmattan, 2010, p. 47.
5. *Pour un autre Moyen Âge*, Paris, Gallimard, 1977, préface, p. 10. À noter que Le Goff réfute en même temps le hiatus que serait la Renaissance et qu'il voit, dans la période médiévale, les germes d'un certain nombre de concepts et de notions qui animent nos manières d'être au monde – « passé primordial où notre identité ...a acquis certaines caractéristiques essentielles », p. 11.
6. *Cours au Collège de France*, publiés par Paul Viallaneix, Oscar A.Haac et Irène Tieder, Paris, Gallimard, 1995, tome I, 1838-1844, p. 328.
7. *Ibid.*, p. 328, p. 329.
8. Paule Petitier, dans *La fabrique du Moyen Âge au XIX<sup>e</sup> siècle*, sous la direction de Simone Bernard-Griffiths, Pierre Glaudes et Bernard Vibert, Paris, Champion, 2006, p. 389.
9. *Bastard Battle*, Paris Léo Scherr, 2008, rééd. éditions Tristram, 2013 ; *Liberté dans la montagne*, Paris, Corti, 2013 ; *Une forêt profonde et bleue*, Paris, Corti, 2015.
10. Voir l'entretien de Céline Minard avec Patricia Victorin, « Il ne s'agira pas de pureté... », *Perspectives médiévales* 36, 2015, <http://peme.revues.org/7432>.
11. Ainsi Thomas Stélande, « Marc Graciano, guide de haute lignée », *Le Magazine littéraire* 556, p 43 : « On ne sait pas si on est parachuté au Moyen Âge ou dans un monde mythique ... ».
12. Jacques Le Goff, « Le Moyen Âge de Michelet », *Pour un autre Moyen Âge, op.cit.*, p. 33.

13. *Le Roman historique*, Paris, Petite bibliothèque Payot, (traduction française), 1965, p. 387.
  14. *Lector in fabula*, (1979), Paris, Grasset 1985, livre de poche, « Biblio-essais », 1989.
  15. *Ibid.*, p. 105.
  16. *Op.cit.*, p. 391.
  17. *Le Roi de fer*, 1970, Le livre de Poche (plusieurs rééditions), p. 103-104.
  18. *Ibid.*, p. 214.
  19. *Op.cit.*, p. 83. Il s'agit de la conclusion de la scène de pendaison.
  20. *Op.cit.*, p. 270.
  21. *Op.cit.*, p. 114.
  22. Paris, Corti, 2017.
  23. Lettre d'information des éditions José Corti, site Corti.
- 

## INDEX

**Thèmes** : Bastard Battle, Damné, Enfant-pluie (L'), Hildegarde, Liberté dans la montagne, Nom de la Rose (Le), Quadrature du cercle (La), Rois maudits (Les), Une forêt profonde et bleue

**Mots-clés** : idéologie, médiévalisme, roman moderne, violence

**Keywords** : ideology, medievalism, modern novel, violence

**Parole chiave** : ideologia, medievalismo, romanzo moderno, violenza

**indexmodernes** Bartholeyns (Gil), Le Goff (Jacques), Michelet (Jules), Oldenbourg (Zoé), Martinez (Carole), Calmel (Mireille), Gagnon (Hervé), Pombo (Alvaro), Henry (Léo), Eco (Umberto), Annaud (Jean-Jacques), Minard (Céline), Graciano (Marc), Rio (Michel), Lukács (Georg), Petitier (Paule), Druon (Maurice), Martin (George R. R.), Héronnière (Edith de la)

**indexpersonnesmedievales** Chrétien de Troyes, Hildegarde de Bingen, Philippe de Flandres, François Villon

## AUTEUR

**MICHÈLE GALLY**

Aix-Marseille Université

---

# « Des Divines Comédies de presque mil ans après ». Le voyage dantesque comme dénonciation et forme de résistance aux maux d'aujourd'hui

Filippo Fonio

---

## Réécrire la Divine comédie aujourd'hui : une « mode » ou une nécessité ?

- <sup>1</sup> La *Divine Comédie* est sans doute à considérer à l'instar de l'un des « grands codes » de l'Occident contemporain. L'œuvre de Dante concurrence presque la *Bible* dans le même rôle structurant à l'égard de l'imaginaire occidental que Northrop Frye a reconnu aux deux Testaments<sup>1</sup>. Il est donc naturel que le grand poème fondateur de l'image de l'au-delà chrétien ait fait l'objet d'innombrables transformations, de réductions, souvent<sup>2</sup>, mais également d'adaptations et de réécritures décontextualisantes et actualisantes<sup>3</sup>. Ces réécritures concernent plusieurs langues et différentes époques, et datent au moins de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. L'héroïsation de Dante en tant que figure-clé pour la naissance de la langue et de la littérature italiennes<sup>4</sup>, et d'intellectuel patriote mort en exil pour ne pas trahir ses idéaux, se développe pendant et aux alentours du Romantisme, même avant la sacralisation de son œuvre. La « canonisation » de la *Comédie* est sans doute à considérer comme un corollaire de cette « panthéonisation » de l'auteur. Plusieurs traits du personnage et du mythe, littéraire et existentiel, né autour de lui, ne pouvaient manquer de fasciner des écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle qui, entre conviction et émulation, ont décidé de se confronter avec ce grand modèle médiéval.
- <sup>2</sup> La sacralisation de l'œuvre de Dante, et notamment de la *Comédie*, porte en soi comme un germe de celle qui deviendra, à une époque plus récente et à l'aune d'un certain courant

appropriant et iconoclaste du postmodernisme, son contraire, à savoir une forte tendance à la désacralisation du modèle. Mais au XIX<sup>e</sup> siècle nous n'en sommes pas encore là. L'intérêt, pourtant, d'évoquer en introduction cette époque fondamentale de la fortune de Dante<sup>5</sup> consiste dans le fait que certains auteurs de la période tentent, pour la première fois, une réception de la *Comédie* qui résulte en une appropriation du modèle. La glose et la paraphrase – qui ont longtemps été les formes les plus courantes de la reprise du texte de Dante à la destination de générations de lecteurs différentes – ont été pour la première fois combinées avec, ou même insérées dans un cadre fictionnel, et souvent actualisant. Pendant le Romantisme la *Comédie* a été même parfois considérée comme un « canevas », une structure poétique et d'affabulation qui, tout en gardant les constantes de la *visio* et du voyage, de certains épisodes et/ou des grandes figures et rencontres dantesques, un certain nombre de stylèmes, aussi, s'est prêtée à des réécritures décontextualisantes et actualisantes. Il est vrai que, à cette époque, c'est surtout la figure de Dante qui est soumise le plus souvent à des formes d'appropriation inédites jusque-là, selon des procédés telles, par exemple, la conjecture biographique ou la rencontre – vraisemblablement – jamais advenue. Que l'on pense, à ce propos, à celle entre Dante et Siger de Brabant en 1308, qui est le sujet du conte balzacien *Les Proscrits* (1831). Cette œuvre de Balzac est à considérer comme un modèle incontournable pour les réécritures dantesques à forte composante littéraire – que ce soit au niveau du style, des contenus ou des intérêts spécifiques des récrivains. D'ailleurs, le « dantisme littéraire » est un courant des reprises dantesques très fréquenté par les auteurs contemporains, de Giorgio Pressburger à Philippe Sollers, où l'on voit que la glose dantesque – dans le cas de Sollers – ou la *Comédie* considérée comme un « cadre » – pour Pressburger – servent surtout de pré-textes à des réflexions métalittéraires et de nature poétique<sup>6</sup>. Ou encore le roman *Come donna innamorata* de Marco Santagata (2015), où la narration est constamment accompagnée ou, souvent, guidée, même, par des discussions exégétiques sur le texte dantesque *traditus*, des incursions dans la biographie du poète, des commentaires érudits sur son œuvre.

### Un seul hypotexte, plusieurs possibilités de réécriture

- 3 Déjà à la même époque que celle du conte de Balzac on trouve d'autres expériences de remploi de Dante et de la *Comédie* qui présentent une composante forte d'engagement et de réflexion politique. Ces auteurs qui se servent de Dante et de son œuvre à des fins de réflexion politique sur leur époque, ou, du moins, sur une époque successive à celle de la mort de Dante se servent du modèle dantesque d'une manière particulière. Il est emblématique en ce sens le poème de Byron *The Prophecy of Dante*, publié en 1821. Le mécanisme dantesque bien connu de la prophétie qui sert à parler du présent et à offrir des pistes de réflexion pour l'avènement d'un monde meilleur qui se prépare est exploité par Byron dans son poème en quatre chants et en tercets (un mètre qui est *per se* très audacieux en anglais). Byron présente sa réécriture sur un mode humble et modeste, presque en s'excusant de vouloir rivaliser avec Dante – car, précise-t-il, il est compréhensible que les Italiens soient jaloux de leur langue et de leur littérature, puisque c'est tout ce qu'il leur reste pour se considérer comme une nation.
- 4 C'est pourquoi il entend aussi son œuvre<sup>7</sup> comme une incitation pour le peuple italien à se rapprocher son destin politique et à se faire maître de son histoire. L'intention de Byron est de développer la vision prophétique de Dante sur les mille ans suivant sa mort. Mais

dans les faits, elle n'atteint même pas la période des guerres d'indépendance italiennes, qui commencent à l'époque où Byron écrit. Le Dante de Byron prophétise surtout des événements de la Renaissance italienne, dont le sac de Rome par les troupes de Charles V en 1527, le voyage transocéanique de Christophe Colomb ou un vague projet de libération de la patrie de la domination étrangère. Il insiste sur une série de thématiques, dont l'exil du « libre penseur » Dante, qui sont chères à l'auteur. Le cadre d'un remploi de Dante – l'homme et/ou son œuvre – à des fins de méditation ou de prise de position politiques est ainsi établi.

- 5 Un autre exemple très significatif d'usage politique de Dante au cours du XIX<sup>e</sup> siècle est le roman *Il Conte Durante*, publié en 1864 sous le pseudonyme d'Ausonio Vero par Francesco Proto. Dans cette œuvre, Thomas d'Aquin se présente à Dante, qui demeure au Purgatoire après sa mort, et lui propose de se réincarner dans l'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle, ce qui lui permettrait d'abrégier son séjour parmi les coléreux. Dante accepte et accomplit un voyage dans l'Italie de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en plein processus d'affirmation et de consolidation de l'Unité nationale. Son itinéraire, qui traverse plusieurs villes, de Turin à Rome, à Naples, s'accompagne d'une série de constats désolants sur la situation politique, sociale et morale de la Péninsule. Le « comte Durante », selon l'identité prise au moment de sa réincarnation, critique âprement les « Piémontais » et la dynastie des Savoie, constate avec amertume les prodromes d'une laïcisation qu'il voit à l'œuvre dans le Pays, mais surtout honnit l'unification de la nation. L'auteur veut nous présenter une image de Dante clérical, réactionnaire – au cours du roman il est même incarcéré suite à l'accusation d'être un agent au solde des Bourbon de Naples – et foncièrement anti-unioniste. Les chagrins les plus âpres tout au long de son périple italien lui viennent aussi de la découverte que l'unification italienne aurait trouvé une impulsion et un soutien idéologique forts grâce à une (més)interprétation de son œuvre – de la *Monarchia* surtout, suppose-t-on, mais probablement de la *Comédie* aussi. En somme, le Dante d'Ausonio Vero reste un subversif même dans l'Italie d'un demi-millénaire après sa mort, tant et si bien qu'à la fin de la narration il demande à saint Thomas de le ramener au Purgatoire. Le roman se clôt sur l'ascension de Dante au Paradis, par la volonté divine et, parallèlement à cette célébration du poète dans l'au-delà, sur une cacophonie médiatique dans l'Italie du XIX<sup>e</sup> siècle provoquée par la disparition du mystérieux espion qui aurait été connu sous le nom de « comte Durante ». Les difficultés de l'homme médiéval à comprendre la société moderne sont ici exploitées par l'auteur en défense d'une thèse bien précise : l'Unité nationale italienne représente une catastrophe, et sa condamnation par un illustre et ancien concitoyen – qui, de plus, provient de l'au-delà et a donc une vision détachée des événements – sert à ajouter un caractère péremptoire et lapidaire à la visée idéologique du roman.
- 6 Ces types de réécritures dantesques, qui peuvent être considérés des cas isolés au XIX<sup>e</sup> siècle, ont probablement servi de modèles à un phénomène beaucoup plus récent, et qui a sans doute proliféré aussi grâce à un effet de mode : la création de nouveaux Enfers, Purgatoires (plus rarement) et Paradis où se trouvent des personnalités de la modernité qui, selon les auteurs, seraient en quelque sorte les homologues et les héritiers des figures dont Dante a, dans son œuvre, peuplé les trois royaumes de l'au-delà. Par exemple dans le diptyque de Larry Niven et Jerry Pournelle, *Inferno* (1977) et *Escape from Hell* (2009), les deux auteurs récréent un Enfer où un auteur de romans de science-fiction, accompagné par Mussolini qui remplace le Virgile dantesque, rencontre dans l'au-delà, entre autres, Napoléon, Billy the Kid, Albert Camus, Trotski, le directeur du FBI Hoover, et Dracula,

même<sup>8</sup>. Mussolini a le beau rôle dans le premier roman, et il se lance aussi dans une apologie de sa politique en expliquant sa tentative de faire revivre la grandeur de l'Italie romaine, et son ambition de défendre les plus démunis face aux capitalistes. Sa seule faute aurait été l'alliance avec l'Allemagne d'Hitler<sup>9</sup>. Celui de Niven et Pournelle est un Enfer majoritairement américain, mais, face à ce constat de la part de l'écrivain qu'il accompagne dans son voyage, Mussolini réplique que ce fait ne doit pas l'étonner, car l'Enfer de Dante était tout aussi fortement « italien ». D'ailleurs, Mussolini souligne aussi à plusieurs reprises la grande subjectivité de Dante dans ses choix des damnés<sup>10</sup>. D'autres *Comédies* actualisantes choisissent plutôt de resituer l'Enfer dantesque dans le monde d'ici-bas, notamment dans des milieux urbains. Ainsi dans le livre auto-publié *Taxi Inferno* de Wallace Zane (2014), l'auteur voyage-il en compagnie de Charles Bukowski par les rues de Los Angeles en conduisant son taxi, et son périple dantesque témoigne des différentes analogies entre l'Enfer urbain et l'Enfer de l'au-delà médiéval.

### **Quelques Comédies politiques italiennes contemporaines : variations autour d'un modèle**

- 7 Il n'est pas étonnant de constater que la plupart des réécritures contemporaines de la *Comédie* dantesque se retrouvent en Italie. Et bon nombre de ces « nouvelles *Comédies* italiennes » ont une composante politique très marquée, comme si le cadre dantesque pouvait s'adapter très bien à expliquer – et à condamner – la situation politique de l'Italie d'aujourd'hui. J'ai choisi quelques-uns parmi ces textes très récents, qui, outre leur point commun d'une réécriture de l'hypotexte au sein de laquelle la politique a un rôle prévalent, se caractérisent par une série de variations sur le canevas dantesque qu'il est intéressant de voir de plus près.
- 8 La réécriture proposée par Massimo Cannizzaro dans son *Prossima fermata : Dante* (2015), qui porte le sous-titre « technologique » *Inferno 2.0*, raconte, de manière assez proche de celle de Wallace Zane, un Enfer éminemment urbain. L'itinéraire aux Enfers coïncide pour Cannizzaro, auteur-personnage, avec un voyage, en compagnie de Dante, dans les bas-fonds de la ville de Naples. Les cercles, ainsi que les étapes du voyage dans cet au-delà métropolitain divisé en trente-quatre chants, sont scandés par les stations du métro et les arrêts du réseau péri-urbain napolitains<sup>11</sup>. La couleur napolitaine du texte est très marquée, tant sur le plan de la langue utilisée que sur celui des contenus. Ainsi, par exemple, parmi les différentes cohortes d'indolents (*ignavi*) que l'auteur et Dante rencontrent l'on trouve ceux qui votent blanc aux élections, et les témoins des meurtres commis par la *mafia*<sup>12</sup>. La société italienne y est également très présente. Par exemple, dans les Limbes les voyageurs côtoient les « météores » de plusieurs professions, tels les footballeurs ou les chanteurs, ceux dont le succès éphémère a aussitôt été oublié. Les actualisations systématiques de la structure des personnages et des groupes d'âmes de la *Comédie* dantesque se combinent, dans le prosimètre de Cannizzaro, avec une dynamique très fréquente dans le comique multidimensionnel (que l'on pense à la saga cinématographique des *Visiteurs* de Jean-Marie Poiré) : tant sur le plan linguistique que sur celui plus spécifiquement culturel, l'homme d'aujourd'hui qui s'accompagne d'un homme du Moyen Âge est constamment aux prises avec des incompréhensions, des quiproquos et des boutades portant sur les différences entre les deux époques. Les tentatives de résoudre ces incompréhensions servent également comme parenthèses

didascaliques portant sur le monde d'aujourd'hui comparé à celui médiéval, ce qui crée un effet de décalage hilarant.

- 9 Celui de Cannizzaro n'est pas le seul texte à fonctionner de cette manière. À chaque fois que Dante se réincarne pour accompagner l'auteur (ou un autre personnage) dans le voyage en Enfer, le comique dû au décalage entre les deux époques est systématiquement présent et peut servir tant à la présentation de certains aspects de la société et de la vie d'aujourd'hui qu'à des prises de position, souvent très critiques, à l'égard de notre époque présentée par le biais d'un point de vue médiéval. Cette dynamique est tout aussi présente dans un cas très intéressant à plusieurs égards, celui du *Ritorno di Dante* de Gian Luca Giani (2012), tiré d'une série d'émissions radiophoniques et dans lequel Dante voyage seul la plupart du temps<sup>13</sup>. Au long des vingt-quatre chapitres du texte, il se réincarne dans autant de situations différentes qui servent à faire un portrait « infernal » de l'Italie de 2011. Par exemple dans le dernier cercle, consacré aux traîtres, Dante est censé participer aux travaux du Parlement italien, et il prend donc l'identité de Dante Florentini, élu de la ville de Florence dans les rangs d'une liste municipale et municipaliste<sup>14</sup>.
- 10 Le caractère politique de ces actualisations de la *Comédie* se combine souvent avec une composante de dénonciation plus largement sociétale : la condamnation des maux de la politique d'aujourd'hui par le biais de l'écran médiéval dantesque s'accompagne d'une stigmatisation de toute forme de la société du spectacle, de l'image et du paraître. Par exemple, l'intérêt pour des problématiques environnementales est très présent chez Cannizzaro, sensible à la crise périodique (et tristement d'actualité) de l'élimination des déchets de la ville de Naples<sup>15</sup>. Un certain nombre de ces nouvelles *Comédies* se présentent souvent sous la forme de « comédies de mœurs », l'élément de dénonciation sociétale étant plus fort que celui de la *damnatio* de la classe politique. Ces œuvres se caractérisent souvent par un autre trait qui en marque toute la différence par rapport au modèle dantesque : l'abolition de l'individualité des âmes en faveur de la rencontre avec des groupes de damnés, des catégories sociales en somme.
- 11 C'est ainsi que, dans un exemple typique de ces réécritures morales de la *Comédie* comme *L'Inferno di Paperino* (1987), produit original de Disney Italia (et qui n'est pas une traduction de l'américain), Donald, au cours de son voyage en Enfer, croise son chemin avec celui de plusieurs groupes sociaux ou catégories d'individus qui se trouvent à purger des peines à cause de comportements fautifs, irresponsables, antisociaux. Parmi eux l'on compte les chauffards, les employés de services publics qui ont contribué à rendre cauchemardesque la vie de leur prochain à cause de complications et dysfonctionnements bureaucratiques, ou encore les pollueurs, dont l'action peu soucieuse de l'environnement a dégradé les conditions de vie des autres<sup>16</sup>. Cependant, aucun individu n'est mis en avant au sein de ces groupes, ce qui peut sans doute être dû à la destination plutôt « jeunes lecteur » de la *Comédie* de Disney.
- 12 Les réécrivains qui font en revanche le choix de garder des individus – et, ce qui est cohérent avec le système dantesque, des individualités – parmi les âmes qu'ils rencontrent au cours de leurs voyages, choisissent souvent d'alterner des personnages célèbres de l'actualité et des personnages d'invention – qu'ils disent avoir connu, être des proches, des figures notoires de leurs villes ou villages, ou encore des personnes entièrement fictives mais caractérisées par des noms significatifs. Surtout dans le cas de rencontres avec des personnages inconnus (sauf aux auteurs), l'on observe une forte

tendance au localisme (tant de *Divines comédies* que de villages italiens, pourrait-on dire) qui n'est du reste pas une pratique étrangère à l'hypotexte dantesque.

- 13 D'ailleurs, le manque d'individualité dans les rencontres qui adviennent dans ces au-delà contemporains n'est pas la seule dérogation au système dantesque que l'on peut observer. Parfois, ces réécritures dérogent aussi à un autre principe fondamental de l'hypotexte : celui de la présence de chaque damné dans un et seul point de l'Enfer, du Purgatoire ou du Paradis. Ce qui suppose, bien évidemment, un choix fait en amont par le poète médiéval, qui – se dit le lecteur moderne avec le « sens commun » qui le caractérise – se sera trouvé lui aussi, par exemple, face à des « pécheurs multiples » qui auraient pu se trouver tout aussi bien dans d'autres cercles infernaux que dans celui où finalement Dante a décidé de les placer<sup>17</sup>. Ainsi, par exemple, Cannizzaro, en rencontrant Silvio Berlusconi au cercle des luxurieux – ce qui ne peut que nous étonner moyennement<sup>18</sup> – en compagnie de sa fiancée Francesca Pascale prévient-il le lecteur que « plusieurs seront les apparitions du *Silvio infernal* »<sup>19</sup>. Et effectivement on le retrouve à plusieurs reprises au cours du voyage. L'auteur décide de ne pas choisir le péché pour lequel Berlusconi mérite de séjourner en Enfer pour l'éternité, et cette indécision se résout par la présence multiple du même personnage à l'intérieur de cercles différents. Pourtant, l'œuvre de Dante se caractérise par le principe de la « non ubiquité » des âmes qui est cœur de l'allégorisme dantesque et par une conception hypostatique des péchés, des vices et des béatitudes qui s'incarnent en certains individus. En dérogeant à ces principes, ces Dante de l'époque contemporaine mettent à mal l'allégorisme de leur prédécesseur.
- 14 On rencontre en revanche des cas où l'allégorisme dantesque n'est pas éliminé, et où il est même poussé à l'extrême, comme dans l'œuvre de Giani. Chaque chapitre consiste en un voyage de Dante déguisé en homme de 2011, qui prend tour à tour des identités différentes et toutes « parlantes » : ainsi trouve-t-on, entre autres, Dante Cialtrone (littéralement *imposteur*), journaliste, lors de l'incursion de l'homme médiéval chez les menteurs modernes, Dante Squadroni (*escadrons*), hooligan florentin, chez les violents, Dante Codicini (*articles de lois*), clerc d'avocat, chez les hypocrites, ou encore Dante Trombetta (*trompette*<sup>20</sup>), aspirant star du cinéma pour adultes, chez les luxurieux. Un grand nombre de personnages incarnés par Dante chez Giani se caractérisent également par des noms parlants construits sur ce modèle.
- 15 Enfin, les différences structurelles entre l'hypotexte et ses réécritures peuvent même concerner la morphologie de l'au-delà. Ainsi Cannizzaro choisit-il de renverser la forme en entonnoir de l'Enfer dantesque :

*Più andavamo avanti nel nostro 'viaggio' e più le dimensioni delle 'piazze' del peccato si allargavano, al contrario dell'Inferno di Dante, dove i cerchi si riducevano nel diametro in prossimità della zona dove i peccati erano più gravi ed i peccatori più crudeli e spietati.*<sup>21</sup>

- 16 Ces formes d'éloignement par rapport à l'hypotexte témoignent de la grande liberté que prennent les récrivains, et de leur tentative de forcer quelque peu le cadre dantesque pour le rendre plus conforme au monde contemporain et plus apte à en rendre compte.

### **La politique en Enfer (et au Paradis)**

- 17 Dans ces réécritures de la *Comédie*, la politique, surtout italienne, est très souvent exposée à la risée (outre sa damnation), tant les personnalités que – plus rarement – les groupes de pouvoir<sup>22</sup>. Berlusconi est très présent dans ces œuvres, et dans certains cas son rôle apparaît même beaucoup plus important que celui de tous les autres damnés, comme s'il

était, en quelque sorte, le damné par antonomase. Par exemple dans *La nuova Commedia di Dante* de Roberto Piumini (2004) il est le protagoniste de l'un des chants et assiste à la naissance monstrueuse d'un enfant généré par Anna Maria Franzoni (une femme accusée d'infanticide, personnage très médiatisé en Italie ces dernières années). Dans le chant suivant, on assiste à la dispute sanglante entre un homme et une femme : ce sont les parents de Berlusconi qui, pétris de culpabilité, se reprochent réciproquement d'avoir donné le jour à un fils qui « fece stupro di democrazia »<sup>23</sup>. Un autre homme politique a une importance prépondérante dans le corpus : Giulio Andreotti, longtemps secrétaire de la Démocratie chrétienne et premier ministre du gouvernement italien à de maintes reprises – l'un des symboles de la première République. Tommaso Cerno, dans son *Inferno* de 2013, remplace le Virgile dantesque par Andreotti, qu'on retrouve aussi, chez Cannizzaro, dans le rôle du Minos de Dante, gardien de l'Enfer et juge des peines à infliger aux damnés.

- 18 Ce lien profond entre la politique italienne et l'Enfer de Dante est aussi présent sur le plan symbolique. Parfois, l'entrée des Enfers se trouve à Montecitorio, le siège du Parlement italien, comme chez Cerno (2013) qui situe son voyage en 1992, *annus terribilis* de la politique italienne à cause de la « descente sur le terrain » de Berlusconi. Les portes de l'Hadès se trouvent également à Montecitorio dans l'épisode dantesque de la bande dessinée de Don Alemanno *Jenus – Apocalypse Rome*, de 2014.
- 19 Sont aussi intéressantes les peines que certains hommes et femmes politiques subissent dans ces au-delà. Ainsi, chez Piumini, Umberto Bossi, le leader historique de la Ligue du Nord, est condamné à ramer à contre-courant sur le Nil et à s'engouffrer dans l'« eterna e muta tomba » du fleuve égyptien<sup>24</sup>. Letizia Moratti, à deux reprises ministre de l'Éducation nationale au sein des gouvernements Berlusconi, et qui a procédé à une réforme visant souvent considérée comme une tentative de marchandisation de l'école, se trouve condamnée à gérer une école pour jeunes démons qu'elle ne veut accueillir car leurs mères n'auraient pas payé assez cher pour les droits d'inscriptions. Les mères diablasses la battent sauvagement et la forcent à accueillir et à éduquer les rejetons. Le *contrappasso* auquel Moratti est condamnée lui est été infligé parce qu'au lieu d'« educare con giustizia / rese la scuola del mercato schiava »<sup>25</sup>.
- 20 Souvent on sent dans ces *Comédies* un certain air réactionnaire, ou peut-être nostalgique d'un passé, même récent, où tout allait bien en Italie, ou du moins où l'on ignorait que tout allait mal... Par exemple, le Plutus dantesque est remplacé chez Cannizzaro par Romano Prodi. Le lien avec le dieu grec de la richesse, dont Dante fait un démon et le gardien du cercle des avarés et des prodiges, est ainsi postulé par l'auteur :
- aver avallato e contribuito [...] alla realizzazione della più infernale conversione monetaria della storia dell'uomo, introducendo il satanico... euro* !<sup>26</sup>
- 21 Après cette entrée en matière, Cannizzaro se lance dans une commémoration nostalgique de la *lira* – à l'intention de son accompagnateur Dante qui ne connaît que le florin d'or – souvenir mélancolique de jeunesse. Et Cannizzaro de sortir de sa poche, en guise de conclusion, une pièce de deux euros, pour montrer à Dante son portrait sur la pièce. La vue de son effigie sur le « maudit » euro provoque l'ire de Dante à l'égard de Prodi, là aussi selon un procédé souvent utilisé par ces récrivains : l'étonnement du poète médiéval réincarné à une époque ultérieure et qui constate la sacralisation dont il fait l'objet, son omniprésence dans la vie quotidienne des Italiens – noms de lieux publics, rues, monuments, etc. – mais aussi que, dans une Italie qui va toujours mal (et pire que du temps de Dante, sous-entend-on), la « marque Dante » est utilisée à tout bout de champ et

mal à propos pour légitimer des initiatives pour le moins douteuses ou même carrément répréhensibles<sup>27</sup>. De là à inférer que l'auteur puisse être qualifié d'euroseptique, il y a un pas que nous ne franchirons pas. Néanmoins une certaine propension à la grogne est souvent présente dans ces actualisations de l'Enfer dantesque en général, et dans celle de Cannizzaro en particulier.

- 22 Il arrive aussi, notamment dans la *Comédie* de Piumini, que la classe politique italienne soit traitée avec une cruauté subtile et comparée à des modèles de gestion vertueuse de la chose publique, qui contribuent à la rabaisser ultérieurement aux yeux des lecteurs. Ainsi « Craxi et ses copains » sont-ils poursuivis et déchiquetés par des oiseaux de proie qui font penser aux Harpies dantesques, car

*Della corruzione  
fecero esempio e pratica segreta,*

*portando gravemente a perversione  
l'idea di buon governo e di giustizia,  
e sfiduciando la popolazione.*<sup>28</sup>

- 23 Ce qui est ici particulièrement intéressant en termes de reprise du modèle est le fait que, en accord avec le principe sur lequel se base non pas l'*Enfer* mais le *Purgatoire* de Dante, les socialistes – ou les hommes politiques qui ont gouverné au cours de la première République (le poème de Piumini ne rentre pas dans plus de détails) se trouvent agressés par ces rapaces qui portent des écriteaux sur lesquels sont gravés les noms d'hommes politiques italiens honnêtes : parmi eux, Luigi Einaudi et Sandro Pertini, anciens Présidents de la République (et aussi d'hommes anciens qui ont été vertueux, par exemple Marc-Aurèle<sup>29</sup>). Le même procédé est utilisé par Piumini un peu plus loin, lorsque le voyageur rencontre Giulio Andreotti – encore ! –, cloué à un arbre par les oreilles et qui cherche à se libérer. Trois anges descendent du ciel pour l'en empêcher : il s'agit des saints Jean et Paul et du roi Charles-Albert<sup>30</sup>. Si Andreotti est ainsi torturé pour avoir été « gran padrino di briganti, / di mute protezioni nume esperto »<sup>31</sup>, les trois autres ont le droit de le tourmenter dans l'au-delà car « contro i felloni hanno lottato, / per loro gran sciagura, a viso aperto »<sup>32</sup>.

- 24 Parfois ce procédé se trouve renversé, et se focalise sur un exemple positif, par exemple Gandhi, en filigrane duquel est tracé un portrait négatif. Au libérateur de l'Inde est ainsi opposé Marco Pannella, longtemps leader du Parti Radical italien, car celui-ci aurait rabaissé et enlevé toute valeur symbolique aux batailles menées par Gandhi, notamment en s'appropriant ses méthodes de protestation par le jeûne et d'autres formes de résistance non violente<sup>33</sup>. Pannella aurait manqué de l'« autorité pudique et magistrale » de Gandhi, et se serait emparé de ces formes de lutte politique simplement par vanité, exhibitionnisme et esprit d'émulation à l'égard du modèle gandhien, sans en comprendre vraiment la portée. Dans le Paradis de Piumini se trouve Rosi Bindi, ancien ministre de la Santé, et dans la même scène Dante peut aussi voir les médecins corrompus qui se trouvent en Enfer, et que Rosi Bindi lui montre<sup>34</sup>. Outre que des chants relatifs à l'Enfer, au Purgatoire et au Paradis alternent dans l'œuvre de Piumini – ce qui consitue une variation du modèle très intéressante – ces deux derniers exemples nous montrent une autre caractéristique fondamentale de son texte : il arrive que, dans sa *Comédie*, les trois royaumes soient très proches l'un de l'autre, à tel point qu'à l'intérieur du même chant (et il s'agit de chants assez courts, d'une vingtaine de tercets chacun) l'on puisse jeter un coup d'œil de l'un à l'autre royaume, et mettre en correspondance un même phénomène moral (ici, l'exercice vertueux et vicieux de l'administration sanitaire). Normalement,

comme il est parfaitement compréhensible sur le plan symbolique, l'Enfer constitue la partie basse du Paradis, à laquelle on accède par un trou, un autre type de passage ou simplement en jetant un coup d'œil à travers une ouverture. Mais il arrive aussi que le Paradis soit vraiment très proche de l'Enfer, par exemple le premier étant situé au sommet d'une colline dont l'Enfer est la base – comme dans l'exemple de Rosi Bindi. Cette proximité des damnés et des élus n'est sans doute pas sans signification. Elle doit probablement être lue comme une mise en évidence de la subtilité de la frontière entre comportement vertueux et conduite vicieuse, frontière qui devait sembler beaucoup moins perméable à l'homme médiéval qu'à l'homme d'aujourd'hui.

- 25 Jusque-là, les verdicts de damnation et de béatitude prononcés par nos auteurs ne semblent pas bien audacieux. Parfois, néanmoins – comme dans la *Comédie* de Cannizzaro – ils peuvent surprendre. Ainsi la présence de Barack Obama en Enfer, relégué parmi les prodiges, peut sembler pour le moins étonnante. Mais le texte souligne que si Obama se trouve en Enfer, c'est parce qu'il a été le pire gaspilleur d'argent public dont l'histoire se souvienne, notamment à cause des budgets exorbitants alloués aux armements américains et aux dépenses militaires sous ses deux mandats<sup>35</sup>. Cannizzaro place également Antonio Di Pietro, le juge-symbole du mouvement, dit « mains propres », de lutte anti-corruption de la classe politique italienne, parmi les trompeurs de la cinquième fosse du huitième cercle de son Enfer<sup>36</sup>. Mais Di Pietro n'est ici présent qu'en tant que juge de sortes de Jeux olympiques infernaux disputés entre les trompeurs (qui sont évidemment les hommes politiques italiens impliqués dans les scandales financiers liés aux enquêtes des « mains propres »). Di Pietro est secondé dans cette fonction par les autres magistrats qui ont contribué à la même enquête. Cependant le doute subsiste, car à plusieurs reprises Di Pietro est qualifié d'« infernal », et la magistrature italienne de « diabolique ». Doit-on entendre ces adjectifs au sens propre, à savoir comme relatifs à quelqu'un « qui se trouve » ou « est propre à l'Enfer », ou bien au sens métaphorique de « très méchant » ? En d'autres termes, le soupçon d'euro-scepticisme exprimé à l'égard de Cannizzaro, vu un peu plus haut, doit-il être rapproché d'une attitude anti-justicialiste à l'égard de la magistrature italienne à l'époque des scandales qui ont porté à la fin de la première République ? L'hypothèse ne peut pas être entièrement écartée...
- 26 Les héritiers des « adeptes du voile » du XIX<sup>e</sup> siècle (les « adepti del velame » dont parle Umberto Eco<sup>37</sup>) que sont les récrivains des *Comédies* politiques de ces dernières années, certes véhéments et désireux d'exprimer une condamnation ferme à l'égard de la période politique italienne qui les a précédés, s'interrogent sur une série de problématiques qui n'étaient, enfin de compte, pas si éloignées de celles de Dante. Qui sont les damnés ? Et qui mérite d'être sauvé ? Parfois, même en se mouvant à l'intérieur d'une topique assez fréquemment présente au sein du courant médiévaliste contemporain, et au sens plus large de ce « goût » pour le Moyen Âge qui semble définir notre époque, ils cherchent à se prévaloir du modèle dantesque dans des formes d'appropriation plus marquées, par exemple en invoquant une auctorialité dantesque pour leurs œuvres. Ainsi Roberto Piumini adopte-t-il le procédé du manuscrit dantesque retrouvé qui serait à l'origine de ses textes<sup>38</sup>, ce qui lui permet de justifier le caractère quelque peu désordonné de son recueil – les cinquante chants de sa *Comédie* seraient autant de *disjecta membra* de la *Comédie* de Dante, des passages extraits de trois livres du poème dantesque qui auraient été retrouvés par hasard et publiés dans le désordre.
- 27 Le politique occupe une place très large dans les opérations contemporaines de récupération du Moyen Âge<sup>39</sup>, et les *Comédies* politiques discutées jusque-là représentent

un échantillon intéressant de cette tendance. Le « nouveau Moyen Âge » que nous vivons inspire une pléthore de réécritures à l'équilibre entre satire et parodie, puisant des caractères propres à ceux deux genres. Parfois elles se présentent comme des produits triviaux et superficiels d'appropriation du modèle médiéval, alors que dans d'autres cas elles se veulent des opérations plus complexes et articulées, et aspirent sans doute à rivaliser avec leur hypotexte, du moins à une certaine velléité d'émulation. Et c'est sur un dernier exemple, particulièrement riche du point de vue de sa tentative globale de réécriture de l'*Enfer* de Dante, que je conclurai cette analyse.

## ***Feudalesimo e (è) libertà*, un cas exemplaire de remploi du médiéval pour parler du présent**

- 28 A vu le jour ces dernières années *La Divina commedia quasi mille anni dopo*, une tentative très ambitieuse de réécriture à fort potentiel politique de la *Comédie*. Les trois premiers volumes, parus en 2015-2016, contiennent les chants I-XXI de l'*Enfer*<sup>40</sup>. Ce travail a été mené par le collectif de *Feudalesimo e (è) libertà/Pro Feudalia Iura Factio*, un groupe né comme page Facebook avec la mention « parti politique » en février 2013, qui aspire à réintroduire les valeurs de la société féodale dans le monde d'aujourd'hui<sup>41</sup>. Le prosimètre para-dantesque qu'ils ont produit – où la prose prévaut largement sur les vers – prévoit aussi, en accompagnement du texte, un riche appareil de notes de bas de page qui, comme toute édition contemporaine de la *Comédie* dantesque, explique des mots de compréhension non immédiate et explicite les références à certains personnages et événements. Ce système de gloses se veut, d'un côté, un hommage à la structure du livre médiéval glosé<sup>42</sup>, et de l'autre il sert à prolonger le jeu de miroirs avec l'hypotexte et le travail d'actualisation du modèle.

### ***Idéologie et portée politique de l'œuvre***

- 29 Par rapport à la dynamique de décalage temporel « à la *Visiteurs* » qu'on a vu à l'œuvre dans certaines des réécritures dont il a été question ci-dessus, le cas de *La Divina Commedia quasi mille anni dopo* est plus complexe. En effet, ici l'homme médiéval n'est pas un personnage étranger à un monde où il se trouve projeté et dont il ignore le mode de fonctionnement, auquel l'on doit expliquer les règles de la société d'aujourd'hui et qui a du mal à les suivre. Et même si l'effet comique des situations présentées est très marqué, *La Divina Commedia quasi mille anni dopo* se présente au lecteur comme une œuvre sérieuse, austère, presque. Ici, le *Durante* qui accomplit le voyage en Enfer et qui en rend compte en tant qu'auteur est un homme du « nouveau Moyen Âge » qui se serait instauré à la suite d'une terrible peste qui a dévasté le monde entre la fin du XX<sup>e</sup> et le début du XXI<sup>e</sup> siècle. L'Europe n'existe plus en tant qu'ensemble de nations : elle est revenue à une constellation de villes-états et de petits fiefs comme à l'époque de Dante, et en Italie a émergé un mouvement, nommé *Feudalesimo e (è) libertà*, guidé par un Empereur qui agit par volonté divine et qui vise à la réinstauration du Saint-Empire romain germanique. Ce mouvement est la seule entité vertueuse ayant émergé du chaos provoqué par la peste. Son but est de soustraire l'Europe à cette nouvelle ère barbare, et pour ce faire la seule possibilité est de revenir aux valeurs du féodalisme. En somme, la condamnation de la modernité dans toutes ses formes est sans appel, et la peste – châtement divin,

évidemment – a déjà contribué à débarrasser le monde de la plupart des pécheurs (dont un certain nombre, morts à cause de la peste, se retrouvent dans l'Enfer visité par Dante).

- 30 Cette idéologie visant à la réintroduction de valeurs féodaux dans un monde post-apocalyptique ne se veut pas seulement une sorte d'hommage provocateur aux doctrines millénaristes médiévales, ni une simple lecture du monde d'aujourd'hui avec les yeux d'un homme du Moyen Âge. Elle vise à tourner en ridicule la presque totalité des piliers sur lequel repose le monde dans lequel nous vivons, et elle atteint des résultats qui peuvent sembler paradoxaux mais qui sont parfaitement cohérents avec le parti-pris assumé dès l'entrée en matière<sup>43</sup>. Deux exemples suffiront. Au chant XIII on trouve une punition particulièrement cruelle à laquelle est condamné Gualtiero de' Disnèi (Walt Disney)<sup>44</sup>, « l' più maligno tra tutti quei che qui dimoran »<sup>45</sup>. Walt Disney est en effet considéré comme le pire « débaucheur » de l'enfance et de la jeunesse, à travers les valeurs véhiculées par ses bandes-dessinées et ses films : animaux parlants, glorification des sarrasins, sorcellerie et culte des divinités païennes ne sont que quelques-unes des valeurs perverses qu'il aurait cherché à inculquer aux jeunes à travers ses productions, dont l'une des pires serait le Sorcio Michele (Mickey), « un ratto che cammina su due zampe e possiede un eloquio meliore rispetto anche a molti esseri umani, come se avesse un'anima<sup>46</sup>. » Mais la plus funeste de ses créations est sans aucun doute *La Belle et la Bête*, une histoire aberrante de feudataire incarné par un fauve dont la morale aurait corrompu des générations entières de jeunes plébéiennes par le faux espoir de pouvoir épouser un noble. Ou encore au chant IX, parmi les hérétiques on trouve, outre les complotistes (les « adeptes du voile »), un certain nombre des scientifiques les plus importants de l'époque postmédiévale – ceux qui ont contribué à démontrer que la Terre n'est pas plate –, de Carlo Darvino, transformé en singe pour avoir osé postuler l'existence d'un rapport de parenté entre l'homme et l'animal, à Stefano Falconando (Stephen Hawking), condamné à marcher car tout au long de sa vie de savant et de scientifique il n'aurait jamais compris comment pouvoir marcher à nouveau : Dieu l'aurait puni en lui montrant qu'un miracle est plus utile et efficace que des décennies de spéculations astrophysiques. Ou encore, Isacco Nuovotono, frappé par des pommes qui tombent d'un arbre qui se trouve en contrebas par rapport à sa position, en violation manifeste de la loi de la gravité<sup>47</sup>.
- 31 À ces prises de position fait pendant, évidemment, une théorie politique qui se situe décidément dans le champ des Gibelins. Les trois volumes sont dédiés à Ugucione della Faggiola, « *inter Ytalicos proceres / quam plurimum preminenti* », ou encore « *magnifico atque victorioso* » ou « *sanctissimo gloriosissimo atque felicissimo / triumphatori et domino singulari domino* », auquel les auteurs souhaitent poser un « *osculum ante pedes* »<sup>48</sup>. Ou encore, le Vautre évoqué par Dante à la fin du chant I de l'*Enfer*, destiné à chasser les trois bêtes qui représentent les trois péchés les plus graves qui barrent la route du pèlerin vers le salut – figure mystérieuse qui a longtemps fait débattre la critique dantesque – est ici identifié avec saint Guinefort, le célèbre saint chien médiéval et symbole fortement lié à la royauté<sup>49</sup>.
- 32 Dante descend en Enfer à la suite d'un Virgile en la personne de Piero Angela (vedette de la télévision italienne célèbre pour des émissions à caractère scientifique), qui a la fonction de l'accompagner, de le défendre, souvent, et surtout de lui expliquer pourquoi se trouvent en Enfer des hommes politiques et d'autres personnalités célèbres, mais aussi des individus anonymes qui se sont rendus coupables de clientélisme, ont pratiqué le consumérisme, favorisé l'immigration et le multiculturalisme, profité de la chirurgie esthétique. En accord avec l'idéologie du groupe, le guide de Dante prône le recours aux

pratiques de l'Inquisition, la lutte acharnée contre l'anglophilie, la restauration d'un ordre carolingien en Europe, l'interdiction de la vente du kebab – une forme déguisée de financement du Saladin qui prépare une invasion de l'Europe.

- 33 *Feudalesimo e (è) libertà*, il est clair, refuse toute forme de « politiquement correctum ». De Berlusconi à Beppe Grillo, des représentants de la Ligue du Nord<sup>50</sup> à Matteo Renzi, de l'Infausto Bertinocchio (Fausto Bertinotti, le leader de la Refondation communiste) à Vladimir Poutine et à Angela Merkel, tout le monde politique international se trouve en Enfer. Il est intéressant de voir l'exemple de Renzi, car les autres réécritures dantesques dont il a été question jusque-là sont pour la plupart antérieures à son avènement sur la scène politique italienne. On le trouve au chant XIX, parmi les traîtres des parents et de ceux qui ont confiance en eux. Il est le concierge du Overlook Hotel (celui du roman *The Shining* de Stephen King et du film homonyme de Stanley Kubrick), et souhaite la bienvenue à Durante et à Piero Angela dans un *speech* improbable mi-anglais (qu'on doit penser avec un fort accent italien) mi-florentin, qui est sans doute la parodie de son discours, tristement célèbre, tenu à l'université d'Harvard en 2016 :

*Gudmornin evribady my frienz ! I am de italian President of Italy ! Uelkomm in dis pleiz, de nui hapital of Italy for de fiuciur. Aim absolutli eppy for ior presenz hiar. Lez go tu de desk fo de accomodescion !<sup>51</sup>*

- 34 LoRenzi'l (poco) Magnifico (un Laurent le Magnifique rabaisé, en somme) cherche à persuader Durante et Pietro Angela de recevoir 80 euros – le « bonus » accordé mensuellement aux Italiens pendant son gouvernement – en échange d'un vote pour les élections du renouvellement du Parlement de l'Enfer, puis il se lance dans un discours de campagne électorale où il montre, statistiques et « camemberts » à la main, comment il compte réformer le système des peines infernales et les statuts de salariés des démons. Mais il n'a pas le temps de terminer son plaidoyer, qu'il est frappé par un poignard dans le dos venu de nulle part. C'est le *contrappasso* qu'il mérite, souligne Piero Angela, car, lorsqu'il était vivant, il a passé son temps à poignarder dans les dos ses camarades du Parti Démocratique. Le choix de l'Overlook hotel, où se passe la scène, n'est pas non plus anodin, car, les notes de bas de page le précisent, c'est l'un des endroits du monde où se seraient commis le plus de meurtres et d'atrocités contre les familiers.
- 35 D'ailleurs, l'épisode dantesque de la bande dessinée *Jenus*, déjà mentionné, atteint un degré de stigmatisation de la figure de Renzi encore plus élevé. Ici, Renzi est clairement identifié comme un émissaire de Lucifer, responsable du risque de damnation de l'ensemble de la classe politique, et que Jenus (Jésus), la Vierge Marie et Dante sont appelés à combattre. Sans avoir en commun avec *La Divina Commedia quasi mille anni dopo* le système de valeurs médiévales vu dans ce paragraphe, *Jenus* en partage la virulence et la condamnation en bloc de la classe politique italienne<sup>52</sup>.

## Langue

- 36 Le système politique et idéologique de *Feudalesimo e (è) libertà* est enfin mis en valeur par le choix de la langue, qualifiée par ses créateurs de « néo-vulgaire », une langue empruntée notamment à Boccace (qui, aussi, fait débiter le *Décameron* par une épidémie), avec un recours abondant à un latin « syncrétique », qui contribue également à l'effort de rendre compte de la réalité contemporaine à travers des analogies avec les catégories médiévales (de l'« intelligo-phono » ou « Ego-phono », le *smart phone*, au « Pomo », la marque Apple, au *Magno frater*, l'émission de télé-réalité du *Big Brother*).

- 37 Dès le « Guide à la lecture » qui se trouve en ouverture du premier tome, les auteurs préviennent le lecteur du fait que « 'n queste pagine tutte non si favella 'corrotto italice moderno, idioma degenerato et 'mpoverito, et ancor meno la barbara favella dei senzadio d'Anglaterra<sup>53</sup> ». Le néo-vulgaire serait donc « un italice riveduto a ritroso e così ricondotto alle sue venerabili origini, un raffinato convergere di vernacoli e dialetti di cui è pure pratico afferrar li significati<sup>54</sup> ». En outre, la reproduction de chaque exemplaire par des copistes aurait pour conséquence la non-harmonisation de la langue d'un chapitre ou, même, d'une ligne à l'autre, tiennent à rappeler les auteurs. Mais il y aurait aussi une autre raison à cette prise de position d'une langue non normée : « che *Lo Imperatore* è superiore ad ogne cosa, anche alla grammatica<sup>55</sup>. » Le lecteur est donc invité à ne pas oser critiquer d'éventuelles imperfections ou incohérences linguistiques.
- 38 Cette langue, qui contribue fortement à la médiévalisation de la société contemporaine, se caractérise avant tout par un travail systématique sur l'onomastique. Outre les exemples déjà vus, où l'on assiste à une italianisation approximative des noms de famille anglais (Falconando, Darvino, Nuovotono, mais aussi, ailleurs, Michele Tisone, c'est-à-dire Mike Tyson, ou Michele Giacomfiglio, Michael Jackson), parfois les noms de famille sont également remplacés par des gentilices : le journaliste Giuliano Ferrara devient Juliano d'Este, ou Alessandro Del Piero, le footballeur, Aleandro delli Pieri, ou encore George Clooney Giorgio da Cluny. De fréquents jeux de mots de nature onomastique sont à l'œuvre, dont font les frais certains personnages que l'on ridiculise de manière insistante, Berlusconi en particulier, qui, présent ici aussi parmi les luxurieux (et objet d'une parodie grotesque en vers de l'épisode dantesque de Paolo et Francesca), et évoqué à plusieurs reprises le long du texte, est appelé tour à tour Silvius Berluscone, Silvius il Breve<sup>56</sup>, Silvius de Hardcore (pour sa résidence de Arcore) ou Pulchrovello à cause de son postiche légendaire. Dans d'autres circonstances, les noms sont altérés par opposition, comme est le cas de Diavola Merkel, ou par synonymie (et dans ces cas la variante archaïque ou plus élevée est évidemment privilégiée), comme pour Adalberto Sepolcro (le champion de ski Alberto Tomba), Pier Ferdinando Postriboli (l'homme politique Pier Ferdinando Casini), ou encore par gradation, comme pour Pierzorzo Odigelidi (Odifreddi) ou assonance, comme Jucas Casupola (Casella).
- 39 Ce travail sur la langue montre encore une fois le soin que les récrivains de *La Divina Commedia quasi mille anni dopo* ont mis dans cette opération para-dantesque, qui est, sans doute, l'hypertexte de la *Comédie* le plus original qui ait été publié ces dernières années, notamment parmi les *Comédies* à forte composante politique.

## Un premier bilan

- 40 En conclusion de cette systématisation des résultats d'une recherche encore *in progress*, sans que l'on puisse réellement établir des liens intertextuels précis entre les réécritures de la *Comédie* qui se caractérisent (aussi) par une dimension politique, on peut néanmoins constater qu'un certain nombre de personnages, hommes politiques ou non, reviennent dans ces textes de manière assez systématique. Ainsi, par exemple, trouve-t-on très souvent Silvio Berlusconi qui purge sa peine parmi les luxurieux, ceux qui votent blanc aux élections parmi les indolents, le critique d'art et personnalité médiatique Vittorio Sgarbi, célèbre pour ces éclats de rage, parmi les coléreux, ou encore Wanna Marchi, une icône des télé-achats italiens dans les années 1980, parmi les fraudeurs<sup>57</sup>. Or il est possible que ces auteurs se soient lus mutuellement, sans pour autant se citer *verbatim*, qu'il y ait

en somme une sorte de « référentialité perméable » entre les réécritures dantesques qui ont été publiées dans la même période, mais on ne peut pas entièrement écarter la possibilité que, sur le plan de l'imaginaire national italien, certains individus aient fortement marqué les consciences et qu'ils représentent donc des espèces d'hypostases « universelles » de certains péchés ou maux de la société italienne d'aujourd'hui. Qu'en somme, on ne pourrait plus penser le cercle des luxurieux dantesque dans l'Italie d'aujourd'hui, sans avoir la tendance à vouloir y remplacer Paolo et Francesca par Silvio Berlusconi.

- 41 Dans tous les cas vus ici, le cadre dantesque sert comme caisse de résonance, à travers un éloignement qui est tour à tour dû à la distance temporelle, culturelle ou encore linguistique entre Moyen Âge du modèle et médiévalisme des réécritures. Ce cadre est aussi, en fin de compte, un moyen de légitimation des jugements prononcés par ces auteurs contemporains, qui, dans maints cas, décident de mettre en Enfer une bonne partie de la classe dirigeante de l'Italie, d'aujourd'hui ou du passé récent, et arrivent même à prôner la restauration d'un pouvoir impérial fort et d'une société féodale.

## BIBLIOGRAPHIE

Christian Amalvi, *Le Goût du Moyen Âge*, Paris, La Boutique de l'Histoire, 2002.

Don Alemanno, *Jenus - Apocalypse Rome*, Milan, Mondadori Comics, 2014.

Maxime Benoît-Jeannin, *Le Florentin. Le roman de Dante*, Paris, Stock, 1985.

Roger Bichelberger, *La Nuit de Dante*, Paris, Albin Michel, 1997.

George Gordon, Lord Byron, *The Prophecy of Dante*, in *The Complete Works of Lord Byron*, John Galt (éd.), Paris, Baudry, 1837.

Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, Rome, Naples, Graus, 2015.

Tommaso Cerno, *Inferno. La Commedia del potere*, Milan, Rizzoli, 2013.

Dante pop. *La Divina Commedia nella letteratura e nella cultura popolare contemporanea*, Stefano Lazzarin et Jérôme Dutel (dir.), Manziana (Rome), Vecchiarelli, 2018.

Tommaso Di Carpegna Falconieri, *Medioevo militante. La politica di oggi alle prese con barbari e crociati*, Turin, Einaudi, 2011.

*Documenti su Il nuovo Medioevo*, Umberto Eco et al. (dir.), Milan, Bompiani, 1973.

Umberto Eco, « Dieci modi di sognare il Medioevo », in *Sugli specchi e altri saggi*, Milan, Bompiani, 1985, p. 105-121.

Umberto Eco, *I limiti dell'interpretazione*, Milan, Bompiani, 1990.

Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo*, 3 volumes (*Inferno I*, *Inferno II*, *Inferno III*), Ariccia, Magic Press, 2015-2016.

Northrop Frye, *The Great Code: The Bible and Literature*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1982.

- Gian Luca Giani, *Il ritorno di Dante*, Bologne, Rome, Minerva, Eri, 2012.
- Henrik et Katarina Lange, *Dante per chi ha fretta*, Milan, Salani, 2015 [éd. or. 2014, traduit du suédois par Alessandro Storti].
- L'Inferno di Paperino*, in *L'Inferno di Topolino e altre storie ispirate a Dante Alighieri*, Florence, Milan, Giunti, Disney, 2016 [éd. or. 1987].
- Marcello [Toninelli], *Dante. La Divina commedia a fumetti*, Brescia, Shockdom, 2015.
- Go Nagai, *La Divina Commedia*, 3 volumes, Milan, Edizioni BD, 2014 [éd. or. 1994, traduit du japonais par G. Lapis et R. Pesci].
- Larry Niven, Jerry Pournelle, *Inferno*, Londres, W.H. Allen & Co., 1977.
- Larry Niven, Jerry Pournelle, *Escape from Hell*, New York, Tom Doherty, 2009.
- Roberto Piumini (texte), Francesco Altan (illustrations), *La nuova Commedia di Dante*, Milan, Feltrinelli, 2004.
- Giorgio Pressburger, *Nel regno oscuro*, Milan, Bompiani, 2008.
- Giorgio Pressburger, *Storia umana e inumana*, Milan, Bompiani, 2013.
- Marco Santagata, *Come donna innamorata*, Parme, Guanda, 2015.
- Philippe Sollers, *La Divine Comédie. Entretiens avec Benoît Chantre*, Paris, Gallimard, 2000.
- Saint-René Taillandier, « Dante Alighieri et la littérature dantesque en Europe au XIX<sup>e</sup> siècle », *Revue des Deux Mondes*, deuxième série, 6, 1856, p. 473-520.
- Ausonio Vero, *Il Conte Durante*, Rome, s.é., 1864.
- Wallace Zane, *Taxi Inferno*, auto-publication Amazon, 2014.

## NOTES

1. Cf. Northrop Frye, *The Great Code: The Bible and Literature*, New York, Harcourt Brace Jovanovich, 1982.
2. Je pense en particulier aussi bien aux nombreuses versions de la *Comédie* pour les jeunes lecteurs, qu'au *Dante per chi ha fretta* de Henrik et Katarina Lange (2014) ou à la trilogie *manga* réalisée par Go Nagai (1994).
3. Je ne considère dans le cas présent que les réécritures spécifiquement actualisantes. Je ne tiens donc pas compte des traductions intra- et interlinguistiques, des paraphrases, des didactisations et commentaires divers de l'œuvre, des simples vulgarisations de la *Comédie*, dont le nombre est incalculable. Même des réécritures importantes pour la fortune de Dante dans plusieurs pays, tel le roman *La Nuit de Dante* de Roger Bichelberger (1997), ou encore *Le Florentin* de Maxime Benoît-Jeannin (1985), qui se situent plutôt dans le genre du roman historique, ne seront prises en compte ici que si une visée actualisante est présente.
4. Que l'on pense au célèbre jugement de Chateaubriand sur l'importance de Dante pour la genèse de l'Italie moderne, contenu dans son *Essai sur la littérature anglaise* de 1836.
5. Dont l'importance a été reconnue déjà par les critiques de la génération successive, notamment par l'introduction de l'étiquette de « littérature dantesque ». Cf. l'article de Saint-René Taillandier de 1856 paru dans la *Revue des Deux Mondes*.
6. Voir la trilogie dantesque publiée par Pressburger dans les deux volumes *Nel regno oscuro* (2008) et *Storia umana e inumana* (2013), ou encore le livre d'entretiens de Sollers avec Benoît Chantre paru en 2000.

7. Dont il préconise déjà dans la préface une traduction italienne, qui ne tardera pas et sera l'œuvre de Lorenzo da Ponte, déjà célèbre à l'époque grâce aux livrets écrits pour Mozart.

8. Parfois ces *Comédies* contemporaines ne contiennent pas que des personnages de notre époque. Il arrive que les nouveaux auteurs rencontrent les mêmes personnages que leur prédécesseur médiéval, mais il arrive la plupart du temps qu'ils décident de les traiter différemment. Par exemple l'empereur Frédéric II, rencontré chez les hérétiques par Cannizzaro et Dante comme dans la *Comédie* dantesque (même si Dante se limite à une allusion rapide à cette figure, et c'est Farinata degli Uberti d'ailleurs qui le lui indique), accompagne les voyageurs pour un bout du parcours dans *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, Rome, Naples, Graus, 2015. Pour une présentation du texte de Cannizzaro, voir ci-dessous.

9. Larry Niven, Jerry Pournelle, *Inferno*, Londres, W.H. Allen and Co., 1977, p. 177-178.

10. Mussolini affirme : « I have always assumed that Dante made his trek in a vision. When he woke up he had forgotten many of the details. He filled them in with research in theology and dogma and philosophy and natural history and with his own whims and prejudices and special hatreds. » Larry Niven, Jerry Pournelle, *Inferno*, *op. cit.*, p. 132-133 [« J'ai toujours pensé que Dante fit son parcours à travers une vision. Quand il se réveilla, il avait oublié la plupart des détails. Il combla ce manque par des recherches en théologie, par des dogmes, de la philosophie et de l'histoire naturelle, par ses propres caprices, préjugés et haines personnelles. »]

11. Et le voyage se conclut à l'annonce de la station Dante, qui se trouve sur la ligne 1 du métro de Naples (d'où le sens du titre).

12. Voir Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, *op. cit.*, p. 24-25. L'abstentionnisme et le vote blanc sont des phénomènes très répandus dans la ville lors de chaque élection.

13. Virgile est aussi présent dans la réécriture de Giani, mais il ne participe presque jamais aux différentes incursions de Dante dans la société italienne contemporaine. Il sert en quelque sorte de guide à distance pour le pèlerin, il organise les déplacements de Dante et, surtout, ayant une expérience majeure du monde d'aujourd'hui par rapport à celle du poète médiéval (*sic*), explique à Dante ce qui a changé entre son époque et le XXI<sup>e</sup> siècle.

14. Gian Luca Giani, *Il ritorno di Dante*, Bologne, Rome, Minerva, Eri, 2012, p. 202-212.

15. Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, *op. cit.*, p. 50-51.

16. Voir aussi, à ce propos, la *Divine comédie* de Marcello (2015).

17. D'autres adaptations dantesques se caractérisent par d'autres dérogations aux principes structurants la *Comédie*, sur la base aussi de certains critères qu'on pourrait, du moins partiellement, considérer comme des impératifs dictés par les médiums d'adaptation. Je pense au jeu vidéo *Dante's Inferno* produit par Electronic Arts (2010), où le joueur qui incarne Dante peut, par moments et entre une tuerie et l'autre, dialoguer avec certaines des âmes qu'il rencontre, et, après avoir écouté l'histoire de leur vie et les raisons de leur damnation, a la possibilité de choisir de les laisser purger leurs peines en Enfer, ou bien de les sauver en leur permettant de monter au Paradis. J'imagine que ce changement radical, qui bouleverse le fondement même du système bâti par Dante (et qui peut raisonnablement choquer tout lecteur « orthodoxe » de la *Comédie*) doit être mis en rapport avec le besoin, ou le souhait, de la part des concepteurs du jeu, d'augmenter l'interactivité de la situation ludique, sans pour autant renoncer au cadre dantesque du scénario du jeu.

18. Et c'est aussi le choix des auteurs de *La Divina commedia quasi mille anni dopo*, dans le chant V, 28-35 : Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo*, 3 volumes (*Inferno I, Inferno II, Inferno III*), Ariccia, Magic Press, 2015-2016, volume II, p. 86-89.

19. Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, *op. cit.*, p. 44.

20. Mais il faut penser à l'italien populaire *trombare* au sens d'« avoir des rapports charnels. »

21. Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, *op. cit.*, p. 71 : « Plus nous avançons dans notre 'voyage', plus les dimensions des lieux où se trouvaient les pécheurs s'agrandissaient,

à l'inverse de l'Enfer de Dante, où les cercles avaient des diamètres inférieurs en correspondance des péchés les plus graves et des pécheurs les plus cruels et impitoyables. » Voir aussi plus loin, où Cannizzaro explique que cette variation du modèle est due à la volonté de représenter dans l'au-delà l'omniprésence de la violence dans le monde d'aujourd'hui (p. 81).

22. Par exemple les grands banquiers italiens dans le cercle des usuriers de Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, op. cit., p. 92.

23. « Fut coupable de viol sur la démocratie. » Roberto Piumini (texte), Francesco Altan (illustrations), *La nuova Commedia di Dante*, Milan, Feltrinelli, 2004, p. 105.

24. « Le tombeau éternel et muet. » Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 33.

25. « N'éduqua pas avec justice / mais rendit l'école une esclave du marché. » Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 54.

26. Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, op. cit., p. 50-51 : « avoir avalisé et contribué à la réalisation de la plus infernale parmi les conversions monétaires de l'histoire humaine, par l'introduction du satanique euro. »

27. D'une manière semblable à celle qui est à l'œuvre dans le *Conte Durante* d'Ausonio Vero. D'ailleurs, dans un épisode du roman, Dante paraît outré et dégoûté au plus haut point par la découverte d'une statue érigée en son honneur dans une Italie nouvellement unifiée mais où tout va mal.

28. « Ils firent de la corruption un exemple / et une pratique secrète, // ils pervertirent de manière très grave / les idéaux du bon gouvernement et de la justice / et firent perdre au peuple toute confiance. » Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 27.

29. Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 28.

30. Alors que le reste de la dynastie des Savoie est punie en Enfer parmi d'atroces souffrances. Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 123-124.

31. « Grand protecteur de brigands / éminence grise experte de protections secrètes. » Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 52.

32. « Contre les félons ils ont lutté / à visage découvert, pour leur malheur. » *Ibid.*

33. Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 97-98.

34. Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 126-127.

35. Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, op. cit., p. 58.

36. Massimo Cannizzaro, *Prossima fermata : Dante. Inferno 2.0*, op. cit., p. 101-102.

37. Umberto Eco, *I limiti dell'interpretazione*, Milan, Bompiani, 1990. Dans le même chapitre de cet ouvrage, Eco évoque aussi la sacralisation dont le texte dantesque a fait l'objet, qui serait la condition préalable à cette abondante floraison de réécritures de plus en plus fantaisistes et, en fin de compte, pas très orthodoxes de l'hypotexte. J'ai affronté cette question de manière plus ample dans Filippo Fonio, « Nuovi 'adepti (pop) del velame'. Thriller danteschi », in *Dante pop. La Divina Commedia nella letteratura e nella cultura popolare contemporanea*, Stefano Lazzarin et Jérôme Dutel (dir.), Manziana (Rome), Vecchiarelli, 2018, p. 45-62, auquel je me permets de renvoyer.

38. Roberto Piumini, Francesco Altan, *La nuova Commedia di Dante*, op. cit., p. 10.

39. Sur ces aspects je renvoie à la tractation ample et détaillée proposée par Tommaso Di Carpegna Falconieri, *Medioevo militante. La politica di oggi alle prese con barbari e crociati*, Turin, Einaudi, 2011.

40. Le constat qu'aucun volume n'a paru depuis 2016 fait penser que *La Divina Commedia quasi mille anni dopo* restera inachevée.

41. Pour plus d'informations sur le groupe Feudalesimo e (è) libertà, voir Laura Nieddu, « L'*Inferno* dantesco al giorno d'oggi : *La Divina Commedia quasi mille anni dopo* di Feudalesimo & Libertà e Don Alemanno », in *Dante pop*, op. cit., p. 137-150. Par rapport à l'emploi proposé par l'auteure de cet article, je préfère adopter dans la présente contribution la graphie « Feudalesimo

e (è) libertà », car sur le logo du groupe on voit un accent (de couleur différente) sur la conjonction « et », ce qui se prête au jeu de mots, identique en français, « Féodalisme et (est) liberté ».

42. Aussi se présente-t-il en tant que manuscrit sur du parchemin, dont la lecture devrait se faire debout face à un pupitre, et à voix haute. Le premier volume de la série contient également une feinte page publicitaire en fin d'ouvrage qui appelle au « boycott de la presse de l'impie Gutenberg » et au « soutien aux moines copistes ».

43. Ou encore, le mouvement vise à rassembler « tutti coloro che, disillusi della contemporaneità e intolleranti della degenerazione dei valori, preferiscono il giogo del castellano ad una chimerica democrazia consumista e peccatrice. » Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno I*, Ariccia, Magic Press, 2015, p. 23, n. 23 : « tous ceux qui, désillusionnés par la contemporanéité et intolérants face à la dégénération des valeurs, préfèrent le joug du châtelain à une démocratie illusoire, consumériste et pécheresse. »

44. Sur le médiévalisme onomastique de cette réécriture je reviendrai dans le prochain paragraphe.

45. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno II, op. cit.*, XIII, 18, p. 123 : « le plus méchant parmi ceux qui demeurent ici. »

46. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno II, op. cit.*, XIII, 18, p. 124 : « un rat qui marche sur ses deux pattes et qui possède une élocution meilleure même par rapport à beaucoup d'êtres humains, comme s'il était pourvu d'une âme. »

47. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno II, op. cit.*, IX, 28-30, p. 40-41.

48. Les citations sont prises des dédicaces des trois volumes de *La Divina commedia quasi mille anni dopo, op. cit.*

49. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno I, op. cit.*, I, 20, p. 22.

50. Matteo Incolumini (Salvini) est puni en Enfer parmi les traîtres de la patrie.

51. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno III*, Ariccia, Magic Press, 2016, XIX, 29, p. 105.

52. D'ailleurs, Don Alemanno, auteur de *Jenus*, est également l'illustrateur de la *Comédie de Feudalesimo e (è) libertà*, ce qui renforce ultérieurement le lien entre les deux œuvres.

53. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno I, op. cit.*, p. 4 : « dans toutes ces pages on n'utilise pas la langue italienne contemporaine, qui est corrompue, dégénérée et appauvrie, ni encore moins la langue barbare des mécréants d'Angleterre. »

54. *Ibid.* : « un italien revu sur la base de la langue ancienne et ainsi reconduit à ses vénérables origines, un mélange raffiné de langues et de dialectes dont il est aisé de comprendre le sens. »

55. Feudalesimo e Libertà, *La Divina commedia quasi mille anni dopo, Inferno I, op. cit.*, p. 5 : « que l'Empereur est supérieur à toute chose, même à la grammaire. »

56. En référence au roi Pipin le Bref, mais aussi aux dimensions de son organe sexuel, imagine-t-on.

57. La même remarque peut être faite pour les personnages qui ne font pas partie de la culture nationale, tels Michael Jackson ou Mike Tyson.

---

## INDEX

**indexpersonnesmedievales** Boccace, Dante, Ugucione della Faggiola, Siger de Brabant

**indexmodernes** Frye (Northrop), Balzac (Honoré), Pressburger (Giorgio), Sollers (Philippe), Santagata (Marco), Byron (George Gordon), Vero (Ausonio), Niven (Larry), Pournelle (Jerry), Zane (Wallace), Cannizzaro (Massimo), Poiré (Jean-Marie), Giani (Gian Luca), Florentini (Dante), Piumini (Roberto), Cerno (Tommaso), Don Alemanno (pseudonyme d'Alessandro Mereu), Mereu (Alessandro), Eco (Umberto), Disney (Walt), King (Stephen), Kubrick (Stanley), Proto (Francesco pseudonyme d'Ausonio Vero)

**Mots-clés** : dantisme, politique, réécriture, unité italienne

**Keywords** : dantism, italian unification, politics, rewriting

**Parole chiave** : dantismo, politica, riscrittura, unità d'Italia

**Thèmes** : Belle et la Bête (La), Come donna innamorata, De monarchia, Décameron, Divina commedia quasi mille anni dopo (La), Escape from Hell, Il Conte Durante, Inferno, Inferno di Paperino (L'), Jenu - Apocalypse Rome, Nuova Commedia di Dante (La), Prophecy of Dante (The), Proscrits (Les), Prossima fermata : Dante, Ritorno di Dante (Il), Shining (The), Taxi Inferno, Visiteurs (Les), Andreotti (Giulio), Angela (Piero), Billy the Kid, Berlusconi (Silvio), Bertinocchio (Infausto), Bindi (Rosi), Bossi (Umberto), Bukowski (Charles), Camus (Albert), Charles-Albert de Sardaigne, Cluny (Giorgio da), Craxi Benedetto, Dante, Darvino (Carlo), Disnèi (Gualtiero de'), Di Pietro (Antonio), Donald, Dracula, Einaudi (Luigi), Este (Juliano d'), Falconando (Stefano), Franzoni (Anna Maria), Gandhi, Grillo (Beppe), Giacomfiglio (Michele), Guinefort (saint), Hoover (Herbert), Jean (saint), LoRenzi'l - poco - Magnifico, Tisone (Michele), Lucifer, Marc-Aurèle, Marchi (Wanna), Merkel (Angela), Moratti (Letizia), Mickey, Mussolini (Benito), Napoléon, Nuovotono (Isacco), Obama (Barack), Pannella (Marco), Pascale (Francesca), Paul (saint), Pertini (Sandro), delli Pieri (Aleandro), Poutine (Vladimir), Prodi (Romano), Saladin, Sgarbi (Vittorio), Sorcio Michele, Thomas d'Aquin (saint), Trotski (Léon), Vierge Marie, Enfer, Paradis, Purgatoire

## AUTEUR

**FILIPPO FONIO**

Université Grenoble Alpes

---

# Des “siècles Gerson” : quand le discours historiographique rejoint l’actualité religieuse

Viviane Griveau-Genest

---

- 1 Lyon, 2013. Discutant avec un libraire spécialiste de livres anciens, j’évoque mon travail de recherche sur les sermons de Jean Gerson. Contre toute attente, mon interlocuteur connaît le chancelier de l’université de Paris et le crédite d’un tempérament réformiste et démocratique qui annoncerait avec quelques siècles d’avance le concile de Vatican II.
- 2 Le cours des siècles est certes coutumier des retournements et des transformations de destinées historiquement avérées. Il n’empêche, concernant Gerson, cette anecdote ne manque pas d’interpeler et ce pour au moins deux raisons. Tout d’abord, le chancelier de l’université de Paris est une figure qui, en dehors du cercle restreint des spécialistes du Moyen Âge, dort la plupart du temps dans les limbes d’un oubli épais et tenace. La rencontre au sein du grand public d’une personne le connaissant était donc atypique et invitait à s’interroger sur les canaux de réception de son œuvre ou de sa notoriété en dehors du champ académique. À ce titre, le fait qu’une église de Lyon conserve une statue de Gerson datant de l’époque moderne paraît être une piste insuffisamment satisfaisante<sup>1</sup>. Bien plus, les qualificatifs attribués par mon interlocuteur à Gerson font écho à des éléments proches des appréciations que l’on retrouve cette fois dans un pan de la bibliographie gersonnienne.
- 3 Gerson peut se montrer en effet aux yeux du chercheur sous bien des jours et il n’est besoin pour s’en convaincre que de jeter un œil rapide sur la bibliographie du xx<sup>e</sup> siècle. Ce faisant, soulignons que cette variété de facettes n’est pas la conséquence de lectures erronées et indûment juxtaposées sur le personnage par des critiques peu vigilants : elle reflète une complexité réelle du personnage<sup>2</sup>. L’un des spécialistes les plus éminents du domaine en fait ainsi état dans une formulation qui n’élude ni le caractère paradoxal du personnage ni la difficulté herméneutique : « [Nous] sommes mis au défi de poser un regard neuf sur un réformateur de l’Église, un humaniste lettré et un chrétien médiéval profondément humain. »<sup>3</sup>. Personnage complexe, Gerson appelle donc la diversité en

même temps qu'une pluralité nuancée. Or, si la critique, et ce depuis longtemps, semble avoir bien pris acte du premier aspect, il n'en n'a pas toujours été de même pour le second. Certes, la tradition historiographique en question commence à être un peu ancienne (milieu voire deuxième moitié du xx<sup>e</sup> siècle) ; les orientations qu'elle a dessinées continuent néanmoins d'influencer une critique plus récente.

- 4 À ce titre, le rapide portrait esquissé par cet interlocuteur lyonnais résume bien la figure gersonienne telle qu'elle a été construite par la critique, au moins pendant la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. On y rencontre ainsi un Gerson réformiste, conciliariste, attentif aux dévoilements du dogme enfin, très soucieux du rôle des laïcs dans l'Église et de leur instruction, dernier point qui a pu être qualifié de démocratique<sup>4</sup>. Ces caractérisations renvoient à des éléments concrets du corpus textuel gersonien, nous y reviendrons. Ils désignent toutefois en creux un autre contexte et milieu historique, à savoir le creuset où s'est élaborée dans le courant du xx<sup>e</sup> siècle une partie de la réception gersonienne, mais aussi, plus largement, une portion circonscrite d'une certaine médiévistique française, et que l'on résumera à grands traits sous la formule chrétiens réformistes de gauche. Jean Gerson est en effet le fils du tumultueux automne du Moyen Âge, il l'est également, ultérieurement, des affres du xx<sup>e</sup> siècle. Pour suivre la trace de ce Gerson moderne il convient de s'attacher en premier lieu à l'un de ses principaux promoteurs, à savoir l'éditeur des *Œuvres complètes*<sup>5</sup> chez Desclée de Brower entre les années 1960 et 1973, monseigneur Palémon Glorieux. Connu des médiévistes pour des travaux sur l'histoire intellectuelle des universités du Moyen Âge central<sup>6</sup>, on sait moins, ou on oublie, que ce chanoine fut aussi le recteur de l'Institut catholique de Lille et plus largement un membre du clergé investi de responsabilités pastorales notables. Ainsi, outre ses responsabilités académiques, il est l'auteur d'une bibliographie théologique et spirituelle abondante où il se montre proche des milieux de l'Action Catholique, notamment de la Jeunesse Ouvrière Chrétienne (JOC) et de la Jeunesse Agricole Chrétienne (JAC). Un rapide survol permet de dégager quelques axes majeurs pour cette pensée : la théologie du travail centrés des catégories professionnelles avec des ouvrages tels que *Paysan, tu es fils de Dieu !*<sup>7</sup> et *Sois fier ouvrier : enfant de Dieu, membre du Christ*<sup>8</sup> ou encore *Un Homme providentiel : l'Abbé Godin : 1906-1944*<sup>9</sup> ; la place des laïcs avec, entre autres, *Le Laïc dans l'Église*<sup>10</sup>, enfin des ouvrages d'introduction à l'ecclésiologie avec *Qui me dira ce qu'est l'Église*<sup>11</sup> et à la christologie avec *Notre chef, le Christ*<sup>12</sup>. On retiendra surtout de ce premier parcours l'accent porté sur la question du laïc. Un feuilletage d'un de ces livres permettra en outre de saisir les grandes orientations de la pensée de Monseigneur Glorieux. Le court ouvrage (il s'agit de livres destinés à un public large) *Le laïc dans l'Église*<sup>13</sup> se découpe ainsi comme suit : « Le laïc n'est pas un profane » ; « Le laïc n'est pas un clerc » ; « Le laïc est un responsable » ; « Le laïc est un adulte » ; « Le laïc demeure laïc ». On trouverait de semblables échos dans l'ouvrage *Dans le Prêtre unique. Le Sacerdoce des laïques sur le plan de l'apostolat*<sup>14</sup> qui suit le plan suivant « Le sacerdoce du Christ » ; « Le sacerdoce des baptisés » ; « Le sacerdoce du prêtre » ; « La collaboration féconde ».

- 5 À l'évidence, l'attention à la question du laïc et à l'inscription des chrétiens dans leur temps fait surgir, à quelques siècles d'écart, des échos entre ces deux universitaires que sont Jean Gerson et Palémon Glorieux faite d'intérêt réel et de souci d'encadrement<sup>15</sup>. En effet, quoiqu'il n'ait pas écrit de sermons *ad status* centrés sur une catégorie sociale déterminée, le chancelier de l'université se distingue par l'attention qu'il porte aux réalités de la vie quotidienne et aux contraintes séculières auxquelles les laïcs sont confrontés dans l'exercice de leur foi. Le cycle de sermons *Poenitenti* prononcé pour des

paroisses parisiennes à l'occasion de l'Avent et du Carême 1402-1403 offre à ce titre des exemples intéressants du réalisme pastoral du chancelier qu'il s'agisse de nourriture :

*Mengier cher au vendredi sans ce que on y pense, est ce pechie mortel ? Je dy que l'ignorance peut estre telle que non, et telle que oy.*

*[...] Jusques a quel aage peut ung enfant manger cher es jours de non cher ? Je respons que l'usaige commun soit tenu, se maladie ou faiblesse ne l'excuse.<sup>16</sup>*

6 Ou de rapport à la sexualité, tant féminine que masculine :

*La femme dit qu'elle est mal disposee, la doit croire son mary et non demander sa compaignie ? Je di que oy s'il n'apparoit que c'est fenctise. Se la femme n'est creue et que le mary demande le corps de la femme, et elle ne le peut retraire, elle y obeira sans pechie, et le mary pechera. Pareillement di je se elle est grosse, mais que tant seulement l'enfant n'en perisse.*

*Et se la femme a receu le corps Nostre Seigneur ou que ce soit une grande feste ? Je di pareillement qu'elle y obeira.<sup>17</sup>*

7 Cet intérêt pragmatique pour les problèmes des laïcs, attentif aux situations particulières (maladie, rapports hommes / femmes dans le cadre conjugal, etc.) a depuis longtemps marqué positivement la critique, et ce d'autant plus que les spécialistes pouvaient être eux-mêmes des religieux en proie à des questionnements pastoraux, ainsi qu'on le voit avec Palémon Glorieux. Par un effet de miroir, l'ecclésiastique retrouvait, peut-être, chez Gerson le mélange d'encadrement (le laïc n'a pas les mêmes responsabilités que le clerc) et de relative souplesse (tout dépend des situations particulières) auquel il pouvait aspirer. On rencontre sans surprise ce même angle d'approche dans l'ample synthèse d'Étienne Delaruelle, Paul Ourliac et Edmond-René Labande qui accorde une place plus que conséquente à Gerson dans son panorama historique : « Quelle place faire au simple *populus christianus* dans l'Église ? Pendant longtemps les laïcs avaient été tenus à l'écart comme l'*ordo* le moins digne. Il en reste encore quelque chose chez un Gerson lorsqu'il parle de leur culture spirituelle puisqu'il ne les juge pas capables de l'Écriture<sup>18</sup> ». D'une façon qui n'est pas sans rappeler le positionnement pastoral d'un Palémon Glorieux, la défiance de Gerson pour une autonomie conséquente des laïcs au sein de l'Église, initialement dénigrée, est ensuite valorisée positivement. Gerson apparaît en effet comme un garde-fou pastoral et dogmatique contre les excès spirituels, par exemple la doctrine du multitudinisme « En réalité ces théologiens [dont Gerson] luttèrent contre les excès qu'ils perçurent vite autour d'eux en cette époque troublée »<sup>19</sup>.

8 Le rapport empreint de réflexivité de Palémon Glorieux vis-à-vis de son objet de recherche qu'était Gerson n'est pas un cas isolé, tant s'en faut, et il vaut la peine de se pencher plus largement sur d'autres figures d'ecclésiastiques médiévistes pour saisir l'air du temps dans lequel s'est développée la réception contemporaine du chancelier. Deux noms s'imposent rapidement : Henri de Lubac, théologien, jésuite et cardinal et Marie-Dominique Chenu, théologien dominicain, également cardinal. L'un et l'autre ont activement participé au concile Vatican II, après avoir connu des périodes de remise en question profonde par l'institution de leurs travaux en raison de positions perçues comme trop modernistes et avant-gardistes. Tous deux se sont également penchés sur le Moyen Âge par désir de retour aux sources du christianisme et par volonté de recul vis-à-vis d'une certaine forme d'orthodoxie catholique. Leur bibliographie voit ressurgir des thèmes proches de ceux que l'on trouve chez Palémon Glorieux : théologie du travail, laïcité mais aussi, beaucoup plus explicitement, réformisme. Marie-Dominique Chenu publie ainsi au Seuil après l'avoir publié dans la revue *Esprit* – à la ligne personnaliste – un *Pour une théologie du travail* où il note l'absence d'une tradition théologique dans ce

domaine au Moyen Âge (p. 11). Il écrit aussi quelque temps après une *Doctrin sociale de l'Église comme idéologie*<sup>20</sup>. On chercherait en vain une doctrine sociale formulée en termes dogmatiques chez Gerson : le chancelier a en effet consacré une part importante de ses efforts à des considérations ecclésiologiques sous l'influence du contexte du Schisme. Il n'empêche, l'absence de théorisation n'empêche pas de percevoir, de loin en loin, une sensibilité à la pauvreté et aux conditions de vie de ses contemporains en butte aux malheurs du temps et mise en mots par une émouvante éloquence française. C'est le cas notamment de la peinture que le chancelier livre des pauvres de l'Hôtel Dieu lorsqu'il réclame auprès de Charles VI des subsides plus conséquents :

*On seult avoir misericorde poures femmes grosses qui n'ont ou soy recevoir et hebergier ; elles sunt ycy a grant nombre. [...] On souloit avoir misericorde de poures pucelles ou de poures femmes vesves, honnestes, et plus de celles qui ont garde chastete sans mariage jusque a la fin et encore plus quant elles labourent diligemment pour faire leur devoir envers Dieu et acquerir leur poure vie. Pensons se en l'Ostel Dieu de Paris a grant foison de telles qui doresnavant tout cest yver seront en boue de Seine toute gelee jusques aux genoux par laver les drapeaulx poures. Considerons quantes dures paines, de nuit et de jour, convient avoir pour soigner et coucher, relever, vestir, paistre, consoler tant de poures de diverses maladies et de si estrange condition ; nul ne le scet qui ne l'assaye.*<sup>21</sup>

- 9 La description s'écarte d'une peinture topique pour se parer des couleurs de la chose vue. Le chancelier y insiste dans la clôture de ce passage empreint de *pathos* : seule l'expérience permet de prendre la mesure réelle de la misère humaine. Les critiques sont indéniablement marqués par cette sensibilité singulière du chancelier. On retrouve cet intérêt doublé d'un regard attentif aux *petits faits vrais* dans la *Mendicité spirituelle* qui sait habilement réinvestir le motif du mendiant déjà bien popularisé par la spiritualité franciscaine mais aussi par la littérature avec le *Pèlerinage de Vie humaine*. L'apostrophe à l'âme se charge d'accents pathétiques par le réinvestissement subtil que le chancelier fait du motif :

*Complainte de l'omme a son ame, et l'enorte a mendier espirituelement.*

— *Ma povre, ma malade, ma charriere, ma miserable ame, hors mise en hostage loing de son pays, tu qui n'as riens et par ton labour ne sces et ne peux quelque cbose acquérir, croy mon conseil, apren le mestier de mendier et de truander, et que ton pourchas te soit en lieu de rente.*<sup>22</sup>

- 10 Les questions liées à la doctrine sociale et au laïcat ne sont pas les seuls points à établir des ponts entre le chancelier et certains lecteurs postérieurs. Le Moyen Âge s'invite également dans la réflexion des intellectuels catholiques du premier xx<sup>e</sup> siècle autour du thème central de la réforme de l'Église, en lien ou non avec une réforme de la société. Partant de ces premiers enjeux-ci, Henri de Lubac rencontre ce second point-là en 1937 dans un ouvrage intitulé *Catholicisme, aspects sociaux du dogme*, réédité ultérieurement en 1967 après une période de relégation de ses écrits. Le texte se distingue par une anthologie conséquente de textes patristiques et monastiques (Augustin, Paulin de Nole, Pierre Damien, Guillaume de Saint Thierry etc.) et par la perspective dans laquelle cette référence aux périodes anciennes est intégrée : « Il ne suffira pas plus de copier l'Antiquité chrétienne que de copier le Moyen Âge. Nous ne pouvons revivre le large humanisme des Pères et retrouver l'esprit de leur exégèse mystique que dans un effort d'assimilation transformatrice »<sup>23</sup>. Dans cet ouvrage réédité deux ans après la clôture du concile Vatican II, la référence au Moyen Âge prend donc sens à la lumière d'une réflexion sur la réforme et la transformation de l'Église. Si Gerson n'est pas cité par Henri de Lubac, il l'est, marginalement, par un autre théologien aux intérêts réformateurs proches, Yves Congar, dans son *Jalons pour une théologie du laïcat*<sup>24</sup> preuve de la réception

de sa figure dans ce contexte théorique précis. Bien plus, la référence au Moyen Âge occupe une place importante dans ce deuxième ouvrage qui entend proposer une refonte théologique de la place du laïc en partant d'une information historique solide « Ainsi, petit à petit l'Église fait l'expérience d'un monde profane et d'une situation pleinement laïque des fidèles dans ce monde profane. Après avoir substitué à l'humanisme purement humain du paganisme, le pur "divinisme" qu'on a vu [au Moyen Âge] puis être passé, depuis la Renaissance, par le dur affrontement avec un nouvel humanisme sans Dieu, l'Église se trouve devant la tâche, acceptant le fait d'un monde purement profane et d'un ordre de valeurs proprement humaines et terrestres, de développer un programme adapté de sanctification, d'un humanisme qui soit théocentrique. »<sup>25</sup>

- 11 La référence au Moyen Âge dans une perspective catholique dite réformatrice et à gauche<sup>26</sup> de l'échiquier politique peut surprendre tant il est vrai que cette période a pu faire et fait encore l'objet de réinterprétations identitaires affiliées à des courants de pensée politiques et religieux diamétralement opposés. Elle n'est toutefois pas isolée si l'on en croit le témoignage d'un autre intellectuel catholique à savoir Henri-Irénée Marrou. Quoique spécialiste d'Augustin et de l'Antiquité tardive, le chercheur a tout au long de sa vie manifesté un intérêt constant pour cet autre domaine du champ historique. Il s'y attache d'abord en chercheur, ainsi dans une recension pour la revue *Esprit* en décembre 1965<sup>27</sup> de l'ouvrage de Jacques Le Goff, *La Civilisation de l'Occident médiéval*. Toutefois, le titre de la recension « D'un nouveau Moyen Âge » renvoie à une autre dimension de la carrière de Marrou, celle de l'intellectuel catholique progressiste, écrivant sous le nom de plume d'Henri Davenson et lecteur, entre autres, du *Nouveau Moyen Âge* de Nicolas Berdiaev<sup>28</sup>. De fait le Moyen Âge s'invite régulièrement dans le journal intime de Marrou<sup>29</sup> (environ 18 mentions), soit comme objet scientifique, soit comme paradigme d'une période d'incubation de nouvelles valeurs fondées sur le christianisme<sup>30</sup>. Il est également au cœur d'un ouvrage à caractère théologique qu'Henri-Irénée Marrou publie en 1968 au Seuil (aussi éditeur de la revue *Esprit*), dans la mouvance post-conciliaire, *La Théologie de l'histoire*. Tout en soulignant que l'étude historique est modérément propre, de par la complexité induite par l'exigence scientifique, à produire des modèles politiques ou religieux, Marrou n'en réaffirme pas moins, à la suite du penseur russe Berdiaev<sup>31</sup>, l'intérêt du Moyen Âge pour penser un modèle de civilisation « saine », ou « organique » où l'aspiration spirituelle du christianisme trouverait à s'articuler à des facteurs temporels : « [...] une autre civilisation qui serait redevenue, comme avait cherché à l'être le Moyen Âge, une civilisation chrétienne où l'homme ne serait pas affronté à la tâche héroïque de réagir seul ou presque seul, contre l'emprise du milieu mais où la vie, la culture personnelle se développeraient normalement dans un climat favorable, spontanément accordé aux formes collectives de pensée et de sentir, aux institutions et aux mœurs. »<sup>32</sup>. Cette théorisation chez Marrou n'est pas tardive ; on la retrouve dès les années trente dans un autre ouvrage davantage confessionnel, *Fondement d'une culture chrétienne*, écrit aussi sous le nom d'Henri Davenson et paru en 1932 chez Bloud et Gay : « L'idée d'une civilisation dont les formes reflèteraient la vérité chrétienne ou la vérité marxiste, cela a existé ou existe dans la pensée des clercs du Moyen Âge ou des militants sociéticiens »<sup>33</sup>. Un étudiant d'Henri-Irénée Marrou, Gilbert Dru, catholique, résistant et mort pendant la guerre avait lui aussi écrit un texte répondant à Berdiaev dans une publication clandestine. Il y propose également un « nouveau Moyen Âge »<sup>34</sup> qu'il définit comme « une nouvelle et libre et soumission à Dieu, source et principe vrais de tout ordre. »<sup>35</sup>. La thèse est explicitement politique, en plus de revêtir des visées ecclésiales :

Gilbert Dru parle de théocratie et de « totalitarisme chrétien »<sup>36</sup>. Ainsi donc, durant une partie du xx<sup>e</sup> siècle, la référence médiévale s'impose comme modèle possible de troisième voie associant réformisme social et ecclésial, dans un contexte connu d'affrontement des idéologies. Plus largement, les considérations liées au laïcat, dont la place des femmes dans l'Église, la théologie du travail et la doctrine sociale de l'Église reviennent avec constance chez des intellectuels catholiques dits réformistes et par ailleurs chercheurs reconnus dans le champ de la médiévistique.

- 12 L'accent mis sur une certaine figure de Gerson – conciliariste et réformiste – dans une partie de l'historiographie du xx<sup>e</sup> siècle se charge dès lors de résonances. Il suffit pour ce faire de se pencher sur les deux volumes de l'ample synthèse *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours. L'Église au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire*.<sup>37</sup> La figure du chancelier y revient en effet de façon régulière tant dans les différents chapitres consacrés à la chronologie du grand Schisme d'Occident que dans un chapitre spécifique intitulé « Le siècle Gerson »<sup>38</sup>. On retrouve dans ce dernier un enchaînement serré de métaphores qui alimentent une légende dorée gersonienne cohérente résumée dans quelques paragraphes conclusifs : « [...] Gerson est le miroir de son temps. S'il s'agit du théâtre, on apprendra non seulement que Gerson est a trouvé le temps d'écrire une moralité mais surtout qu'ayant compris la puissance d'envoûtement et d'éducation du drame religieux, il l'a mise consciemment au service de la prédication dans ses sermons dramatisés. [...] Curé, il nous permet de connaître une paroisse de Paris à cette époque ; auteur spirituel et même mystique, il nous fait entrevoir les grandes tendances de la spiritualité d'alors ; réformateur, il examine les dévotions en usage de son temps pour en juger le bien fondé et rejette impitoyablement les superstitions et diverses aberrations qu'il rencontre.
- 13 Il est donc permis de parler, avec les cinquante premières années du xv<sup>e</sup> siècle, d'un siècle Gerson. [...] Cet écrivain, qui nous informe de manière irremplaçable et irrécusable, est en même temps – peut-être essentiellement – un pasteur. Il n'a pas entendu faire de la société qu'il décrit un tableau désintéressé ; il diagnostique les maux de son temps ; il critique ou condamne, il propose des remèdes et embrase d'un large regard toute l'Église ces années décisives. Il est souvent dans cet examen étonnamment moderne ; dans le domaine de la religion populaire il fait date par ses analyses et par ses initiatives »<sup>39</sup>. Pasteur et théologien réformiste, écrivain et intellectuel engagé, on retrouve là, pour une autre époque, des éléments qui rappellent fortement l'air du temps intellectuel et catholique que nous avons précédemment esquissé pour le xx<sup>e</sup> siècle. Or, comme pour toute légende dorée, il vaut la peine d'introduire quelques nuances afin d'appréhender le chancelier au plus près de son siècle plutôt qu'en un jeu de miroirs subtilement biaisé.
- 14 Gerson s'impose d'abord au fil des pages comme un emblème de modération dans les débats concernant le Schisme, ainsi sur la crise de 1394 : « [...] le fin et prudent Gerson, le successeur [de Pierre d'Ailly] [...] attendait dans l'angoisse le rétablissement de l'unité et repoussait avec horreur les solutions violentes, voie de fait telle qu'on l'avait imaginée jadis, ou soustraction d'obédience, menant, on l'avait bien vu, à une nouvelle impasse<sup>40</sup> ». Le même point de vue prévaut dans l'exposé des débats scellant l'émergence du gallicanisme à partir de 1406 : « Les modérés, d'Ailly, Gerson, ne sont plus écoutés. Le gallicanisme est devenu une doctrine et un parti »<sup>41</sup>. Or, si le positionnement modéré de Gerson n'appelle pas, en tant que tel, de remise en question, il convient en revanche de souligner qu'il n'est pas, ce faisant, représentatif de la majorité des acteurs du Schisme. Bien plus, cette modération est à apprécier en contexte, et non pas dans l'absolu.

Bénédict Sère y insiste, le chancelier est en partie « à contre-courant de son temps »<sup>42</sup> : « En définitive, la posture de Gerson, ses positions, et ses propos s'offrent comme le point et le contre-point qui viennent confirmer une atmosphère, celle d'un temps où violences, non-dits et censures se mêlent au désir d'unité et de paix pour la fin du Schisme. Il fut à sa manière un résistant face aux manœuvres ambiantes mais il fut aussi un homme de son temps, nécessairement partisan, malgré lui et à son insu peut-être. »<sup>43</sup>. Modéré mais partisan : cette double caractérisation rejoint de façon intéressante les adroites configurations polyphoniques qui émaillent les sermons papaux de Gerson. Le fond y invite souvent à la recherche de l'unité et prêche la modération contre la tentation d'un débat théologique jugé stérile et potentiellement agressif. Le sermon *Apparuit gratia Dei* prononcé en 1404 à Tarascon dans le contexte d'une délégation de l'université de Paris auprès du pape Benoît XIII s'inscrit dans cette lignée avec une énonciation prise en charge par des allégories et un ton mêlant habilement traits pathétiques et réminiscences bibliques aux accents prophétiques :

*Properebat rursus quaerere [S]tudiositas cur non modo si baptismus ut olim in nomine Jesu [...] dum haec inter loquendum superirruit [Z]elus fervidus, filius [C]aritatis : « Abscede hinc, ait, o [S]tudiositas speculatrix; non est tempus disputandi sed plorandi; nam si propterea Deus appellatus est Jesus, si in hoc apparuit gratia ipsius ut salveremur, unde nobis tot mala, tot incommoda qui in ipsum credimus, ipsum invocamus ? [...] Sed vae tibi mala [V]oluntas, voluntas ingrata; tu istam a nobis Dei gratiam abscondis, tu divinum illud carmen obturbas dissonis moribus tuis, tu surripis gloriam Deo partem suam. Quidni pace spolieris parte tua ? Tu igitur bene vivere docenda esses, non acute disputare [...] Sit, [Domine] hodierna sanguinis tui effusio expectationum nostrarum valida signatio, sit encaenium salutare, ut ubi abundavit iniquitas superabundet gratia. ». Talis erat in meditatione mea [Z]eli plangor querulus, commovens, orans et obtestans ut sublata [M]ala voluntate de medio nostri.<sup>44</sup>*

- 15 Peut-être pacifique sur le fond, Gerson n'en est pas moins dans ce texte comme dans d'autres un polémiste aguerri qui joue de la rhétorique pour faire passer un message nécessairement partisan, marqué par une indéniable subjectivité que dévoile plus qu'il ne le dissimule, le jeu de masques des allégories.
- 16 Gerson est, outre sa modération, associé à maintes reprises dans le même ouvrage à la voie conciliaire : « Gerson, désormais acquis à l'idée de supériorité du concile sur le pape (non en soi mais au moins pour sortir de la crise) était alors en train de justifier ce qui venait de s'accomplir, en rédigeant un *De auferibilitate papae ab Ecclesia* qui parut en juillet <sup>45</sup> » ou, pour une période plus tardive « Gerson commenta le texte du psalmiste (LXVII) *Prosperum iter faciet nobis Dominus* le déplacement du déplacement du souverain n'était-il point un symbole de la marche de l'Église vers l'achèvement de sa perfection ? Et l'orateur de décrire, plus doctement que jamais, la supériorité du concile<sup>46</sup> ». Or, une critique plus récente<sup>47</sup> le souligne, Gerson est venu tardivement à la voie conciliaire, et seulement après avoir constaté l'échec flagrant de la voie de cession à laquelle il s'était tout d'abord rallié. Son conciliarisme reflète moins une ligne suivie continûment au cours de sa carrière qu'un effet trompe l'œil dû à une diffusion manuscrite mise en place dès son vivant, et qui fait la part belle à cette option ecclésiologique. La composition du manuscrit Paris, Bibliothèque nationale de France, latin 3126 offre à ce titre un exemple intéressant d'orientation de l'auctorialité gersonienne au moyen de l'anthologisation. Sans viser à l'exhaustivité, on mentionnera deux sermons rattachés explicitement par un chapeau au schisme, le *Prosperum iter faciet nobis Deus*<sup>48</sup> et le *Ambulate dum lucem habetis*<sup>49</sup> ainsi que plusieurs textes doctrinaux<sup>50</sup> autour du même sujet, outre la *Josephina*, écrite dans le contexte du concile de Constance.

- 17 Gerson fait également figure de modèle en matière de réformisme ecclésial, tout à la fois théologien et pasteur, ayant à cœur de préserver le dogme et la foi d'excès en matière de spiritualité. On lit ainsi sur *De ornatu spiritualium nuptiarum* de Jan Van Ruysbroeck, « Gerson est le meilleur représentant à cette époque d'une mystique que l'on pourrait appeler personneliste et amoureuse, qui conçoit les relations de l'âme et du Christ sur le modèle de celles de l'époux et de l'épouse du *Cantique*. Or Ruysbroeck représente une mystique essentialiste, qui dépasse la considération des personnes divines pour s'unir à la nature même de Dieu. Un saint François de Sales se méfiera plus tard des mystiques néerlandais qui ne parlent que de brumes et d'inconnaissance ; avant lui sans doute Gerson, si remarquable par le réalisme et le bon sens de sa théologie mystique, s'est ému d'entendre parler de "divine ténèbre", "d'union sans intermédiaire", "d'union sans différence" »<sup>51</sup>. Gerson dénonce en effet comme mensonger l'*ethos* auctorial de l'ouvrage qui se donne comme inspiré par le souffle divin seul. Gerson, lui, y voit l'œuvre d'un clerc en pleine possession de ses moyens rhétoriques :

*Certe tamen induci nequeo credere librum ipsum fuisse conflatum per os idiotae quasi per miraculum. Stilus enim ipse magis sapit et redolet humanam eloquentiam quam divinam ; nam et poetarum verba, ut Terentii et Boetii et philosophorum sententiae et orationis cursus ostendunt palam illic studiosam industriam et diligentiae laborem diuturnum praecessisse. Plane impar valde est stilus divinae scripturae, prophetarum et evangelistarum ab hoc loquendi genere.*<sup>52</sup>

- 18 Si Gerson se montre fin critique littéraire dans un domaine peu investi par la philologie humaniste naissante, une appréciation univoque dans sa positivité mérite d'être discutée. Tout d'abord parce que la méfiance de Gerson s'exerce à l'encontre d'un texte phare de la mystique médiévale ayant fait l'objet d'une diffusion importante, notamment dans les milieux laïcs. Or Gerson dénonce précisément cette visée du texte : sa matière ardue, compliquée, ne sied pas à un public peu instruit en ce qu'elle serait source de confusion :

*Propterea non leviter scribere debent vel docere ; sed nec absque cautela magna adhaerendum est eis, nisi praevia discussione diligenti et doctorum examinatione. In talibus quippe plurima saepe reperimus aut falsa aut male explicata, ac proinde multam erroris materiam praebentia simplicibus, quamquam in multis divina altissimaque sint.*<sup>53</sup>

- 19 Le réformisme de Gerson, perçu parfois comme reflétant un tempérament démocratique, doit être apprécié dans le contexte qui est le sien, celui d'une sensibilité pastorale soucieuse d'encadrer fermement les pratiques laïques au moyen d'une vulgarisation théologique dûment validée et contrôlée par une hiérarchie ecclésiale. Ce faisant, le chancelier s'inscrit tout d'abord dans un mouvement plus large par lequel l'université de Paris tente de s'imposer comme autorité dogmatique de référence en matière doctrinale<sup>54</sup>. Il participe en outre de la mentalité cléricale médiévale qui est traversée par diverses contradictions et ambivalences à l'égard de la place des laïcs, et ce plus encore dans un contexte d'élargissement du lectorat et de la *litteracy* ainsi que le rappelle Daniel Hobbins :

*[Il y a] deux aspects, le désir d'écrire en français et sa défiance envers la lecture des laïcs, laquelle naît peut-être d'une expérience personnelle mais aussi de contradictions profondément enracinées dans la culture médiévale et les attitudes lettrées à l'égard des chrétiens laïcs, notamment les femmes. Ces attitudes impliquent pour une part de la misogynie, assurément, mais aussi de la peur, du respect et même de l'admiration.*<sup>55</sup>

- 20 Daniel Hobbins rappelle à ce titre que Gerson s'oppose dans le *Collectorium super magnificat* à un accès aisé des laïcs aux textes sacrés et à une lecture dépourvue d'encadrement cléricol. Parfois ambivalent, la figure de Gerson est riche de ses contradictions pour une

réappropriation ultérieure comme au XX<sup>e</sup> siècle, en accord avec les considérations ecclésiales d'un autre temps.

- 21 Un dernier point s'impose dès lors que l'on met en relation la perception de la figure de Gerson dans une partie de la bibliographie avec certaines considérations des milieux catholiques du XX<sup>e</sup> siècle, à savoir la question du rapport du chancelier aux femmes en tant que destinataires de ses textes et actrices du champ de la spiritualité ou des lettres. De nouveau, la présentation proposée par Étienne Delaruelle dresse un portrait louangeur du chancelier, notamment dans les rapports qu'il entretient avec ses sœurs : « [...] il eut le temps [lors de son séjour à Bruges] d'entretenir avec ses sœurs une correspondance qui nous est parvenue et qui est à la fois un monument de notre littérature et une des premières œuvres de spiritualité pour des chrétiennes vivant dans le monde.<sup>56</sup> ». Cette appréciation positive de la posture du chancelier se rencontre également dans une critique postérieure, quoique ce soit avec de prudentes nuances<sup>57</sup>. Gerson rencontre au passage avec bonheur les préoccupations d'un catholicisme moderne, lui aussi soucieux de la « place » des femmes dans l'Église comme en témoigne, entre autres, le texte d'Henri de Lubac intitulé *L'Éternel féminin*<sup>58</sup>. Plusieurs éléments connus pèsent en effet pour faire de Gerson un défenseur des femmes à commencer par l'écriture d'un ensemble de textes spirituels destinés à ses sœurs, ainsi *La Montagne de contemplation*, où il revient sur le choix d'écrire pour les femmes :

*Aucuns se pourront donner merveille pourquoy de matiere haulte comme est parler de ia vie contemplative, je veuil escrire en francois plus qu'en latin, et plus aux femmes que aux hommes, et que ce n'est pas matiere qui appartient a gens simples sans lettre. A ce je respons qu'en latin ceste matiere est donnée et traittiée très excellenment es divers livres et traittiés des sains docteurs, comme de saint Gregoire en ses Moralités, de saint Bernard sur Cantiques, de Richart de Saint Victor, et ainsi de plusieurs aultres. Si peuent avoir clers qui scevent le latin, recours a tels livres. Mais aultrement est des simples gens, et par especial de mes seurs germaines, ausquelles je veuil escrire de ceste vie et de cest estat ; car, comme dit l'Apostre, la femme qui est vierge demourant sans mariage, s'estudie comment elle plaise seulement a Dieu, non pas au monde, comme la mariée s'efforce de plaire a son mari et son mesnage gouverner Si n'est chose plus convenable pour escrire a mes dictes sueurs qui par le don de Dieu ont entrepris pieca vivre sans mariage, que de les enseigner comment elles plairont a Dieu en le servant tousiours continuellement, en l'amant et honnourant. Et ne me retarde point de ce faire la simplesse de mes dittes seurs car je n'ai entencion de dire chose qu'elles ne puissent bien comprendre selonc l'entendement que j'ai esprouvé en elles.<sup>59</sup>*

- 22 Or, cet incipit mérite qu'on s'y attache avec nuances avant d'établir une quelconque orientation positive de Gerson en faveur des femmes ; il replace en effet l'écriture pour un public féminin dans un cadre conceptuel large et somme toute classique pour l'époque, celle d'une virginité consacrée à Dieu. Certes, les sœurs de Gerson n'ont pas prononcé de vœux, elles sont néanmoins sous la tutelle cléricale, et sans doute financière, de leur frère ce qui les éloigne du modèle des béguines. Or, Brian Mac Guire a montré combien cette configuration a autant parti lié avec un souci de contrôle, notamment au plan sexuel, qu'avec une forme d'autonomie féminine<sup>60</sup> très sensible chez le chancelier. L'adresse à des destinataires précises dont l'existence est avérée historiquement, ne doit pas non plus conduire le critique à méconnaître la portée de pratiques textuelles qui fondent leur autorité ou leur littérarité sur divers systèmes de lecteurs inscrits. La destination prétendument populaire, "simple", de la *Montagne de contemplation* n'a en rien empêché le texte de circuler dans une des manuscrits les plus riches du corpus gersonien, le manuscrit Paris, Bibliothèque nationale de France, français 990 commandé par le duc de Berry. Un autre texte permet de montrer que les sœurs de Gerson sont tout autant des

figures historiques que littéraires, ainsi dans *Le Dialogue spirituel*. La parole y est donnée aux soeurs selon une configuration dialogale classique :

*Frere humain par lignage charnel, mais plus par espirituel, car par vostre exhortacion apres la grace de Dieu, nous, vos cinq suers, avons renoncé a tout mariage mortel et devant et apres, pour acquerir plus convenablement le mariage de celui filz du souverain roy qui est le glorieux espous des vierges. Et ja par plusieurs fois vous avez voulu employer vostre etude et science de la sainte escripture pour nous enseigner diligenment, tant par vois comme par lettres, par traitiés et par sermons. Et a present long temps ha, comme vous pouez jugier, que nous ne fumes visitees de vous ne endottrinees, combien que souvent et ardenment le desirons, non mye sans cause [...]. Plaise vous tourner les yeulx de vostre pansee et vos oreilles encliner a nostre humble priere pour nous donner la maniere et l'art de savoir prendre deffense contre tous les assaulx soubtilz et crueulx qui en la bataille spirituelle nous surviennent ung chascun jour.<sup>61</sup>*

- 23 On retrouve dans ce bref passage les accents précédents : insistance sur la virginité sexuelle associée au primat de la parenté spirituelle sur les liens de sang. L'*excusatio* prend soin de valoriser le chancelier et la demande porte uniquement sur des considérations spirituelles. Correspondantes idéales que les sœurs de Jean Gerson ! Et surtout, correspondantes dont la figure et les propos originaux ont très vraisemblablement été réélaborés par la maîtrise rhétorique du chancelier lui-même en fonction de finalités textuelles précises, indépendamment du premier contexte d'échange épistolaire. Le chancelier reste maître du jeu littéraire et les voix ou destinatrices féminines ne s'invitent qu'à la faveur d'une construction textuelle savamment orchestrée. Yelena Mazour-Matusevitch le souligne dans sa synthèse<sup>62</sup>, d'autres textes sur les pratiques dévotionnelles féminines font montre d'une réserve on ne peut plus palpable à l'égard de formes de mysticisme massivement féminines. Gerson récuse en effet les pratiques de jeûnes excessifs<sup>63</sup>, pour des raisons liées à la santé et à l'hygiène de vie, de même qu'il invite à pratiquer un discernement minutieux des cas de visions<sup>64</sup>. Si le caractère censé des invitations du chancelier ne peut être récusé ni critiqué en tant que tel, en revanche, il convient de ne pas fermer les yeux sur la dimension profondément genrée de ces invitations, et qui invite à complexifier la réflexion. Ainsi, se réclamant d'un rôle de pasteur et garant de l'orthodoxie, Gerson met au ban des pratiques spirituelles laïques où les femmes, majoritaires, s'arrogent la maîtrise de leur propre corps. Carolyn Walker Bynum le rappelle en effet, tout excessifs que ces comportements puissent paraître à nos yeux de modernes, ils redonnent aux femmes une forme de maîtrise et d'autonomie dans l'un des rares domaines que la société médiévale leur concède socialement et symboliquement<sup>65</sup>. Souligner cette tension, entre attention aux femmes comme public légitime et encadrement pastoral limitant, ce n'est pas faire passer indûment Gerson du côté des infâmes misogynes qui gonflent les rangs du clergé médiéval ; c'est replacer une figure historique dans la complexité de son époque. De la même manière, le *Traité* de Gerson contre le *Roman de la Rose* laisse planer une incertitude bien connue sur l'allégorie Éloquence théologique, de genre féminin au plan grammatical, mais repris dans le texte par un pronom sujet masculin :

*Quant Eloquence theologienne, qui est advocat de la court crestienne, a la requete tant de Conscience comme de chasteté, sa bien amee, et a cause de son office, se leva en piez, a belle contenance et maniere attrempee et par grant auctorité et digne gravité, il, comme saige et bien apris, depuis qu'il ot un pou tenue sa face encline bas, en guise d'un homme aucunement pensif, la sousleva meuriement et seriement.<sup>66</sup>*

- 24 Le genre grammatical, mais aussi l'attitude de la figure allégorique qui adopte clairement la posture de l'orateur – prédicateur ou avocat – ne laissent guère planer le doute sur le

caractère masculin du personnage. Or, c'est bien ce personnage qui fait pencher la sentence en faveur des femmes<sup>67</sup>. La démarche euristique de la recherche, particulièrement en sciences humaines, entretient toujours une forme de connivence subjective avec son objet<sup>68</sup>. La figure du chancelier Gerson telle qu'elle nous a été léguée aujourd'hui par une portion de l'historiographie du xx<sup>e</sup> siècle reflète ainsi en partie les questionnements d'une époque, et d'un milieu, les chrétiens catholiques réformistes de gauche. La complexité de la figure de Gerson est réelle et liée au contexte historique qui fut le sien, fait d'alliances partisans, de flottement des valeurs et d'horizons socio-politiques incertains. Elle suscita chez des chercheurs pris dans un xx<sup>e</sup> siècle non moins troublé, et des chez des croyants travaillés par l'idée de réforme de l'Église, des échos et des analogies, de là, un intérêt historiographique. Cette appropriation subjective ne relevait au demeurant pas d'un *hapax* mais s'inscrivait dans un cadre plus large de retour au Moyen Âge comme paradigme inspirant pour penser les périodes de transition et, ou, un modèle de culture et de société temporelle fondée sur les valeurs et les dogmes chrétiens.

- 25 S'il convient dans une perspective historiographique de montrer les limites de telles lectures à la lumière des textes eux-mêmes, il est possible également d'y voir une incitation à penser plus avant de quoi le Moyen Âge est aujourd'hui le nom, ou le signe, pour les médiévistes eux-mêmes. Entre vignette d'Épinal aux couleurs passées et chargée de nuances nostalgiques et vision d'un âge d'avant le corset de la modernité, l'époque médiévale s'offre avec une égale facilité aux relectures identitaires politisées ou contestataires telles que le proposent par exemple les *gender studies*. Jean Gerson, théologien soucieux de la doctrine et en même homme attentif aux mutations de son temps, par exemple sous l'influence de la mystique rhéno-flamande, clerc respectueux de l'institution universitaire mais aussi auteur engagé contre l'assassinat politique se révèle être, une fois encore, un candidat particulièrement bienvenu pour la recherche à l'heure de la pensée complexe.

---

## NOTES

1. La statue de Gerson est en réalité en face à l'église Saint-Paul, dans le 5<sup>e</sup> arrondissement de Lyon près du quai Pierre Scize. Elle est située sur une petite place, la place Gerson, qui commémore le séjour lyonnais du chancelier à la fin de sa vie. La statue date de 1879-1980 à la suite de la redécouverte de la tombe de Gerson dans l'église en question. Elle a été réalisée par Charles Bailly.

2. Cet aspect a d'ailleurs été rappelé sans ambiguïtés au cours du colloque « Jean Gerson écrivain, de l'œuvre latine et française à sa réception européenne (xv<sup>e</sup>-xviii<sup>e</sup>) », qui s'est tenu les 4-6 avril 2018 à l'université de Montpellier.

3. Nous traduisons : « [Gerson] can be seen as humanist, intellectual, theologian, ascetic, preacher, and most of all as a teacher. The work he left us provide insight into a late medieval person who cannot be characterized with the dark generalizations of a Huizinga

Huizinga, Johan

We] are challenged to take a fresh look at a church reformer, learned humanist and deeply human medieval Christian », Brian Mac Guire

Mac Guire, Brian

search of Jean Gerson : chronology of his life and works », dans *A Companion to Jean Gerson*, (Brian Mac Guire), Leiden, Boston, Brill, 2006, p. 39.

4. Mary Christine Davenport affirme ainsi dans sa thèse de PhD réalisée à l'Université d'Ottawa en 1977 sous la direction de Frederic D. Wilson, *Jean Gerson: politics and political theory* que « Gerson souligne que le gouvernement doit être issu de l'assentiment populaire et en cela il suit la ligne thomiste qui postule que la souveraineté naît collectivement du peuple et lui appartient collectivement » (Nous traduisons : « Gerson stresses that government must be by popular consent and in this is following the Thomist line that sovereignty arises from the people collectively and belongs to them all »). (p. 227).

5. La mention des œuvres complètes éditées par Palémon Glorieux s'accompagne traditionnellement d'une plainte topique sur l'insuffisante documentation critique sur laquelle elles s'appuient et la qualité scientifique insatisfaisante, notamment en ce qui concerne la tradition manuscrite. Sans nier ces points communément admis par la communauté scientifique, ne nous y attacherons pas présentement.

6. On retiendra entre autres de cette bibliographie scientifique, sans prétendre à l'exhaustivité : *Le Répertoire des maîtres en théologie de Paris au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1933 ; *Aux origines de la Sorbonne*, Paris, Vrin, 1966, *La Faculté des arts et ses maîtres au XIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Vrin, 1971, ainsi qu'un ouvrage ayant fait récemment polémique à l'agrégation d'histoire, *Le Concile de Constance au jour le jour*, Tournai, Desclée, 1964.

7. *Paysan, tu es fils de Dieu !*, Paris, éditions Laboureur, 1941.

8. *Sois fier ouvrier : enfant de Dieu, membre du Christ*, Paris, Éditions ouvrières, 1946.

9. *Un Homme providentiel : l'Abbé Godin : 1906-1944*, Paris, La Bonne Presse, 1946.

10. *Le Laïc dans l'Église*, Paris, Éditions ouvrières, 1960.

11. *Qui me dira ce qu'est l'Église*, Paris, Les éditions ouvrières, 1974.

12. *Notre chef, le Christ*, Paris, Éditions ouvrières, 1942.

13. *Op cit.*

14. *Dans le Prêtre unique. Le sacerdoce des laïques sur le plan de l'apostolat*, Paris, éditions ouvrières, 1938.

15. Pour avoir un aperçu plus complet de la carrière de Monseigneur Glorieux, on se reportera au numéro commémoratif, « Hommage à M<sup>gr</sup> Palémon Glorieux : 1892-1979 », paru dans *Mélanges de science religieuse* 3, vol. 37, Lille, 1980, p. 125-188 élaboré en son hommage à l'occasion de sa mort. On y trouvera notamment un texte de Marie-Dominique Chenu « Témoignage. La ferveur des renouveaux. », p. 127-129 et la mention incidente dans le répertoire bibliographique établi par G. Mathon « le lien entre la vie ecclésiale et la réflexion théologique, Monseigneur Glorieux l'a non seulement ressenti et ; il en a fait, à plusieurs reprises, la théorie. » p. 155. On retrouve de nouveau l'articulation vie pastorale / vie théorique qui structure son approche historique du parcours de Gerson.

16. Jean Gerson, *Œuvres complètes*, Palémon Glorieux, *L'Œuvre française* VII-2, 1968, « Poenitemini. Contre la gourmandise » 368, p. 801-810, p. 805. Nous abrègerons à l'avenir les renvois aux textes de Gerson en *ÆC*, (n° de tomais), « titre du sermon », page.

17. *ÆC*, t. VII. 2, « Poenitemini. De la chasteté conjugale », n° 375, p. 862-868, p. 863.

18. Étienne Delaruelle, Paul Ourliac et Edmond-René Labande, *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours. L'Église au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire*, Tournai, Bloud et Gay, 1962. t. 14. 2, p. 506.

19. *Ibid.*, p. 507.

20. Marie-Dominique Chenu, *La Doctrine sociale de l'Église comme idéologie*, Paris, Le Cerf, 1979.

21. Jean Gerson, *ŒC*, t. VII. 2, n° 359, p. 715-717, cit. p. 715.
22. Jean Gerson, *ŒC*, t. VII. 1, n° 317, p. 220-280, cit. p. 220-221.
23. Henri de Lubac, *Catholicisme, aspects sociaux du dogme*, Paris, Le Seuil, 1967, p. 208.
24. Yves Congar, *Jalons pour une théologie du laïcat*, Paris, Le Cerf, 1953. Le renvoi à Gerson figure page 599, en note, aux côtés de Tauler, d'Eckhart, Denis le Chartreux etc.
25. *Ibid.*, p. 581.
26. Sur cette question prise dans une perspective plus large on consultera *À la Gauche du Christ. Les chrétiens de gauche en France de 1945 à nos jours*, Paris, éditions du Seuil, 2012. Sur Henri Irénée Marrou et l'ancrage résistant de la recherche en patristique autour de la collection Sources Chrétiennes, voir notamment p. 67-68. Sur l'ancrage à gauche, voir p. 153 à propos d'une tribune du *Monde* de janvier 1956, co-signée par Marrou « Il faut que les catholiques sachent qu'ils peuvent voter à gauche ».
27. Cf. <https://esprit.presse.fr/article/marrou-henri-irenee/d-un-nouveau-moyen-age-34639>. En réalité l'intérêt d'Henri-Irénée Marrou pour le Moyen Âge tient autant à sa spécialité de recherche, l'Antiquité tardive, qu'à sa biographie personnelle : originaire du sud de la France, il s'intéresse en effet dans sa jeunesse à la littérature des troubadours occitans et écrit à ce sujet le texte.
28. Nicolas Berdiaev, *Le nouveau Moyen Âge*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1985. Une première édition était parue toutefois chez YMCA Press, à Paris, en 1921. Sous ce titre sont publiés plusieurs courts textes où Nicolas Berdiaev propose le Moyen Âge comme image et paradigme pour appréhender l'évolution des civilisations ainsi que les périodes de transition « On peut appeler Moyen Âge l'époque nocturne de l'époque universelle. [...] J'appelle Moyen Age la relève rythmique des époques, la transition du rationalisme de l'histoire moderne à l'irrationalisme ou surrationalisme de type médiéval ». (p. 55). L'ouvrage a reçu un accueil positif dans les milieux de l'*intelligentsia* catholique, en lien, ou en réaction aux thèses de Spengler.
29. Henri-Irénée Marrou, *Carnets posthumes*, Paris, le Cerf, 2006.
30. On trouvera ainsi les expressions, *Ibid.*, p. 74 « Longue incubation d'une civilisation nouvelle ». Certaines figures comme Boèce s'imposent également pour Marrou comme des symboles d'époques en transition : on rencontre ainsi la mention « être un Boèce conscient », p. 98, n° 6, ainsi qu'une référence à Huizinga, p. 271 n° 218 « Repenser le problème de Huizinga, fin du Moyen Âge : surtout à la veille de la réforme ». Il renvoie également à De Lubac, p. 353, n° 69-70, ainsi qu'à Chenu, p. 354, n° 73.
31. Nicolas Berdiaev, *op. cit.*
32. *Ibid.*, p. 165.
33. Henri-Irénée Marrou, *Fondements d'une culture chrétienne*, Paris, Bloud et Gay, 1932, p. 83.
34. Voir Gilbert Dru, « Un nouveau Moyen Âge », paru initialement dans *Cahiers de notre jeunesse*, janvier 1942 et réédité dans *Gilbert Dru, un chrétien résistant*, Bernard Conte, Jean-Marie Domenach, Christian Rendu, Denise Rendu (éd.), Paris, Beauchesne, 1998, p. 203-207.
35. *Ibid.*, p. 205.
36. *Ibid.*, p. 206.
37. Étienne Delaruelle, Paul Ourliac et Edmond-René Labande, *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours. L'Église au temps du Grand Schisme et de la crise conciliaire*, Tournai, Bloud et Gay, 1962, t. 14. 1 et t. 14. 2.
38. *Ibid.*, t. 14. 2, p. 837-884.
39. *Ibid.*, p. 837-838.
40. *Ibid.*, t. 14. 1, p.108.
41. *Ibid.*, p. 337.
42. Bénédicte Sère, *Les Débats d'opinion à l'heure du Grand Schisme : ecclésiologie et politique*, Turnhout, Brepols, 2016, p. 392.
43. *Ibid.*, p. 403.

44. *Apparuit gratia Dei*, OC, t. 5, n° 212, p. 82-84. Traduction : « L'Ardeur spéculative se dépêchait à l'inverse de demander pourquoi le baptême n'était pas donné comme auparavant au nom de Jésus quand, sur ces entrefaites, Zèle Fervent, le fils de Charité, fit irruption pour parler : "Arrière Ardeur spéculative, le temps n'est plus à la dispute mais aux pleurs car en effet, si Jésus est bien appelé Dieu, si en cela sa grâce apparaît afin que nous soyons sauvés, d'où nous viennent tant de maux, tant de désordre à nous qui croyons en lui et qui l'invoquons ? Mais malheur à toi ô Mauvaise Volonté car, toi, tu as dérobé à notre vue la grâce de Dieu, tu déranges ce chant divin par ton comportement dissonant, tu soutes à Dieu la gloire qui lui revient. Pourquoi donc nous dépouilles-tu de la paix de ton côté ? Sans doute pourtant as-tu été éduquée à bien vivre, à ne pas disputer avec acrimonie [...]. Puisse, Seigneur, l'effusion de ton sang qui a lieu aujourd'hui être un signe valide pour nos attentes, qu'elle soit une consécration salutaire de sorte que là où abonde l'iniquité, que surabonde la grâce". Telle était la plainte lamentable que poussait le Zèle dans ma méditation, faisant appel aux sentiments, suppliant et prenant à parti [...] pour que Mauvaise Volonté soit ôtée du milieu de nous ».

45. Étienne Delaruelle, Paul Ourliac et Edmond-René Labande, *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours...*, op. cit., t. 14.1, p. 152.

46. *Ibid.*, p. 183.

47. Nous renvoyons pour ces aspects précis à l'article d'Hélène Millet, « Pierre Plaoul (1353-1415) : une grande figure de l'université de Paris éclipsée par Gerson », *Itinéraires du savoir de l'Italie à la Scandinavie. Études offertes à Elizabeth Mornet*, Corine Péneau, (dir.), Paris, Publications de la Sorbonne, 2009, p. 179-200, ainsi qu'aux travaux de Bénédicte Sère, dont sa récente contribution (à paraître) lors du colloque Jean Gerson écrivain...i, op. cit.

48. F° 31-34. On trouve ainsi, un paratexte rubriqué au-dessus de la lettrine : « *Sermo notabilis tripertitus, habitus Constancie, de potestate consilii generalis, de causa congregandi eidem et de modo procedendi in eodem* », référence dans l'édition de Palémon Glorieux, *ÆC*, t. V, *ÆC*, « *Prosperum iter faciet nobis Deus* » 241.

49. F° 34-37v°. Paratexte rubriqué : « *Sermo notabilis terpertitus habitus ubi supra pro legacione regis Francie, in quo notabiliter tractatur de causa consilii generalis et de necessitate Ecclesie cum Christo* ». Référence dans l'édition Glorieux, *ÆC*, t. V, « *Ambulate dum lucem habetis* », 210.

50. F° 62v°-77 : « *Tractatulus de potestate ecclesiastica et de origine juris et legum editus in consilio Constancie* » ou F° 105v°-107, « *Opus... in materia unionis Ecclesie, circa annum 1406...* ».

51. Étienne Delaruelle, Paul Ourliac et Edmond-René Labande, *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours...*, op. cit., t. 14. 2, p. 918-919.

52. Jean Gerson, *ÆC*, t. II, « À Barthélémy Clantier », p. 56. « Néanmoins je ne peux être porté à croire que cet ouvrage ait été inspiré à la bouche d'un ignorant comme par miracle. Car son style dégage une odeur et un parfum d'éloquence humaine plus que divine : les mots des poètes, tels que Térence et Boèce, ainsi que les citations des philosophes et le *cursus oratoire* montrent clairement qu'une recherche sophistiquée l'a emporté sur un travail soigneux de longue haleine. De toute évidence, le style de l'éloquence divine, des prophètes et des évangélistes se distingue profondément de cette manière de parler ».

53. *Ibidem*, p. 62.

54. Bénédicte Sère le rappelle dans son ouvrage *Les Débats d'opinion à l'heure du Grand*, op. cit., p. 400 : « Dès le début des années 1390, l'université de Paris a voulu se poser, face aux complexités du moment et aux vides politiques, comme l'autorité apte à sauver du Schisme pour toute la chrétienté. Elle s'est employée à capter l'opinion publique, à la former et manœuvre grâce à des moyens très modernes : les harangues répétées, les referendums [...], les missions confiées aux meilleurs orateurs du temps... ».

55. Daniel Hobbins, « Gerson on lay devotion », dans *A companion to Jean Gerson*, Brian Patrick McGuire, (éd.), Leiden / Boston, Brill, 2006, p. 41-78. Nous traduisons : « [There are] both sides, the desire to write in French and his suspicion of lay reading, perhaps arising from personal

experience, as well from contradictions more deeply rooted in medieval culture itself and learned attitudes toward lay Christian, particularly women. These attitudes included part misogyny, certainly, but also fear, respect and even admiration ».

56. Étienne Delaruelle, Paul Ourliac et Edmond-René Labande, *L'Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours...*, op. cit., t. 14. 2, p. 838.

57. On lira à ce sujet Yelena Mazour-Matusevich, « La position de Jean Gerson (1363-1429) envers les femmes », *Le Moyen Âge* 2-112, 2006, p. 337-353.

58. Henri de Lubac, *L'Éternel féminin* Paris, Aubier, 1968. Soulignons qu'il s'agit d'une réflexion se nourrissant d'un texte de Teilhard de Chardin sur le même sujet.

59. Jean Gerson, ŒC, t. VII. 1, « La Montagne de contemplation » 297, p. 16-55, cit. p. 16.

60. Voir Brian Patrick Mac Guire, « Sexual control and spiritual growth in the late Middle Ages : the case of Jean Gerson », *Tradition and ecstasy. The agony of the fourteenth century*, Nancy Van Deusen (éd.), Ottawa, Claremont cultural studies, 1997, p. 123-152.

61. Jean Gerson, ŒC, t. VII 1, n° 311, « Le Dialogue spirituel », p. 158-193, cit. p. 158.

62. Yelena Mazour-Matusevich, « La position de Jean Gerson (1363-1429) envers les femmes », op. cit.

63. Ces comportements sont parfois appelés « anorexie spirituelle » par la critique moderne, non sans impropriété du fait de l'anachronisme lié au concept (l'anorexie est un comportement lié aux conceptions modernes de l'individu et de la beauté et ne relève donc pas du même paradigme quand bien même des échos, voire des continuités – notamment un caractère massivement féminin – pourraient être soulignées). Nous n'emploierons donc pas cette désignation.

64. Voir notamment Jean Gerson, ŒC, t. IX, « *De probatione spirituum* », n° 448, p. 177-185.

65. Caroline Walker Bynum, *Jeûnes et Festins sacrés. Les femmes et la nourriture dans la spiritualité médiévale*, Paris, Le Cerf, 1994. On se reportera en priorité sur ces questions au chapitre VI, « la nourriture, instrument de pouvoir des femmes sur leur moi » p. 269-308.

66. *Le livre des epistres du debat sus le Rommant de la rose*, Andréa Valentini (éd.), Paris, Classiques Garnier, 2016, p. 304-305.

67. Les allégories de Gerson au demeurant sont des figures textuelles complexes qui bien souvent ne sont que faussement positives en matière d'orientation genrée, on se reportera sur cette question très large aux travaux récents de Nancy Mac Loughlin, *Jean Gerson and Gender: Rhetoric and Politics in Fifteenth-Century France*, New York, Palgrave Macmillan, 2015.

68. D'aucuns le regrettent sans doute, et ce plus encore à l'heure du numérique ; les sciences humaines jouent pourtant dans le cas présent le rôle d'un révélateur plus qu'elles ne signalent une faille de la démarche euristique : les exemples sont nombreux de recherches dans les domaines des sciences expérimentales où le traitement technique et quantitatif n'empêche en rien des biais subjectifs dans les hypothèses posées. Voir sur ces question large : Tzvetan Todorov « Deux approches des sciences humaines. Lévi-Strauss et Germaine Tillion », *Le Débat* 188, janvier-février 2016, p. 181-19.

---

## INDEX

**Mots-clés** : historiographie

**indexpersonnesmedievales** Jan Van Ruysbroeck, Jean Gerson, Pierre d'Ailly

**indexmodernes** Glorieux (Palémon), Delaruelle (Étienne), Ourliac (Paul), Labande (Edmond-René), Lubac (Henri de), Chenu (Marie-Dominique), Congar (Yves), Marrou (Henri-Irénée), Berdiaev (Nicolas), Davenson (Henri- pseudonyme d'H.-I. Marrou), Dru (Gilbert), Hobbins (Daniel), Mac Guire (Brian), Mazour-Matusevitch (Yelena), Bynum (Carolyn Walker)

**Thèmes** : Ambulate dum lucem habetis, Apparuit gratia Dei, Collectorium super magnificat, De auferibilitate papae ab Ecclesia, De ornatu spiritualium nuptiarum, Dialogue spirituel (Le), Josephina, Mendicité spirituelle, Montagne de contemplation (La), Pèlerinage de Vie humaine, Poenitemini, Prosperum iter faciet nobis Deus, Traité contre le Roman de la Rose

**Keywords** : historiography

**Parole chiave** : storiografia

## AUTEUR

VIVIANE GRIVEAU-GENEST

Paris-Ouest Nanterre la Défense

---

# Arthur, roi méhaignié. Une lecture de la première branche du *Haut Livre du Graal*

Clément Courteau

---

## Introduction : Giorgio Agamben et le corpus arthurien

- 1 Dans son œuvre maîtresse, *Homo sacer*, Giorgio Agamben dresse une généalogie des formes et institutions du pouvoir en Occident tel qu'elles se développent à travers les concepts théologiques de l'Antiquité tardive et du Moyen Âge, jusqu'à ce qu'ils soient transposés, à la modernité, dans le langage des sciences politiques. L'objet du troisième volume, *Le Règne et la Gloire*, est l'étude de ce que le philosophe identifie comme les deux paradigmes politiques de la théologie chrétienne,

*paradigmes antinomiques mais qui ont fonctionné de manière connexe: la théologie politique, qui fonde dans le Dieu unique la transcendance du pouvoir souverain, et la théologie économique, qui y substitue l'idée d'une oikonomia, conçue comme un ordre immanent – domestique et non politique au sens strict – à la vie divine et humaine. Du premier paradigme dérivent la philosophie politique et la théorie moderne de la souveraineté ; du second, la biopolitique moderne, qui s'étend jusqu'au triomphe actuel de l'économie et du gouvernement sur tout autre aspect de la vie sociale.*<sup>1</sup>

- 2 Il arrive ainsi à la description d'un pouvoir politique scindé en deux parties distinctes et autonomes, bien qu'articulées ensemble : « le pouvoir comme gouvernement et gestion efficace [i.e. le règne] et le pouvoir comme royauté cérémoniale et liturgique [i.e. la gloire] »<sup>2</sup>. L'argument central de l'exposé de Giorgio Agamben est que ces deux paradigmes impliquent une scission du souverain « entre être et praxis »<sup>3</sup>, c'est-à-dire que « l'économie à travers laquelle Dieu gouverne le monde est [...] complètement distincte de son être »<sup>4</sup>. Puisqu'« il n'existe, dans l'être, aucun fondement de l'action »<sup>5</sup>, le pouvoir cérémoniel du souverain n'a pas de lien avec l'administration du royaume, et cette dernière, sans fondement concret dans l'être du souverain, est livrée à l'arbitraire des exécutants. En d'autres mots, et plus prosaïquement, quiconque détient le pouvoir en

fait ce qu'il veut, tant qu'il détient le rapport de force pour ce faire, et ce sans rapport avec les titres ou les honneurs qu'il détient. Il peut paraître curieux qu'il ait fallu à Giorgio Agamben un argumentaire aussi pointu pour aboutir au point de départ de la *Realpolitik*.

- 3 Cette structure bipartite s'incarnerait selon Giorgio Agamben dans « l'une des figures les plus mémorables du cycle romanesque de la Table ronde, [...] celle du roi Méhaignié »<sup>6</sup>, en laquelle le philosophe voit

*un mythologème authentiquement politique qui peut être lu sans la moindre exagération comme le paradigme d'une souveraineté divisée et impuissante. Sans rien perdre de sa légitimité et de sa capacité, le roi se trouve [...] séparé de ses pouvoirs et de ses activités et réduit à l'impuissance. Non seulement il ne peut ni aller à la chasse ni monter à cheval (activités qui symbolisent le pouvoir mondain), mais il doit rester enfermé dans sa chambre alors que ses ministres (fauconniers, archers et chasseurs) exercent le pouvoir en son nom et à sa place. En ce sens, la scission de la souveraineté dramatisée dans la figure du Roi pêcheur semble évoquer la dualité que Benveniste reconnaît dans la royauté indo-européenne entre une fonction principalement magique et religieuse et une fonction plus proprement politique.*<sup>7</sup>

- 4 Avec le roi Pêcheur « exclu de toute activité concrète de gouvernement »<sup>8</sup>, la royauté serait devenue un pur symbole, le roi continuant d'exister en tant que représentant d'un pouvoir désincarné alors que la partie active de la souveraineté, la gestion du royaume, serait déléguée à une bureaucratie d'exécutants. La figure du roi méhaignié, termine Giorgio Agamben, « contient donc une sorte de préfiguration du souverain moderne, "qui règne mais ne gouverne pas." En ce sens, il se pourrait que la légende possède une signification qui nous concerne de plus près »<sup>9</sup>.

- 5 La signification à laquelle Giorgio Agamben fait référence est bien entendu un constat sur l'époque moderne (« le triomphe actuel de l'économie et du gouvernement sur tout autre aspect de la vie sociale »<sup>10</sup>), que la figure du roi méhaignié est la seule à exprimer directement et sans médiation, à être immédiatement compréhensible par tous, contrairement aux traités en « latin aride »<sup>11</sup> étudiés par le philosophe, qu'il faut, eux, décortiquer méticuleusement pour être à même de déceler leurs moindres subtilités. En effet, dans un projet qui repose surtout sur l'étude exhaustive de documents théologiques, la matière de Bretagne est abordée pendant à peine deux pages, comme introduction au chapitre sur « le Règne et le Gouvernement ». À la fin des quelque soixante pages du chapitre, au moment de faire la transition avec le prochain thème, Giorgio Agamben y revient en concluant que « le mythologème arthurien du roi méhaignié (...) offre le reflet littéraire d'une transformation et d'une scission du concept de souveraineté [qui] s'est accomplie essentiellement, du point de vue technique, dans la sphère du droit canon »<sup>12</sup>. Tout se passe comme si le chapitre en entier, consacré à l'étude de textes anciens et modernes sur la gouvernance comme ceux de Tertullien, de Saint-Augustin, d'Aristote et de Saint-Thomas d'Aquin, en passant par ceux du penseur de la théologie politique national-socialiste Karl Schmitt, parvenait à démontrer la signification profonde de la figure du roi méhaignié et ce, sans avoir recours à la moindre œuvre où se retrouve cette figure. En utilisant de cette manière la figure du roi méhaignié, réduite à ses traits les plus généraux – si généraux, nous le verrons, que plusieurs personnages de souverain correspondent à cette présentation –, pour illustrer les conclusions qu'il tire d'une étude par ailleurs exhaustive des textes philosophiques, Giorgio Agamben témoigne d'une absence de souci pour la spécificité de ce personnage, comme s'il était tout à fait transparent et immédiatement interprétable, tandis que des

centaines de pages sont nécessaires à l'exposition de ces conclusions par la voie philosophique.

- 6 Venant d'un penseur comme Giorgio Agamben, dont la méthode dans *Homo sacer* est justement l'interrogation quasi-exégétique des textes philosophiques grecs, latins et allemands, cet impensé ne peut que trahir une vision mécaniste de la littérature médiévale, la figure du roi méhaignié étant censée représenter, sans médiation, les changements consignés dans les textes latins. Mais « la conséquence », selon Hans Robert Jauss, de la conception d'une œuvre littéraire comme le simple reflet d'une situation socio-historique, « est que la dimension sociale de la littérature [...] est réduite dans le domaine de la réception à la fonction secondaire de faire simplement reconnaître une réalité déjà connue », ce qui a pour effet de dénier à l'œuvre d'art la possibilité « d'affranchir l'homme des préjugés et des représentations figées liées à sa situation historique et de l'ouvrir à une perception nouvelle du monde. »<sup>13</sup> Pour les textes en langue romane du Moyen Âge central, cette « perception nouvelle du monde » s'exprime justement en rupture avec les textes d'autorité rédigés en latin : il est d'autant plus problématique de voir dans le *Conte du Graal* le reflet des transformations du droit canon qu'il est d'usage pour les romans médiévaux de convoquer une toute autre image du monde et des rapports sociaux que celle véhiculée par les textes ecclésiastiques.
- 7 La méthode de Giorgio Agamben n'est d'ailleurs pas sans ses critiques. Si James Gordon Finlayson a remis en question la validité des conclusions de l'auteur quant à la distinction entre *zoe* et *bios* dans la *Politique* d'Aristote, qui constitue le pivot de son argumentation au sujet de l'articulation entre le pouvoir et la « vie nue »<sup>14</sup>, la médiéviste Heather Blurton, au sujet de la méthode principale de Giorgio Agamben c'est-à-dire l'exégèse étymologique, déplore que
- for Agamben, this layering of original meaning seems to serve, paradoxically, as a guarantor of meaning: as if the etymology of the word contained an aspect of its timeless truth. This aspect of etymological thinking, which is important across Agamben's œuvre, has been met with critique. Dominick LaCapra, for example, notes that 'Etymology, however putative or even fictive, can be thought-provoking when it opens up a line of investigation or reflection. But can it substitute for historical analysis or argument?' (LaCapra, 2007, 141). The implicit answer to this rhetorical question is that, in contemporary philosophy, it should not. »<sup>15</sup>*
- 8 C'est cette même propension à chercher, dans « l'origine » prétendue des vocables ou des figures, leur réalité dernière, comme si les siècles et les modes de production qui se sont succédés depuis n'avaient eu sur eux qu'une influence superficielle, que nous retrouvons dans son traitement de la figure du roi Méhaignié.
- 9 À ces critiques, nous tenterons d'ajouter celle d'avoir négligé, dans une généalogie de l'économie et du gouvernement en Occident, l'apport des textes fictifs en langue vernaculaire et ce, tout en ayant voulu les assimiler à son étude pour créer un effet d'ancrage culturel artificiellement vaste. Notre hypothèse est que les idées que ces textes véhiculent contribuent à mettre à mal les conclusions de Giorgio Agamben sur la structure politique de la société moderne et défont, par le fait même, l'idée bien présente dans tout *Homo sacer* qu'un seul et unique paradigme façonne la politique occidentale depuis la Grèce antique<sup>16</sup>. Même si le « mythologème du roi Méhaignié » a pu avoir, à un certain moment du Moyen Âge, une signification qui se rapproche de celle que Giorgio Agamben décrit, l'intérêt devrait reposer dans la manière dont les premiers romanciers auront joué de cette figure, et dont ils auront développé le thème de la « méhaignie » dans les ensembles signifiants qu'ils ont produits. Il est donc légitime, à la lumière de cet impensé de l'œuvre de Giorgio Agamben, de se pencher sur les romans de l'univers du

Graal pour examiner la place qu'y tient la figure d'un roi méhaignié au regard du discours qu'ils tiennent sur la souveraineté, sans perdre de vue l'articulation entre pouvoir gestionnaire et pouvoir cérémoniel qui structure l'analyse du philosophe. Notre projet sera donc de fournir une lecture d'un texte de l'univers du Graal, pour trouver l'exemple correspondant le plus efficacement à la définition opératoire du roi méhaignié dégagée par Giorgio Agamben, afin de suivre le développement narratif du texte en question jusqu'à ses propres conclusions. Nous exposerons ainsi le point de vue d'un des textes qui constituent le fonds littéraire dont Giorgio Agamben se réclame tout en faisant l'économie de sa lecture, et nous l'opposerons aux vues et conclusions du philosophe quant à la signification du « mythologème du roi Méhaignié. »

## Le Haut Livre de la souveraineté

- 10 Des textes de l'univers du Graal, le *Haut Livre du Graal* se prête le mieux à cette étude. Non seulement sa rédaction en prose le place d'emblée dans le même ordre de discours que les textes d'autorité convoqués par Giorgio Agamben, mais, davantage que la *Queste del Saint Graal*, qu'il aurait autrement fallu lui préférer pour sa canonicité, le *Haut Livre du Graal* mêle d'entrée de jeu le gouvernement du royaume à l'aventure du Graal : « Par molt poi de parole que [Pellesvax] delaia a dire, avindrent si granz meschaances a la Grant Breteingne que totes les illes e totes les terres en chaïrent en grant doleur. »<sup>17</sup> Le silence du héros, qui n'était dans le *Conte* l'élément déclencheur que d'une quête individuelle, devient dans le *Haut Livre du Graal* une affaire politique. Les paroles qu'il tarde à prononcer ont une répercussion sur tout le royaume, et atteignent directement le roi Arthur qui souffre, depuis le silence de Perlesvaus, d'« une volonte delaiantz ».<sup>18</sup>
- 11 Le délai des paroles de Perlesvaus implique un délai de la volonté du roi : la reprise du même terme lie la faute du chevalier à la volonté du roi, on les comprend comme des événements reliés entre eux, desquels découle tout le reste, les *mescheances* du royaume, la *doleur* des terres et la perte du talent d'Arthur pour les largesses, qui amène la désertion de sa cour. L'arrimage du pouvoir administratif et du pouvoir liturgique semble parfaitement fonctionner : l'action du chevalier Perlesvaus rejailit immédiatement sur le souverain Arthur comme s'ils étaient le même organisme, et le souverain devient incapable de poser les gestes cérémoniels de base pour la survie du royaume. Toutefois, la nature de la faute de Perlesvaus trouble ce système. Ce n'est ni à remporter une joute, ni à maintenir son honneur que le chevalier a échoué, mais à faire acte de parole en demandant à qui on servait le Graal (parole performative par excellence de l'univers arthurien). C'est donc le pouvoir cérémoniel que Perlesvaus n'est pas parvenu à incarner, et non uniquement la partie pragmatique et administrative de la souveraineté.
- 12 Il n'est pas dit que Perlesvaus n'a pas prononcé les paroles, ou qu'il n'allait pas le faire, mais qu'il a mis trop de temps à le faire, tout comme la volonté d'Arthur n'est pas absente, mais empêchée, retardée par quelque chose d'extérieur : « une volonte delaiantz li vint »<sup>19</sup>. Plus tard, dans le récit de la Demoiselle hauce, il est dit que Perlesvaus « ne volt demander qui on servoit »<sup>20</sup> au Château du Graal, la faute passant du terrain du délai à celui de la volonté elle-même. Tout au long du roman, sont intervertis le délai de parole et la mauvaise volonté comme raison donnée au silence des chevaliers devant le Graal (par exemple, lorsque le Roi Pêcheur explique à Gauvain l'échec de Perlesvaus par « une seule parole qu'il delaia a dire »<sup>21</sup>, puis après l'échec du chevalier, il lui est fait reproche que « ne faut en vos que cho ne vousistes dire la parole, etc. »<sup>22</sup>). Ce que nous pouvons

retenir de cette identification du retard au manque de volonté est que cette dernière s'exprime par une action qui se passe de réflexion préalable et inhibitrice. La volonté est donc ici à comprendre comme l'automatisation de l'action du chevalier qui, lorsqu'elle fait défaut, fait apparaître le gouffre de la médiation, comme en témoigne le délire paranoïde de Perceval au château du Graal : « Li vaslez vit cele mervoille / [...] Si s'est del demander tenuz / Comant cele chose avenoit, / Que del chasti li sovenoit / Celui qui chevalier le fist / Qui li anseigna et aprist / Que de trop parler se gardast ; / Si crient, se il le demandast, / Qu'an li tenist a vilenie »<sup>23</sup>.

- 13 Ces craintes, insuffisantes pour occulter complètement la conscience que Perceval a de la nécessité de demander à qui l'on servait le Graal, provoquent la fuite en avant du chevalier, qui remet à plus tard la résolution du mystère : « Mes il demandera voir, / Ce dit et panse, ainz qu'il s'en ort, / A un des vaslez de la cort, / Mes jusqu'au matin atandra / [...] Einsi la chose a respitree »<sup>24</sup>. Le *Haut Livre du Graal* prolonge donc, avec son délai de volonté, le réflexe de Perceval jusque dans ses ultimes implications. Le caractère particulier d'une faute tenant essentiellement à la procrastination fait apparaître comme suspect ce qui peut séparer l'individu de son action, créer un délai entre sa pensée et les paroles qu'il prononce (délai exposé dans le *Conte*, par exemple, comme tenant à l'intériorisation des principes de Gornement), ou, pour Arthur, entre sa bonté et la volonté de la faire rayonner. C'est donc bien, par la procrastination, la médiation qui fait sombrer le royaume dans ce que Marie Blaise appelle « l'espace de l'entre-deux-morts »<sup>25</sup> :

*la covenance, l'accord, la parole donnée, est le fondement même de la société médiévale. Covenance entre Dieu et les hommes, que représente la Nouvelle Loi ; covenance entre les hommes et les différentes instances de la société, que représente le système féodal. Le fondement de la covenance est la creance. Or, dans le Haut Livre du Graal, la creance est en crise à tous les niveaux : celui du rapport du suzerain à son vassal comme celui du rapport de la senefiance à la semblance. Le défaut de parole de Perceval a eu pour conséquence explicite un défaut dans l'ordre de la garantie du monde ; ce n'est pas la stérilité de la terre qui a gasté le monde mais l'impossibilité de la creance, sa fausseté. Et, parce que la creance ne fonctionne pas, chacun, pris au piège de la pulsion de mort, est voué à vérifier toujours la validité de la Loi dans la répétition de la pulsion de mort.*<sup>26</sup>

- 14 Plutôt que de simplement convoquer une seule figure de roi pour exprimer « le paradigme d'une souveraineté divisée et impuissante »<sup>27</sup>, le *Haut Livre du Graal* offre un monde en entier disloqué par une rupture dans l'ordre symbolique. Cette rupture, comme le précise Marie Blaise, met fin à la validité d'une Loi universelle et ouvre la porte à un empirisme législatif par lequel chacun doit vérifier pour lui-même l'acceptabilité légale de son action. Cet empirisme moral signifie, en gros, la guerre de tous contre tous : « sont totes les terres de guerre escommeües, ne chevaliers n'encontre autre en forest qu'il ne geure sus e ocie »<sup>28</sup>. Le caractère universel du défaut de parole de Perlesvaus, est donc dû à ce qu'il s'inscrit non pas sur le plan de l'action comme on aurait pu s'y attendre pour un chevalier, mais sur celui du discours, aspect cérémonial et liturgique de la souveraineté. Déjà, dès l'ouverture du roman, s'articule une correspondance problématique entre la souveraineté telle que représentée dans le *Haut Livre du Graal* et celle exprimée par le mythologème agambenien du roi méhaigné : le pouvoir de parole, marque du règne, n'appartient pas au roi, mais à un de ses chevaliers.

## Arthur, roi méhaignié

- 15 Pour un lecteur familier de la matière de Bretagne, il est difficile de ne pas reconnaître, dans la description très sommaire que Giorgio Agamben livre du roi méhaignié – un roi à haute valeur symbolique mais séparé de l'action – avant celle du Riche Pêcheur, la figure d'Arthur lui-même. Celui que Giorgio Agamben cherche au détour de la légende du Graal pour y projeter le reflet de l'évolution du concept de souveraineté élaboré dans le domaine du droit canon, n'est sur le point spécifique du pouvoir divisé qu'un exemple du motif du souverain ambigu auquel correspond avant tout Arthur. Comme le note Norris Lacy : « Dual or contradictory portraits of Arthur occur in all the medieval literatures, including early Welsh or Welsh-Latin material. From the earliest texts we find conflicting views of Arthur. (...) Arthur was consistently characterized by the alternation of activity and extreme passivity, even lassitude »<sup>29</sup>.
- 16 **Le souverain ambigu du Conte du Graal**
- 17 On observe cette ambivalence lorsque, dans le *Conte du Graal*, quand Perceval se rend chez Arthur, on lui annonce qu'il trouvera le roi à la fois « lié et dolant »<sup>30</sup>. Arthur est *lié* de sa victoire sur le roi Rion, et *dolant* que ses chevaliers aient déserté sa cour. En termes agambeniens, il vit donc une victoire sur le plan administratif du règne (la victoire militaire, l'accroissement du royaume) en même temps qu'une défaite sur celui, symbolique, de la gloire (ses chevaliers ont quitté sa cour en quête d'un « meilleur sejour »<sup>31</sup>.
- 18 Cette désertion, qui ne laisse à la cour d'Arthur que des chevaliers *bleciés*<sup>32</sup>, incapables de le défendre, permet au Chevalier Vermeil de prendre la coupe d'or du roi sans que personne ne s'interpose, en plus de se déclarer souverain du royaume : « Se il ne viaut tenir de moi / Sa terre, que il me la rande, / Ou il anvoit qui la desfande / Vers moi qui di que ele est moie »<sup>33</sup>. La situation d'Arthur, conquérant sans armée, le rend vulnérable à la simple force de la parole. Il suffit qu'un chevalier déclare que le royaume est le sien, pour que le roi s'en trouve désemparé : « li pire anemis que j'aie, [...] / M'a ci ma terre contredite, / Et tant est fos que tote quite / Dit qu'il l'avra, ou vuelle ou non »<sup>34</sup>. La force du Chevalier Vermeil, comme dans le *Haut Livre du Graal* la faiblesse initiale de Perlesvaus, tient toute entière dans ses capacités de langage. Parce qu'il peut contredire la terre d'Arthur et affirmer qu'elle est sienne, il outrepassa la volonté du roi et met à mal sa souveraineté.
- 19 La parole est justement ce qui fait défaut à Arthur. Arrivé à la cour, Perceval le rencontre en position d'autorité, « assis / Au chief d'une table »<sup>35</sup>. Mais, alors que « tuit li chevalier parloient / Li uns as autres »<sup>36</sup>, le roi est « pansis et muz »<sup>37</sup>. Lorsque Perceval va le saluer, encore là « li rois pansa et ne dist mot »<sup>38</sup>. En tout, dans la scène de l'arrivée de Perceval à la cour d'Arthur (les vers 908 à 944), on note cinq mentions du silence du roi et autant de mentions du fait qu'il est perdu dans ses pensées. L'introversion d'Arthur (qui amène un véritable délai dans la communication) amène Perceval à douter des capacités mêmes du roi : « Cist rois ne fist chevaliers onques. / Quant l'an n'an puet parole treire, / Comant porroit chevalier feire ? »<sup>39</sup>. Le roi silencieux est un souverain incapable d'exercer ses fonctions. Il ne peut faire de chevaliers, ces ministres qui doivent, selon le schéma de Giorgio Agamben, prendre en charge l'administration du royaume, pas plus qu'il ne peut défendre son titre contre ceux qui, comme le Chevalier Vermeil, auraient la parole plus facile et tenteraient de s'arroger le pouvoir. Cette incapacité langagière d'Arthur sera

compensée par la prouesse de Perceval qui, contrairement au roi, maîtrise l'action et peut abattre le Chevalier Vermeil.

- 20 Dans le *Conte du Graal*, la figure du chevalier (avec Perceval) réalise l'aspect actif du pouvoir, mais celle du roi n'est pas en mesure d'assumer son côté passif. Arthur est incapable de régner, bien plus que de gouverner. Ce n'est qu'à la fin de l'histoire, lorsque Perceval, se rendant chez le roi Hermite, pose finalement une question à des chevaliers qu'il rencontre, que la scission entre règne (pouvoir symbolique, qui a son siège dans le langage) et gouvernement (pouvoir administratif, qui tient dans l'action) sera finalement abolie, mais en concentrant les deux termes de la souveraineté, non plus dans la figure du roi, mais dans celle du chevalier.
- 21 **Le grand bond en avant du roi Arthur**
- 22 L'état de la cour d'Arthur au début du *Haut Livre du Graal* est le point de départ d'une quête pour le renouvellement des aventures, qui sera menée par Arthur lui-même. C'est Guenièvre qui prescrit à Arthur une méthode de guérison : « Sire, dist la roïne, se vos aliez a la chapele Saint Augustin, [...] que on ne puet trover se par aventure non, je cuist que vos avriez talent de bien faire au reperier »<sup>40</sup>. Le pèlerinage du roi à la chapelle Saint-Augustin a pour but de lui redonner le désir de faire des largesses, moins par la révélation attendue à la chapelle elle-même, que par le chemin qui y mène. Le roi doit rechercher la chapelle pour son caractère périlleux ; c'est là qu'il doit se rendre parce qu'on ne peut la trouver sans aventure. Pour un souverain *desconseillé* comme Arthur, la voie la plus sûre à suivre est celle menant directement à l'aventure, quelle qu'elle soit.
- 23 Après que son cheval ait fait « .i. grant saut », le roi « s'en va grant aleüre, e entre en une forest aventureuse »<sup>41</sup>, voyage qui durera jusqu'à ce que, arrivé à une « petite meson delez une chapele », il s'arrête pour la nuit. Le récit de la préparation du voyage avait occupé le lecteur pendant les 24 premières lignes d'une nouvelle partie du texte (l'édition de Strubel précise qu'il y a une lettrine en début de page, et le narrateur intervient pour récapituler le récit : « Li rois s'arma la matinee, si com ge vos é commencié a dire »<sup>42</sup>), tandis que le récit du voyage dure quatre lignes et se termine par une nouvelle description domestique. Arrivé à la maison, il se défait de tout l'accoutrement dont on l'avait vêtu : « Li rois [...] descent devant la petite meson e entra dedenz, e trest son cheval après lui, qui a painnes entra en l'uis ; e cocha son glaive a terre, e apoia son escu lez la messiere, e a desçaint s'espee e deslaça sa ventaille »<sup>43</sup>. Après être entré dans la petite maison, le roi, dont on décrit absolument tous les gestes, se conduit comme un écuyer qui enlève les armes, défait le baudrier et l'armure, et finalement va faire manger le cheval : « Il esgarda devant soi e vit orge e pouture, e il i mena son cheval »<sup>44</sup>. Un tel comportement, si peu chevaleresque, adopté par un roi parti pour chercher l'aventure et qui régresse de la sorte sur le chemin de la prouesse, est une nouvelle annonce de ce qui sera le thème de la première branche : une réflexion sur la constance.
- 24 Arthur entre dans la chapelle, où un ermite s'apprête à mourir. Le roi se plaît à le contempler parce qu'il « sanbloit qu'il eüst esté de buenne vie »<sup>45</sup>, jusqu'à ce qu'on chasse le roi pour faire le « jugement »<sup>46</sup> du saint homme. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre, il s'agira moins d'un procès en cour criminelle pour établir ou non la culpabilité du moribond, que d'un procès en cour de la famille, où anges et diables se disputent la garde de son âme. Les deux parties présentent des arguments valables : les anges, représentés par la Vierge Marie, soutiennent que son âme leur revient car, dit celle-ci, « il est pris au service mon fill et le mien, e fesoit sa penitence en cest hermitage des pechiez qu'il avoit fet »<sup>47</sup>. Les diables, quant à eux, soutiennent au contraire qu'ils devraient en

être les gardiens légaux car « il a esté .lxii. anz e plus mordreissierres e roberres en ceste forest. Or n'a esté que .v. anz en cest hermitage »<sup>48</sup>. La question est épineuse : est-ce l'aspect quantitatif, en l'espèce, d'avoir commis plus de péchés que de bienfaits, et vécu 62 ans sur 67 au service du diable, qui prime, ou l'aspect qualitatif, à savoir de s'en être repenti et de vivre en ermite, même depuis un bref moment ? Aucun des deux, tranche la Vierge : « s'il eüst esté pris en vostre servise si com il est o nostre, vos l'eüssiez tot quite »<sup>49</sup>. Tout ce qui compte, c'est l'état de l'âme au moment de la validation devant comité que représente le décès.

- 25 Cette primauté de l'actualité est un motif de réjouissance pour Arthur (« Il en ot grant joie, e fu moltliez de l'ame du preudome qui portee fu en Paradis »<sup>50</sup>), tant qu'il ne réalise pas en quoi elle le concerne. Arrivé à la chapelle Saint-Augustin, c'est à sa honte qu'il ne parvient pas à y entrer alors qu'on y célèbre la messe en présence de l'enfant Jésus et de sa mère, et qu'il assiste à une scène d'eucharistie particulièrement réaliste. L'ermite vivant à la chapelle lui expliquera que c'est par son péché qu'il n'a pu entrer dans la chapelle pendant la messe, et qu'il ne pourra y entrer tant qu'il n'aura pas « amendé [son] meffet a Dieu »<sup>51</sup>. Le méfait en question tient à ce que, puisqu'Arthur est « li plus riches rois du mont e li plus poissanz e li plus aventureux »<sup>52</sup>, il devrait montrer l'exemple, mais qu'à la place il est « li essamples de vilenie fere a toz les riches homes qui ore sont »<sup>53</sup>. Ce reproche – manquer à sa responsabilité exemplaire – sera plus tard repris par la Demoiselle Chauve qui le lui adressera de cette manière : « vos [...] avés delaié vostre bienfait grant pieche, de quoi vos avés esté molt blasmés, car vos estes *li mielres au siecle, de bienfait ou de mal* »<sup>54</sup> (nous soulignons). La suprématie d'Arthur ne tient pas à ce qu'il est un bon roi, ni même un souverain compétent. Il peut bien régner sur une terre dévastée, et encourager tous ses émules à cesser leurs bienfaits (incarner tout l'aspect cérémoniel et liturgique du pouvoir, donc), il n'en demeure pas moins le « mielres au siecle » et ce même si ses actions sont un méfait envers Dieu lui-même. Cette lucidité sur la question du pouvoir – qui présente un roi indétronable, qu'il soit le meilleur des bons comme le meilleur des pires – est une expression assez frappante de l'*auctoritas* agambenienne, cette partie « inopérante » de la souveraineté<sup>55</sup> assimilée à la Gloire. Toutefois – et c'est l'argument principal de toute la première partie du *Perlesvaus* – l'enjeu pour le roi Arthur est de réconcilier cet aspect désincarné de sa personne, avec son action. Il s'agit donc, pour le *Haut Livre du Graal*, de surmonter la séparation tracée par Giorgio Agamben entre règne et gouvernement, ces « deux conceptions du gouvernement des hommes qui s'opposent »<sup>56</sup>.
- 26 L'ermite de la chapelle Saint-Augustin, après lui avoir reproché d'être un moteur immobile défaillant, annonce à Arthur : « si vos en mescharra molt durement, se vos ne remetez vostre afere o point o vos l'aviez commencé »<sup>57</sup>. La voie du salut pour Arthur est de revenir aux sources, ce qu'il a déjà commencé à faire avec son périple au cours duquel il a régressé au rôle d'écuyer, et de devenir, sitôt la chapelle quittée, un chevalier vivant des aventures. Mais, pour couper court à l'enthousiasme du roi lorsqu'il réussira à s'amender, l'ermite lui rappelle que « qui dedenz .xl. anz a esté .iii. anz mauvés, il n'a pas esté toz les .xl. anz entierement buens »<sup>58</sup>. Dans ce passage, qui fait écho au procès de la chapelle précédente, l'ermite reprend sans le savoir l'argument des diables, en le radicalisant : alors qu'il réclamaient l'âme du mort parce qu'il avait passé davantage de temps à être mauvais qu'à être bon – principe de rétribution qui pourrait être considéré plus juste que la proposition de Marie – l'ermite rejette ces deux options pour un

maximalisme du bien selon lequel seules quelques années de délai à ses bienfaits entachent Arthur pour toujours. Il doit, pour être bon, avoir été toujours bon.

27 Conformément à ce principe, plusieurs intervenants ne cessent de rappeler à Arthur son inconstance : le Chevalier Noir (« Vos estes li rois Artuz qui ja fu buens, or estes mauvés »<sup>59</sup>) comme la demoiselle qui réclame au roi sa tête (« que chaut de son bon commencement (...) quant la fins est malavaise? »<sup>60</sup>) et même, plus tôt, ses propres chevaliers qui, comme nous l'avons vu, répondent à la reine qu'Arthur semble certes preux, mais que « ce est granz douleurs au siecle quant il ne porsuit son buen commencement, car on ne set ne roi ne prince si bien enseigné de totes cortoisies ne de totes largescs, s'il les voloit fere autressi com il soloit »<sup>61</sup>. Toute l'entrée en matière du *Perlesvaus* est grevée de rappels des bienfaits d'Arthur et de son dépérissement actuel, si bien que, avec l'aveu de suprématie d'Arthur fait par la Demoiselle Chauve (« le mioldres au siècle, en bien ou en mal »), il semble que la principale faute d'Arthur ne soit pas d'avoir été mauvais, mais d'être devenu mauvais après avoir été bon. Ce sont ces premiers bienfaits qu'on lui reproche, plus que sa transformation.

28 Cette inquiétude relative à la continuité n'est pas étrangère à la tradition du Graal. L'incipit du *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach, est tout entier consacré à l'exposition d'une leçon sur la constance :

*si le péché de désespérance se loge auprès du cœur, cela peut valoir à l'âme un amer destin. Tout comme le plumage des pies mêle deux couleurs, opprobre et noblesse voisinent chez qui s'allient le courage intrépide et son contraire. Un tel homme pourtant peut se réjouir, car en lui le ciel et l'enfer ont leur part. Cependant à celui qui vit avec l'inconstance échoit la couleur noire, aussi prend-il la teinte des ténèbres infernales. Celui qui au contraire est persévérant ne perdra pas la blancheur du ciel.*<sup>62</sup>

29 La constance invoquée ici n'est pas l'absence de variabilité dans les actions d'un individu. Il est indiqué clairement – c'est même le nœud de la démonstration – qu'on peut se montrer tantôt courageux, tantôt lâche, sans pour autant faire preuve d'inconstance. Et il semble même qu'adopter des lignes de conduites variables doive être un motif de réjouissance davantage que d'avoir toujours fait preuve d'un courage égal parce que cela permet à l'enfer et au ciel de cohabiter chez l'individu. On pourrait qualifier de réalisme moral cette vision assez positive de la faillibilité humaine : comme les différentes teintes du plumage d'une pie, la cohabitation du ciel et de l'enfer est la couleur naturelle de l'âme. L'inconstance coupable, alors, plutôt que celle des actions, est celle qui survient lorsque « le péché de désespérance se loge auprès du cœur ». Dans l'« histoire qui parle de fidélité » qu'il annonce, Wolfram von Eschenbach souligne que « où qu'il vînt à combattre, jamais son cœur vaillant n'abandonna notre héros »<sup>63</sup>. Dans *Perlesvaus*, Arthur, à qui échoit sans conteste la couleur noire, décrit sa mélancolie comme l'exact opposé de cette conduite exemplaire : « Ge n'é volenté de fere largesce ne chose qui tort a honneur ; ainz m'est mes talenz muëz *en floibesce de cuer* »<sup>64</sup> (nous soulignons). Selon le principe pathophysiologique de ce passage, la perte de volonté transforme le désir en faiblesse du cœur. Inversement – et la quête d'Arthur s'en trouvera peut-être éclairée – une fois la volonté retrouvée, une fois le cœur renforcé, c'est le désir qu'il retrouvera. Toute la première partie du *Haut Livre du Graal*, qui décrit le périple d'Arthur pour retrouver sa volonté, peut donc être lue comme une condition préalable à la citation de Saint-Bernard évoquée par Michel Zink comme le thème central des romans du Graal, et qui est aussi le titre qu'il donne à ses leçons sur la question : « Ce n'est pas en marchant mais avec les désirs qu'on se rapproche de Dieu »<sup>65</sup>. Ce que la partie « Arthur » du *Perlesvaus* ajoute, bien

prosaïquement, c'est que c'est en marchant, et de préférence vers les dangers de l'aventure, qu'on s'approche de ses désirs.

- 30 On retrouve dans le départ du roi le descriptif gestuel esquissé à son arrivée à la première chapelle : « Li rois vint a son cheval au plus tost qu'il pot, e monte, e met son escu a son col e son glaive en son poing, e s'en torne arriere grant aleüre »<sup>66</sup>. Tandis qu'à l'arrivée, ses gestes sont ceux d'un écuyer, occupé aux soins du cheval, cette fois, Arthur devient un chevalier qui s'équipe de ses armes. Cette évolution est confirmée lorsque la Demoiselle à la mule annonce à Arthur qu'il touchera bientôt au but de son périple : « la lande e la forez environ est si perilleuse que nus chevaliers n'i puet entrer qui n'en reviegne o morz o meheigniez »<sup>67</sup>. Arthur, devenu chevalier, est placé sur le chemin du péril, et surtout, de la « méhaignie ».
- 31 Lors de son combat avec le Chevalier Noir, Arthur est blessé avant de triompher de son adversaire<sup>68</sup>. Après sa blessure et son succès au combat, le roi Arthur, maintenant roi méhaignié, commence à se dissocier de sa personne. D'abord face aux chevaliers qui viennent emporter le cadavre et à qui, lorsqu'ils s'enquièreent de l'identité du tueur, Arthur répond « E ge le vos diré. Sachiez tot de voir que li rois Artuz l'ocist »<sup>69</sup>. Ensuite, c'est à la Demoiselle que le roi n'ose pas révéler son identité après que, à l'annonce de son nom, elle réponde que « vos avés le non del plus mauvais roi del mont. [...] Molt me poise quant si biaux chevaliers et si preudom com vos samblés estre a le non de si malvais roi ! »<sup>70</sup>. S'ensuit une scène comique où Arthur tente d'assouplir le jugement de la Demoiselle à son propre sujet, précisant – ce qui s'inscrit dans l'analyse de la constance développée plus haut – qu'« on n'est pas bon par le non, mais par le cuer ! »<sup>71</sup>. Le point culminant de cette scène de reniement, qui jusque-là avait joué sur l'ambiguïté des déclarations d'Arthur qui restaient véridiques malgré tout<sup>72</sup>, est la dissociation complète d'Arthur le chevalier et d'Arthur le roi : « Jou irai a Cardoil ou je troverai le roi Artu »<sup>73</sup>. Et la réponse de la Demoiselle, qui ne laisse aucune chance à Arthur, confirme pour de bon cette scission : « Or tost, (...) l'un malvais avoeques l'autre ! »<sup>74</sup>.
- 32 La représentation d'Arthur selon deux identités – un souverain incapable et un chevalier valeureux – survient après qu'il a été blessé au combat. Il semblerait donc que la thèse de Giorgio Agamben se trouve confirmée au-delà des espérances du philosophe dans ce passage qui non seulement reprend le thème du roi méhaignié, mais qui construit un récit dans lequel est dessinée la figure d'un roi qui se sépare, lorsqu'il est méhaignié, en deux entités, l'une représentant le règne (le roi Arthur), l'autre le gouvernement (Arthur le chevalier). Toutefois, il faut rappeler que toute l'aventure d'Arthur est construite autour de la tentative de surmonter cette séparation, le roi tentant de retrouver l'unité de sa personne. Ainsi, après son aventure, lorsqu'il s'engage sur le chemin du retour, Arthur entend une voix lui annoncer sa guérison : « Artus, li rois de la Grant Bretagne, molt poés estre joious en ton cuer de ço que Dieus m'a tramis a toi, (...) kar li siecles, qui enpirés est par toi et par le deslaiment de bienfait, amendera molt »<sup>75</sup>. Ce n'est que quand Arthur arrive à la cour qu'on découvre finalement ce qui lui permet de retrouver son unité : à peine descendu de cheval et désarmé, il montre à la reine « la plaie qu'il avoit el braz, qui molt avoit esté grans et anuieusse ; mais ele garisoit molt belement »<sup>76</sup>, ce à quoi la reine, pour féliciter son mari, répond, toute : « Sire, [...] vos avés molt eü de paine et de travail ! ». Et le roi infatué y va d'une réflexion générale sur la prouesse : « Issi le covient il sofrir a preudes homes por onor avoir, car a paines poet nus avoir honor sans travail »<sup>77</sup>.

- 33 Par rapport au discours de Giorgio Agamben et à sa lecture du personnage du roi méhaignié, il y a dans ce passage un transfert d'importance, de la blessure handicapante – la marque laissée par le coup du chevalier sur le corps du roi –, vers la *paine* et le *travail* qui la font advenir. Arthur, qui était parti en quête d'aventure pour mettre fin à sa *volenté délaiant*, qui a été exposé à des discours contradictoires sur la constance sans bien pouvoir trancher sur la question de sa propre valeur de roi en processus de rédemption, qui a repris depuis le début le parcours qui l'a mené d'écuyer à chevalier puis à roi, qui a combattu, été blessé puis a triomphé de son adversaire, Arthur a finalement trouvé, au bout du chemin, moins la « méhaignie », que le *travail*.
- 34 Certes, la tradition philologique trouve dans *tripalium* l'étymologie et le sens médiéval du mot *travail*. Selon le DEAF, « travailler » signifie « tourmenter, peiner, souffrir, notamment en parlant d'une femme qui va accoucher »<sup>78</sup>. Les auteurs précisent qu'il s'agit des « seuls sens du mot jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle »<sup>79</sup> et que toute tentative d'y voir l'anticipation d'un souci bien moderne pour l'activité productive serait vaine. Toutefois, la souffrance d'Arthur suite à son altercation avec le Chevalier Noir, parce qu'elle lui permet de retrouver sa volonté, n'est pas neutre, ce n'est pas une souffrance en général, mais une souffrance qui permet d'atteindre un but, une souffrance productive.

### 35 **La catégorie universelle de la matière de Bretagne**

- 36 Dans la matière arthurienne, *travail* est employé, de façon traditionnelle, comme qualificatif des souffrances du Christ. On note, parmi de très nombreux exemples, la phrase d'ouverture du *Tristan en prose* de l'édition Curtis : « Après la passion Nostre Seigneur Jesu Crist, par cui mort et par cui travail nos fumes osté de la prison tenebreuse et de la mort pardurable, etc. »<sup>80</sup>. Dans notre corpus, la seconde occurrence du mot *travail* dans *Perlesvaus* apparaît dans le même contexte : « le Sauveor del mont qui en la sainte croiz fu mis et travailliés »<sup>81</sup>. On peut considérer qu'un *travail* qui sauve l'humanité du péché et de la mort est à mettre du côté de la « production » au moins autant que celui de la souffrance. Le terme est aussi étendu à la souffrance des héros. Dans le *Chevalier au Lion*, par exemple, on l'utilise pour parler des souffrances amoureuses des chevaliers de la Table ronde : « Par lui[Arthur] sont ramenteü / Li boin chevalier esleü / qui en amor se traveillirent »<sup>82</sup>/
- 37 Dans le *Haut Livre du Graal*, on retrouve le terme lorsque Perlesvaus s'adresse au Seigneur des Marais juste avant de l'exécuter : « Ja Deus ne m'aït, s'ele merci a de vos ne pitié, quant jamais me travaillerai por bosoigne qu'ele ait de venir en s'aïe »<sup>83</sup>, Puis lorsque le Bon Chevalier s'affaire à massacrer les païens : « Bien li mostroit Deus que il amoit sa chevalerie, kar li bons chevaliers en avoit mainte paine et maint travail et molt li plaissoit »<sup>84</sup>. Finalement, dans le passage étrange sur les « semblances des îles », le *travail* est définitivement lié à la substance de l'action chevaleresque :

*Li samblances des illes se muoient por les diverses aventures qui par le plaisir de Dieu i avenoient. Et si ne plout mie as chevaliers tant la queste des aventures s'il nes trovassent si diverses, kar quant il avoient esté en une forest ou en une ille ou il avoient trové aucone aventure, se il i revenoient autrefois, si troveroient li recés ou chastiaus et aventures d'autre maniere, que la paine ne li travaus ne lor anuiast, et por ce que Dieus voloit que la tere fust confermee de la Novele Loi et il furent li chevalier del mont qui plus eurent peine et travail por querre aventures et por tenir ço que il avient en covent. [...] Et se Damnedieus nes amast tant, il ne peüssent mie endurer tant de paine ne de travail con il faisoient chascuns jor.*<sup>85</sup>

- 38 Ce passage, que l'on pourrait croire composé pour conceptualiser la production romanesque arthurienne (des chevaliers en quête d'aventures diverses, dont les lieux,

comme les textes qui les racontent, sont chaque fois changés, disposés « d'autre manière » pour favoriser les péripéties et éviter l'ennui), met l'accent sur le plaisir qu'ont les chevaliers à supporter le *travail* dans leur effort de christianisation du monde. Il s'agit là des trois dernières occurrences du mot *travail* dans l'œuvre qui nous occupe.

39 Le célèbre passage des « Trois cents pucelles » du *Chevalier au lion*, décrit le quotidien de jeunes femmes œuvrant à l'atelier de textile d'un seigneur qui les garde captives. Le terme *travail* y apparaît deux fois. D'abord, utilisation classique du terme, comme élément de l'énumération des malheurs des jeunes femmes : « Qui a honte somes livrees, / Et a travail et a mesaise »<sup>86</sup>. Ensuite, lorsqu'il est question du rapport de classe entre elles et le seigneur : « Et bien sachié vous a estrous / Qu'il n'i a chele de nous / Qui ne gaaint .xx. Sols ou plus : / De che seroit riches uns dus! / Et nous sommes en grant poverte, / S'est riches de nostre deserte / Chil pour qui nous nous traveillons »<sup>87</sup>. La réflexivité du verbe suffit à montrer qu'il est encore question de la souffrance des pucelles : le verbe n'est pas devenu la description de leur activité productive, celle-là encore réservée à *oeuvre* (« Que ja l'oeuvre de ses mains / N'ara chascune pour son vivre »<sup>88</sup>). Toutefois, le contexte où il est inscrit, où l'on calcule les revenus que leur peine rapporte au seigneur, introduit un glissement de sens (d'ailleurs remarqué par David Hult qui traduit le passage par « celui pour qui nous nous tuons à la tâche »<sup>89</sup> (nous soulignons), et pas simplement « celui pour qui nous nous faisons souffrir ». S'il peut y avoir un destinataire à la souffrance que s'infligent les pucelles, c'est qu'elle ne se termine pas dans leur corps. Elles « se travaillent » pour le seigneur. La souffrance n'est plus seulement déposée dans la chair des souffrants, mais devient un moyen d'action, de production, ce que Perlesvaus atteste en disant, comme cité plus haut, que « jamais me travaillerai por bosoigne, etc. ». Le corps en travail n'est pas le point d'arrivée d'une souffrance qu'il ne ferait que subir, mais représenté comme un moment du processus de production : sujet – travail – œuvre – seigneur.

40 Le *travail* n'est jamais une pure souffrance, ni vraiment une activité productive, et conserve toujours ces deux sens, dans des proportions variées. Ainsi le *travail* du roi Arthur, comme celui des pucelles ou des chevaliers, mais surtout comme celui du Christ, peut se comprendre comme une « souffrance productive » (plus tard, les termes seront renversés et on le comprendra comme activité productive souffrante). Que le terme qui deviendra la catégorie universelle de la vie politique moderne ait été au Moyen Âge un mot désignant les souffrances du Christ ou des héros arthuriens, n'est pas complètement anodin. Que le remède à la langueur d'Arthur soit devenu des siècles plus tard le remède par défaut imposé à tous les chômeurs et les inactifs modernes n'est une coïncidence qu'en apparence. La récente analyse d'André Eskénazi, publiée dans *Romania* en 2008, refuse l'étymologie traditionnelle qui rattache travail au latin *tripalium*, pour la recadrer dans un contexte entièrement roman, en choisissant plutôt *trabs* comme base étymologique :

*Le choix de trabs m'a été dicté par l'existence, en français actuel, de substituts de travailler qui, comme trabs, fleurent le bois coupé. Bûcher, plancher, potasser (d'après poteau) – sont tous associés à l'idée de rupture : être réduit à l'état de bûche, de planche, de poteau, c'est-à-dire de segment détaché d'une continuité. Or, [...] dans l'ancienne langue comme dans l'actuelle, (soi) travailler, travailler, travail se définit comme la rupture, sous la pression d'une intervention extérieure, d'une position fondamentale de dégageement dans « l'en-soi pour-soi chez-soi ».*<sup>90</sup>

41 À la lumière de cette analyse, le travail des chevaliers arthuriens doit se lire moins comme un synonyme de leur peine (« la peine ne li travaus ne lor anuiast »), mais comme

l'idée même de la recherche de l'aventure : le chevalier travaille, c'est-à-dire qu'il se dégage du familier pour s'engager vers l'inconnu. « Il suffit », indique André Eskénazi, « qu'un individu se sépare de son cadre de vie usuel pour que son déplacement soit appelé travail »<sup>91</sup>. L'élargissement radical de l'étymologie de travail que propose André Eskénazi permet, beaucoup mieux que l'étymologie traditionnelle, de comprendre le cheminement d'Arthur dans le Première Branche du *Haut Livre du Graal*. Si le travail désigne « l'idée de rupture »<sup>92</sup> en général, alors la chevalerie est ce que l'on pourrait appeler la « classe du travail » des romans du Moyen Âge central. Arthur, pris dans un continuum de procrastination, redevient chevalier pour vivre l'aventure et, avec elle, le travail qui lui permet de rompre la situation initiale et rendre possible le changement.

- 42 Puisque, comme nous l'avons vu, la branche entière (tout comme l'incipit du *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach) est construite comme une réflexion sur la constance – celle de l'ordre féodal, rompue par le silence de Perlesvaus, celle du roi Arthur, que l'on voit redevenir écuyer, puis chevalier, celle de la dévotion des saints hommes, dont atteste le procès auquel Arthur assiste, puis finalement la constance défaillante d'Arthur, que ce soit au niveau des bienfaits qu'il a cessé de prodiguer, ou de sa personne même de laquelle il se détache –, le fait que toute cette aventure se résolve par le travail, c'est-à-dire par l'acte de rupture le plus général et le plus primaire, ne peut être anodin. Là où, selon l'analyse de Giorgio Agamben, on devrait s'attendre à voir Arthur divisé entre sa fonction royale et fonction chevaleresque au moment où il est méhaignié par le coup d'épée du Chevalier Noir, on voit plutôt Arthur retrouver, par le travail que ce coup lui inflige, l'unité de sa personne. Une fois revenu à la cour, il recommence ses bienfaits et n'aura plus à se renier lui-même comme il l'a fait devant la Demoiselle à la mule ou le Chevalier Noir. La méfiance envers la subjectivité dont témoigne le roman, où l'on voit justement les dangers que peut amener la distance entre soi-même et son action, trouve une résolution partielle dans le *travail* d'Arthur : c'est l'oisiveté, qui permet cette « position de dégageant dans "l'en-soi-pour-soi-chez-soi" » qui préside à la séparation entre Arthur et son action, tandis qu'elles sont réconciliées par le travail défini comme rupture de cette position de dégageant, abolition de cette distance. C'est donc en plongeant au cœur des choses, en abolissant la distance qui sépare son être de son action, qu'Arthur parvient à réconcilier sa souveraineté divisée.

## Conclusion : l'économie du travail

- 43 En partant des mêmes prémisses, avec le même cadre théorique et le même souci du détail dont fait preuve Giorgio Agamben dans *Homo sacer*, la lecture de la première branche du *Haut Livre du Graal*, roman politique par excellence de l'univers arthurien, ouvre la voie à une réflexion sur la « méhaignie » qui s'éloigne d'autant plus des thèses du philosophe sur la souveraineté impuissante qu'elle fait de ce concept, universalisé dans le motif du souverain ambigu, le point de départ de son questionnement.
- 44 La théorie de Giorgio Agamben, qui a réussi à édifier une théorie politique de la modernité fondée en grande partie sur la pensée de Hannah Arendt et de Walter Benjamin, sans aborder une seule fois la question des rapports de production ou des classes sociales, trouve dans la figure du roi méhaignié telle que nous l'avons observée dans le *Haut Livre du Graal* une pierre d'achoppement majeure. L'attention à la « méhaignie » est déplacée dans le *Haut Livre du Graal* vers l'expérience vécue par le roi au moment où il reçoit la blessure. Ce déplacement lui permet, en réconciliant son action

avec son être, de dépasser sa situation initiale de souverain divisé. De la même manière, pour être autre chose qu'une étude superstructurelle avec peu d'ancrage dans la réalité sociale, la généalogie de l'*oikonomia* proposée par Giorgio Agamben aurait dû ne pas s'intéresser qu'à la forme réifiée de l'économie, c'est-à-dire aux discours des sciences juridiques et politiques, mais se pencher sur l'expérience vécue de son actualisation quotidienne : les rapports de production et le travail.

- 45 L'étymologie de *travail*, telle que renouvelée par André Eskénazi, constitue un outil analytique précieux pour aborder un ensemble signifiant qui jusqu'ici, à cause de la domination de l'étymologie classique qui rattache ce vocable à *tripalium* et à un sens exempt de toute connotation productive, n'a jamais pu être considéré dans toute son importance. En ce sens, la lecture que nous proposons de la première branche du *Haut Livre du Graal* comme illustration du rôle du *travail* dans la carrière d'un héros de roman de chevalerie, constitue le premier pas d'un projet plus vaste qui engloberait l'ensemble de ce qui deviendra le vocabulaire de la production – *mestier, travail, talent, fortune*, etc. L'évolution du vocabulaire de la production et des rapports économiques à partir des premiers textes littéraires en ancien français, si elle ne permet pas – et ce n'est pas notre objet – de revenir à la « vérité première » de ces termes, pourrait toutefois se révéler riche d'enseignements et de réflexions sur la lente constitution d'une classe du travail et d'une classe du capital, et sur la polarisation progressive des sociétés européennes autour de la question du travail.

---

## BIBLIOGRAPHIE

- Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion*, Paris, Classiques Garnier, 1990.
- Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, Paris, Classiques Garnier, 2002.
- Le Haut livre du Graal*, Armand Strubel (éd.), Paris, Le Livre de poche, 2007.
- Le Roman de Tristan en prose, vol. 1*, Renée L. Curtis (éd.), Munich, M. Hueber, 1963.
- Wolfram von Eschenbach, *Parzifal*, Paris, 10/18, 1989.
- Giorgio Agamben, *État d'exception*, Paris, Seuil, 2003.
- Giorgio Agamben, *Le Règne et la Gloire : pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement*, Paris, Seuil, 2008.
- Kurt Baldinger, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974.
- Marie Blaise, « L'angle et la branche : autorité et déliaison dans le *Haut Livre du Graal* », *Revue des langues romanes* CXIX-2, 2014, p. 85-112.
- Heather Blurton, « "The history of an incorrect term": Agamben, etymology and the medieval history of the holocaust », *Postmedieval*, 2014, p. 336-345.
- André Eskénazi, « L'Étymologie de Travail », *Romania* 126, 2008, p. 296-372.

James Gordon Finlayson, « “Bare Life” and Politics in Agamben’s Reading of Aristotle », *The Review of Politics*, 2010, p. 97-126.

Hans Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978.

Norris Lacy, « The Ambiguous Fortunes of Arthur », *The Fortunes of King Arthur*, Norris Lacy (éd.), Cambridge, 2005, p. 92-104.

## NOTES

1. Giorgio Agamben, *Le Règne et la Gloire : pour une généalogie théologique de l'économie et du gouvernement*, Paris, Seuil, 2008, p. 17.
2. *Ibid.*, p. 14.
3. *Ibid.*, p.95.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p.115
7. *Ibid.*
8. *Ibid.*, p.116
9. *Ibid.*
10. *Ibid.*, p.18
11. *Ibid.*, p.15
12. *Ibid.*, p.169.
13. Hans-Robert Jauss, *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard, 1978, p.41-42
14. James Gordon Finlayson, « “Bare Life” and Politics in Agamben’s Reading of Aristotle », *The Review of Politics*, 2010, p. 97-126, p. 98.
15. Heather Blurton, « “The history of an incorrect term” : Agamben, etymology and the medieval history of the holocaust », *Postmedieval*, 2014, p. 338.
16. « “Bare Life”...», art. cit., p. 99.
17. *Le Haut livre du Graal*, éd. Armand Strubel, Paris, Le Livre de poche, 2007, p.128.
18. *Ibid.*, p.132.
19. *Ibid.*
20. *Ibid.*, p. 182.
21. *Ibid.*, p. 344.
22. *Ibid.*, p. 354.
23. Chrétien de Troyes, *Le Conte du Graal*, Paris, Classiques Garnier, 2002, v. 3202-3211.
24. *Ibid.*, v.3304-3310
25. Marie Blaise, « L’angle et la branche : autorité et déliaison dans le *Haut Livre du Graal* », *Revue des langues romanes*, CXIX-2, 2014, p.102.
26. *Ibid.*, p.96
27. *Le Règne et la Gloire...*, op. cit., p. 116.
28. *Le Haut Livre du Graal*, op. cit., p. 156.
29. Norris Lacy, « The Ambiguous Fortunes of Arthur », *The Fortunes of King Arthur*, éd. Norris Lacy, Cambridge, 2005, p. 96.
30. *Le Conte du Graal*, op. cit., v. 845.
31. *Ibid.*, v. 856.
32. *Ibid.*, v. 955.
33. *Ibid.*, v. 890-893.
34. *Ibid.*, v. 945-949.
35. *Ibid.*, v. 907-908.

36. *Ibid.*, v. 909-910.
37. *Ibid.*, v. 911.
38. *Ibid.*, v. 924.
39. *Ibid.*, v. 928-930.
40. *Le Haut Livre du Graal*, *op. cit.*, p. 134.
41. *Ibid.*, p. 142.
42. *Ibid.*
43. *Ibid.*, p. 144.
44. *Ibid.*
45. *Ibid.*
46. *Ibid.*
47. *Ibid.*, p.146
48. *Ibid.*
49. *Ibid.*
50. *Ibid.*, p.148
51. *Ibid.*, p.154
52. *Ibid.*
53. *Ibid.*
54. *Ibid.*, p. 184.
55. Giorgio Agamben, *État d'exception*, Paris, Seuil, 2003, p. 144.
56. *Le Règne et la Gloire*, *op. cit.* p. 171.
57. *Le Haut Livre du Graal*, *op. cit.*, p.154.
58. *Ibid.*, p. 156.
59. *Ibid.*, p. 158.
60. *Ibid.*, p.172.
61. *Ibid.*, p.142/
62. Wolfram Von Eschenbach, *Parzifal*, éd. Christian Bourgois, Paris, Éditions 10/18, 1989, p. 34.
63. *Ibid.*, p. 33
64. *Le Haut Livre du Graal*, *op. cit.*, p. 134.
65. Zink, Michel, « *Non pedum passibus, sed desiderii quaeritur Deus* (Saint Bernard). Que cherchaient les quêteurs du Graal ? », Collège de France, année 2008-2009.
66. *Le Haut Livre du Graal*, *op. cit.*, p. 156.
67. *Ibid.*, p.148.
68. *Ibid.*, p.160.
69. *Ibid.*, p.162.
70. *Ibid.*, p.172.
71. *Ibid.*
72. « Arthur a tué le chevalier », « J'ai entendu dire qu'Arthur avait bien commencé », peuvent se lire comme Arthur parlant de lui-même à la troisième personne et ne faisant qu'omettre de préciser qu'il était lui-même ce roi fautif.
73. *Ibid.*
74. *Ibid.*
75. *Ibid.*, p.174
76. *Ibid.*
77. *Ibid.*
78. Kurt Baldinger, *Dictionnaire étymologique de l'ancien français*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1974, p. 646.
79. *Ibid.*
80. *Le Roman de Tristan en prose*, vol. 1, éd. Renée L. Curtis, Munich, M. Hueber, 1963, l. 1-5.
81. *Le Haut Livre du Graal*, *op. cit.*, p. 586.

82. Chrétien de Troyes, *Le Chevalier au lion*, Paris, Classiques Garnier, 1990, v. 39-41.  
 83. *Le Haut Livre du Graal*, *op. cit.*, p. 612.  
 84. *Ibid.*, p. 666.  
 85. *Ibid.*, p. 732-734.  
 86. *Le Chevalier au lion*, *op. cit.*, v. 5288-5289.  
 87. *Ibid.*, v. 5309-5315.  
 88. *Ibid.*, v. 5302-5303.  
 89. *Ibid.*, p. 475.  
 90. André Eskénazi, « L'étymologie de *travail* », *Romania* 126, 2008, p. 298.  
 91. *Ibid.*  
 92. *Ibid.*, p.303
- 

## INDEX

**Parole chiave** : costanza, politica, roi méhaigné, silenzio, sovranità, lavoro, rè ferito

**Thèmes** : Arthur, Conte du Graal, Haut Livre du Graal, Parzifal, Perceval, Perlesvaus

**Keywords** : constancy, politics, roi méhaigné, silence, sovereignty, work, wounded king

**Mots-clés** : constance, politique, roi méhaigné, roi blessé, silence, souveraineté, travail

**indexpersonnesmedievales** Chrétien de Troyes, Wolfram von Eschenbach

**indexmodernes** Agamben (Giorgio), Jauss (Hans Robert), Finlayson (James Gordon), Blurton (Heather), Eskénazi (André)

## AUTEUR

CLÉMENT COURTEAU

Université McGill, Montreal, Canada